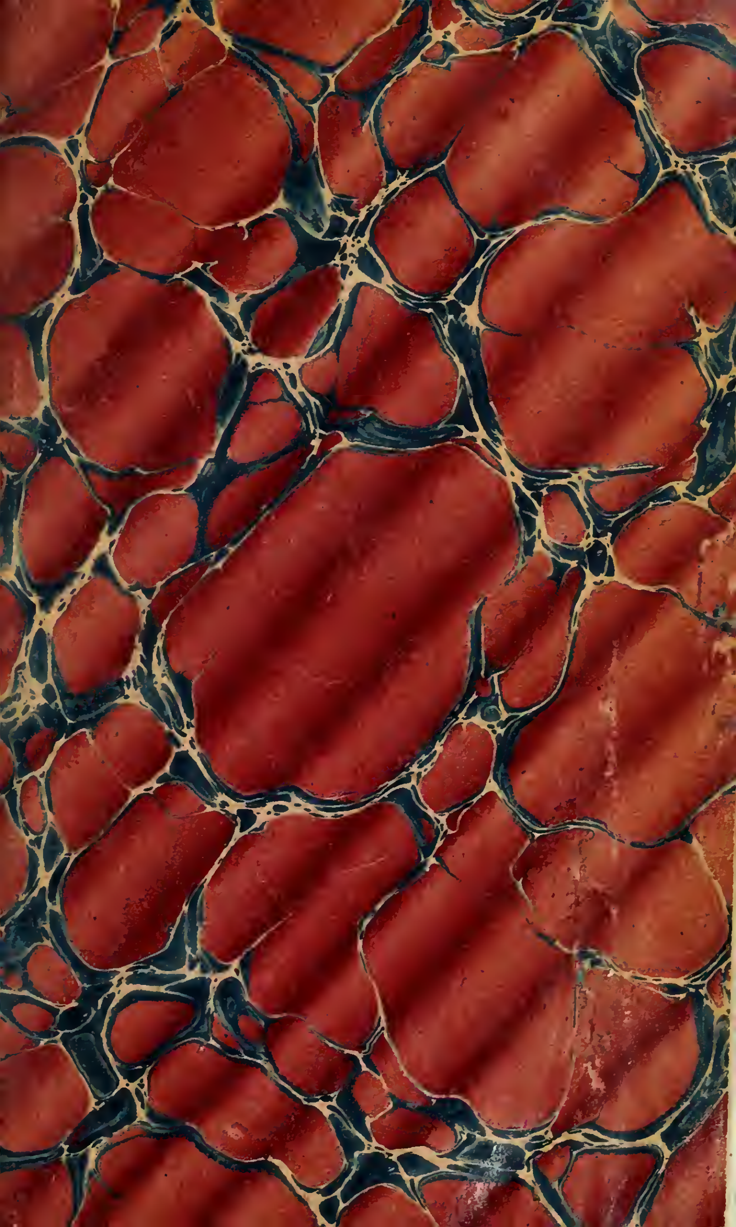
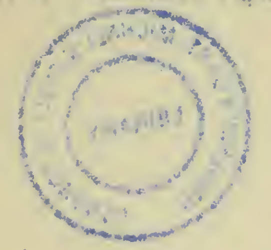

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04053 0685




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY





HISTOIRE

DE

SAINT IGNACE DE LOYOLA

TOME PREMIER

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Vie du R. P. Cathary, S. J., Missionnaire apostolique, mort en odeur de sainteté en 1863. 1 fort vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Pensées du R. P. Cathary, S. J., recueillies de ses écrits. 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Histoire de saint François de Borgia. 1 fort vol in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Histoire de saint Jean-François Régis, apôtre du Velay et du Vivarais. 1 fort vol. in-18 jésus . . 3 fr. 50

Histoire de saint François d'Assise. 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. »»

Histoire de saint Ignace de Loyola. 2 beaux vol. in-18 jésus . . . . 6 fr. »»

— *Vie abrégée.* 1 vol. in-18 jésus . . . . 2 fr. 50

Histoire de saint François de Xavier. 2 beaux vol. in-18 jésus . . . . 6 fr. »»

— *Vie abrégée.* 1 fort in-18 jésus . . . . 2 fr. 50

Cet ouvrage est approuvé par Mgr l'évêque de Beauvais.

Sainte Jeanne Françoise de Chantal, modèle de la jeune fille et de la jeune femme dans le monde, fondatrice de la Visitation. 1 beau vol in-18 jésus. 3 fr. »»

Cet ouvrage est approuvé par NN. SS. les évêques d'Arras et de Beauvais.

Blanche de Castille, mère de saint Louis et de sainte Isabelle, précédée d'une introduction par le R. P. Th. Ratisbonne. 1 vol. in-18 jésus . . 3 fr. »»

Histoire de saint Louis de Gonzague. 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

Vie de Maximilien d'Este, archiduc d'Autriche. 1 vol. in-8° avec portrait . . . . 6 fr. »»

Le même ouvrage. 1 vol. in-18 jésus . . . . . 3 fr. 50

---

585. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

HISTOIRE

DE

SAINT IGNACE

DE LOYOLA

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR

J.-M.-S. DAURIGNAC

Auteur des Histoires de S. François Xavier, S. François de Borgia, S. François Régis, S. François d'Assise, Ste Chantal, etc.

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

TOME PREMIER

PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1878

PRÉFACE.

—

La plupart des chrétiens lisent, sans scrupule, les romans les plus dangereux, sous le prétexte spécieux que, suffisamment garantis par la solidité de leurs principes, ce genre de délassement ne peut avoir pour eux le moindre inconvénient. Il suffirait pourtant de jeter un regard autour de soi pour voir d'innombrables victimes de ces pernicieuses lectures. Mais on ferme les yeux pour conserver sa chère illusion, on s'efforce de rester sourd à la voix divine qui nous crie : *Celui qui s'expose au péril périra;* et on continue de boire à longs traits dans la coupe empoisonnée.

En déplorant l'avidité avec laquelle ces chrétiens dévorent ce genre de lectures, nous nous demandions s'il ne serait pas possible de satisfaire leur goût pour l'imprévu, le dramatique et le merveilleux, en leur racontant dans la forme qui les séduit et les entraîne,

les grandes actions des héros évangéliques, qui furent l'honneur de leur patrie, l'admiration de leur siècle, la gloire de l'Église. Nous engagions des plumes jeunes et habiles à se dévouer avec zèle à cette œuvre, qui nous semble un besoin de notre époque. On nous comprenait, mais on redoutait la critique et l'insuccès.

Encouragé alors par de graves autorités, nous osâmes prendre l'initiative en publiant l'histoire si dramatique et si attachante par elle-même du grand apôtre de l'Orient, saint François de Xavier. Le succès qu'elle a obtenu, même auprès de quelques esprits des plus légers et des moins chrétiens, nous a décidé à la faire suivre de celle de sainte Chantal, qui est également accueillie [1]. Cédant aux instances qui nous ont été faites, nous donnons aujourd'hui saint Ignace de Loyola.

1. Monseigneur l'évêque d'Arras nous a fait l'honneur de nous écrire au sujet de ce dernier ouvrage :

« ..... J'ai lu ce livre tout entier sans en passer une ligne, ce qui m'arrive assez rarement, parce qu'il y a beaucoup d'auteurs modernes qu'il suffit de parcourir pour en connaître assez. Mais, outre l'intérêt de l'ouvrage, qui m'a constamment captivé, j'ai voulu bien me rendre compte de cette manière d'écrire la vie des saints, sur laquelle vous m'aviez vous-même exprimé des doutes, attendu qu'elle tient du roman par la forme, et qu'il faut cependant toujours rester dans le vrai quant au fond.

« Eh bien, je me plais à vous dire, avec toute ma franchise bien connue, que, de mon côté, tous les doutes se sont évanouis devant cette nouvelle œuvre, qui a l'attrait des livres frivoles que le monde recherche, et toute la solidité des ouvrages où les personnes pieuses trouvent la bonne nourriture de leur âme. Je vous

Les personnes qui se bornent à lire le titre et la table d'un ouvrage, objecteront peut-être que saint Ignace de Loyola ne manquait pas d'historiens. Cela est vrai, mais qu'on veuille prendre la peine de les examiner, et on verra que le Père Ribadeneira est bien abrégé, que le Père Bouhours est écrit dans un style peu supportable pour notre époque, que le Père Bartoli et le Père Genelli font une étude sur l'illustre fondateur, et non sa vie. L'un et l'autre s'attachent à faire apprécier son génie dans l'institution et le gouvernement de la Compagnie de Jésus ; l'un et l'autre font ressortir l'esprit des constitutions et l'excellence des hommes qu'il a produits ; l'un et l'autre enfin démontrent que la Compagnie a conservé, depuis sa fondation, toute la pureté de son esprit, et qu'elle n'a jamais dégénéré malgré les persécutions dont elle a toujours été honorée.

En prenant dans chacun les traits les plus intéressants de la vie du saint fondateur, nous avons laissé tout ce qui ne se rattache pas absolument à sa personne. Nous nous sommes borné à faire l'histoire de saint Ignace, mais plus complète qu'aucune autre,

en félicite donc, et même je vous en remercie, car c'est un vrai service que vous nous avez rendu... Je vais répandre *Sainte Jeanne de Chantal* dans les cloîtres et dans le monde, parce qu'elle est bonne à connaître et à étudier partout. »

Monseigneur l'évêque de Beauvais a daigné honorer aussi ce même ouvrage de son suffrage et de sa haute approbation.

puisque nous avons réuni les traits épars dans chacun de ses historiens.

Dans cette histoire comme dans les précédentes, nous suivons l'ordre chronologique des faits. Ignace de Loyola, *Courtisan et Guerrier* dans la première partie de sa vie; *Mendiant et Pèlerin* dans la seconde; *Maître et Écolier* dans la troisième; *Fondateur de la Compagnie de Jésus* dans la quatrième; *Général de la Compagnie de Jésus* dans la cinquième.

Les auteurs dans lesquels nous avons puisé les faits sont : le Père Ribadeneira, contemporain du saint, ayant vécu longtemps près de lui, et ne parlant que de ce qu'il a vu; le Père Bouhours, le Père Bartoli (traducteur anonyme, 2e éd., 1850), Le Père Genelli (traduit par M. Ch. de Sainte-Foi, 1857), M. Crétineau-Joly (*Histoire de la Compagnie de Jésus*), et le Père Menchaca, auquel nons avons emprunté plusieurs lettres, dont nous devons la traduction à M. de Richecour. Nous avons pris aussi quelques lettres dans le Père Bartoli et dans le Père Genelli, mais nous avons eu soin d'indiquer ces emprunts.

Nous n'avons rien donné à la fantaisie, nous avons seulement entouré nos personnages de ces détails qui disent les mœurs d'une époque, et que les anciens hagiographes dédaignaient comme autant d'accessoires inutiles, leur but étant de faire d'une vie de saint une lecture exclusivement pieuse. Notre but

n'est pas le même. Sans ternir l'auréole de nos saints, nous avons cherché à les rapprocher du lecteur, à les faire agir et parler sous ses yeux, comme ils parlaient et agissaient sous les yeux de leurs contemporains, et nous tâchons de les faire lutter et combattre devant lui, comme ils luttaient et combattaient sous le regard de Dieu.

Nous voudrions qu'une vie de saint fût une lecture assez attrayante pour être recherchée comme un plaisir, assez attachante pour être goûtée comme un délassement.

Nous n'aurions pas choisi saint Ignace de Loyola, l'entreprise nous eût paru téméraire et trop au-dessus de nos forces, mais il nous a été demandé et nous avons dû essayer au moins de répondre, par notre bonne volonté, au désir qui nous était exprimé.

Que saint Ignace veuille nous le pardonner et bénir notre intention !

Nous indiquerons ici quelques-unes des prophéties qui annoncèrent au monde l'institution future de la sainte Compagnie dont l'illustre Loyola devait être le fondateur.

La plus ancienne est celle de l'abbé Joachim, de Saint-Jean in Fiori, en Calabre. Ce religieux vivait encore en 1200 ; il avait prédit au roi de France, Philippe II, et à Richard d'Angleterre, l'inutilité de la

croisade qu'ils entreprenaient, ajoutant : « Le temps marqué pour la délivrance de la Terre-Sainte n'est pas encore venu. » Ce même religieux, dans son livre de l'*Explication de l'Apocalypse*, dit : « Un Ordre « formé sur le modèle de Jésus, fleurira dans le sei- « zième siècle de l'Église. — Il doit être, entre tous « les autres, suivant l'esprit de Dieu et cher à son « cœur. Le Seigneur l'aimera comme le patriarche « Jacob aimait son fils Benjamin qu'il avait engendré « dans sa vieillesse... Cet Ordre sera dévoué à l'obéis- « sance envers le Saint-Siége [1]... »

Saint Vincent Ferrier l'avait annoncé plus tard, d'une manière si claire, que don Joam Soarez, évêque de Coïmbre, n'hésita pas à reconnaître cet Ordre dans les premiers Pères de la Compagnie, envoyés en Portugal.

En 1497, don Pedro de Covilham, religieux de l'Ordre de la *Trinité pour la rédemption des captifs*, enlevé le 31 juillet par les sauvages Indiens de la côte de Malabar, attaché à un arbre et criblé de flèches, fit entendre avant de mourir ces paroles remarquables : « Dans quelques années, il naîtra, dans l'Église de « Dieu, un Ordre de clercs qui portera le nom de « Jésus. Un de ces premiers Pères, conduit par le « Saint-Esprit, pénètrera jusqu'aux contrées les plus

1. Citée par Bartoli.

« éloignées des Indes orientales, dont la plus grande « partie embrassera la foi orthodoxe par le ministère « de ce prédicateur évangélique. »

Ces paroles prophétiques pieusement recueillies par les compagnons du saint martyr, et fidèlement consignées à leur retour dans les *Mémoires de la bibliothèque du roi de Portugal*, et dans les manuscrits de l'*Histoire de l Ordre de la redemption des captifs* à Lisbonne, y furent toujours conservées.

Angela Panigarala, religieuse de Sainte Marthe, à Milan, annonçait plusieurs années avant sa fondation, *le nouvel Ordre qui ne devait pas tarder à paraître ; qui porterait le nom de Compagnie de Jésus, et produirait des fruits merveilleux dans les champs de la sainte Église.* Cette prophétie, accompagnée des témoignages les plus authentiques, est conservée dans les archives de la maison professe des Jésuites, à Rome.

Enfin, en 1534, pendant que les premiers disciples de don Ignace de Loyola s'offraient à Dieu, dans la chapelle souterraine de Montmartre, une noble et pieuse veuve de la ville d'Arnheim, et que l'on appelait dame Raymonde, disait à un enfant de treize ans, Pierre Canisius :

« Dieu prépare en ce moment, à son Église, une sainte milice dont vous ferez partie. C'est un nouvel Ordre de prêtres que Dieu destine à la défense de l'É-

glise et au salut d'une multitude d'âmes. J'ai vu que cette Compagnie bénie sera composée d'hommes graves, doctes, modestes, pleins de Dieu et animés d'un zèle ardent et d'une grande charité pour les âmes. »

Ces indications suffisent. Nous avons cru devoir les placer ici ; dans le corps de l'ouvrage, elles seraient une digression et suspendraient la marche des évènements.

PREMIÈRE PARTIE.

COURTISAN ET GUERRIER.

(1491 — 1522.)

I

Un parti puissant l'avait emporté sur celui de François Ier; Charles-Quint avait été proclamé empereur, et, avant de se rendre en Allemagne pour y recevoir la couronne impériale et l'hommage de ses nouveaux sujets, il avait confié le gouvernement des provinces de l'Espagne à autant de vice-rois dont le mérite et la fidélité lui étaient connus. Mais les fiers Castillans, souffrant avec irritation l'autorité de quelques seigneurs flamands, avaient profité de l'absence du souverain pour se révolter ouvertement, et don Frédéric Henri-

quez, vice-roi de Castille, avait eu besoin du secours des provinces voisines pour dominer l'insurrection et faire rentrer les rebelles dans l'obéissance et le devoir. Bien que les Castillans vaincus eussent mis bas les armes, don Frédéric conservait encore une force imposante dans toutes les villes de son gouvernement, car la soumission n'étant qu'apparente, il pouvait craindre chaque jour un nouveau soulèvement.

La Navarre lui laissait la plus grande partie de ses troupes, et le vice-roi, don Antonio Manrique, duc de Najera, ne songeait point à les rappeler, lorsque, un jour du mois de mai 1521, un courrier, traversant les rues de Pampelune au plus grand trot de son mulet, se rendit au palais du vice-roi, et lui fit remettre, en toute hâte, la dépêche importante dont il était chargé.

Après avoir pris connaissance du pli qu'on venait de lui présenter sur un plat d'argent ciselé, le duc de Najera fit entendre un coup de sifflet, donna plusieurs ordres à celui de ses gens qui avait répondu à son appel, et, posant ses deux coudes sur la table placée devant lui, il laissa tomber sa tête dans ses mains et parut absorbé par les plus tristes pensées.

Don Antonio Manrique descendant des anciens comtes de Castille [1], était âgé de cinquante ans environ; sa belle

1. De Ferdinand Gonzalez, comte de Castille, mort en 970, sont issues les branches des comtes de Lara, des vicomtes de Narbonne, des ducs de Najera, des marquis d'Aguilar, etc., qui comptent plusieurs alliances avec les souverains de Castille et eux d'Aragon.

figure, ses cheveux presque blancs, son regard bienveillant, attiraient la confiance et le respect. Sa carrière militaire était des plus glorieuses, son honneur était sans tache.

Bientôt, une portière de son cabinet fut soulevée discrètement, un officier de la garnison se présenta sans se faire annoncer.

C'était un jeune homme de trente ans : sa taille était peu élevée, mais il rachetait ce léger défaut par la perfection des formes, l'élégance de sa personne, la distinction des manières et un grand air de noblesse qui imposait le respect à ses inférieurs, sans nuire au sentiment d'affection que sa bonté leur inspirait. Il avait les cheveux noirs et abondants, la barbe noire, courte et ondulée, la moustache relevée en croc. Son teint, naturellement brun, s'était bronzé aux fatigues de la guerre, sous le soleil ardent de sa patrie. Son front, élevé, large et développé, annonçait une intelligence supérieure ; ses yeux, bleus, un peu enfoncés et pleins de feu, laissaient deviner une volonté des plus énergiques et un orgueil de race qui, parfois, allait jusqu'au dédain, mais qui disparaissait aisément pour faire place au regard le plus doux, le plus affectueux ; son sourire, alors gracieux et bienveillant, donnait un charme indéfinissable à sa mâle beauté. Un nez mince et aquilin semblait ajouter à l'expression noble et fière du jeune guerrier.

Le duc de Najera, toujours dans la même attitude, ne soupçonnait pas la présence du bel officier :

— Senhor, dit ce dernier, vous m'avez fait appeler, me voici à vos ordres.

— C'est bien, — dit le duc en relevant péniblement la

tête; — j'ai à vous entretenir de choses graves; prêtez-moi toute votre attention, cher neveu.

Don Antonio parlait avec émotion, sa poitrine paraissait oppressée, il fit signe à son neveu de s'asseoir près de lui.

Le jeune homme obéit; mais, pressentant que son oncle allait faire appel à son courage, et pensant qu'il s'agissait peut-être de venger son honneur, l'indignation commençait à colorer son front; son sang bouillonnait dans ses veines, il frémissait d'impatience, et, portant instinctivement la main à la garde de son épée, il lui semblait que l'adversaire inconnu qu'il allait attaquer était déjà terrassé et lui criait *merci !*

L'agitation fébrile du fougueux hidalgo ne put échapper à don Antonio :

— Calmez-vous, cher neveu, lui dit-il, votre honneur personnel n'est nullement en question.

— Je le croyais, senhor mon oncle, et, pour l'ennemi que j'aurais eu à combattre, mieux vaut qu'il en soit ainsi. Je ne cherche pas les querelles, je ne provoque jamais une affaire d'honneur, ce serait déloyal et indigne de moi ; mais je ne refuse pas de faire mordre la poussière à celui qui ose me regarder de trop haut : il me suffit pour cela qu'il soit gentilhomme.

— Je le sais, mon ami, reprit le vice-roi; vos preuves sont faites, et en champ clos, et sur le champ de bataille. Vous savez que votre belle conduite et votre éclatante valeur au siége de Najera feront toujours ma joie et mon orgueil.

En disant ces dernières paroles, le duc avait tendu la

main à celui qu'il regardait comme son fils; l'officier porta cette main à ses lèvres et la baisa respectueusement. Don Antonio Manrique continua :

— Je vous ai fait appeler pour vous parler d'une affaire des plus sérieuses, et vous donner un témoignage de ma confiance dans les qualités et les talents militaires que je me plais à vous reconnaître. Ecoutez bien :

Je ne vous apprendrai rien, en vous disant que notre senhor le roi, aujourd'hui empereur d'Allemagne, que Dieu garde! s'était engagé, par le traité de Noyon, à rendre la Navarre, dans un délai de six mois, à Henri d'Albret, héritier légitime du roi Juan III, que Ferdinand en avait dépouillé. Cet engagement n'a point été rempli, vous le savez. Cher neveu, ceux de nos vieilles races prodiguent toujours leur sang pour le service du souverain, jamais ils ne se permettent de juger ses actes! Le moment est venu de montrer à l'Espagne, à la France, à notre senhor le roi, que vous êtes digne de vos aïeux, et que vous savez conserver sans tache le blason qu'ils vous ont légué.

— Senhor, — s'écria le fier gentilhomme dont les yeux lancèrent des éclairs, — jamais une seule de mes pensées n'en ternira l'éclat! Tous mes rêves d'avenir sont pour sa gloire!

— Je n'en ai jamais douté, dit le vice-roi, et il reprit : Je viens de recevoir une dépêche qui m'annonce l'approche d'un corps d'armée française, commandé par le comte de Lesparre, André de Foix, frère du brave Lautrec. Henri d'Alfret a su que les forces de la Navarre avaient été envoyées au secours de la Castille, le moment lui a paru favo-

rable pour tenter la conquête de cet héritage de ses pères, et il fait avancer son armée à grandes journées. J'apprends qu'elle passe les Pyrénées et va marcher sur Pampelune. Or, dans une circonstance aussi périlleuse, voici le seul parti à prendre. Nos officiers les plus expérimentés sont en Castille, avec nos meilleurs soldats. Je vais aller les chercher, et les ramènerai ; nous renforcerons la garnison de la place et de la forteresse ; nous ferons occuper toutes les villes qui nous entourent, et on marchera en même temps au-devant de l'ennemi. Je vous confie, pendant la durée de mon absence, le commandement de la place. Vous vous entendrez, j'en suis certain, avec les principaux officiers de la forteresse et de la ville, que j'ai fait appeler, et qui vont se réunir dans la salle du conseil. Je leur ferai connaître la situation et les mesures que je crois devoir prendre. Aussitôt après, je partirai pour Burgos, je demanderai à don Frédéric toutes les troupes qui ne lui sont pas indispensables, et je les conduirai, à marche forcée. En attendant, mon ami, je compte sur vous, dans le poste que je vous confie.

— Vous le pouvez, senhor, dit le vaillant officier, je serai digne de la confiance dont vous m'honorez.

— Vous serez digne de vous-même, cher neveu ; vous renouvellerez, à Pampelune, si l'ennemi s'y présente, les prodiges de valeur qui vous méritèrent, à Najera, l'admiration de l'armée pendant la lutte et les félicitations de la cour à votre retour à Séville.

— Senhor, — répondit avec feu le nouveau commandant, — à Najera, je ne fis que mon devoir : je combattais sous vos yeux, je me souvenais de vos leçons, j'admirais votre

exemple, je devais soutenir le glorieux renom de mes pères! Dans la guerre qui se présente, les mêmes souvenirs, les mêmes exemples, les mêmes sentiments ne me feront pas défaut! J'espère donc me distinguer à Pampelune aussi bien qu'à Najera. Les Français ne me feront pas reculer tant que je pourrai tenir mon épée!

En ce moment, un huissier vint annoncer que les seigneurs convoqués au palais attendaient les ordres du vice-roi.

Don Antonio prit le bras de son neveu, passa dans la salle du conseil, fit part aux officiers de la nouvelle qu'il avait reçue, donna ses instructions, et ajouta :

— Senhors, votre estime pour don Inigo de Loyola me garantit votre assentiment, dans le choix que j'ai fait de lui pour commander la place jusqu'à mon retour qui, j'espère, sera très-prochain.

Un murmure d'approbation suivit les dernières paroles du vice-roi. Deux heures après, le duc de Najera était sur la route de Burgos, et don Inigo de Loyola était acclamé par les soldats de la garnison, heureux et fiers d'être sous les ordres d'un tel chef.

II

Don Bertram d'Onhez, seigneur de Loyola, descendant d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de la Biscaye, avait épousé doña Marina Saëz de Licona y Balda que sa naissance et ses vertus rendaient digne de cette noble alliance, et qui appartenait à la même province.

Dieu leur avait déjà donné sept fils et trois filles quand Ignace vint au monde, en 1491 [1], au château de Loyola, ancien apanage de la famille [2]. En apprenant qu'elle était mère d'un huitième fils, doña Marina éleva son regard vers le ciel et le reportant ensuite sur son mari :

— Dieu veuille, lui dit-elle, que ce cher enfant annonce

1. La date du jour est restée ignorée.

2 Ou comme l'appellent les Espagnols, *la tour de Loyola.* Cette ancienne forteresse est dépendante de la paroisse d'Azpeitia, à douze kilomètres à peu près de Tolosa, chef-lieu de la province de Guipuscoa, qui faisait partie autrefois de celle de Biscaye Dans le milieu du fronton, au-dessus de la grande porte d'entrée, on voit encore les armes de Loyola sculptées, qui sont deux lions affrontés et entre les deux un vase au bout d'une chaîne tombant du bord de l'écu. Ce vase, en forme de chaudière, se rencontre dans la plupart des armes des anciennes familles d'Espagne ; il était un signe de l'hospitalité héréditaire dans ces familles.

des dispositions moins belliqueuses que celles de ses frères, et que nous puissions l'élever et le garder près de nous!

— Espérons, lui répondit don Bertram, que celui-ci aura du goût pour l'étude.

— Dieu le veuille, répéta la noble châtelaine, mais je ne veux pas y compter, j'ai trop souvent espéré en vain.

L'enfant prédestiné fut baptisé dans l'église de Saint-Sébastien, sa paroise[1], à Azpeitia, sous le nom d'*Eneco*[2], et ne tarda pas à prouver que sa mère avait eu raison de ne pas compter sur les inclinations pacifiques qu'elle lui avait tant désirées.

Dès ses premières années, il se montra plus vif, plus turbulent, plus emporté encore que ses frères, et, malgré les rares qualités de son esprit et de son cœur, il fut impossible

1. Au rapport du R. P. Artola, jésuite espagnol, en résidence à Loyola (janvier 1855), on voit encore aujourd'hui, dans l'église paroissiale d'Azpeitia, les fonts baptismaux sur lesquels saint Ignace reçut le baptême.

2. *Eneco* dans le dialecte des monts Cantabres, est le même nom qu'*Inigo* dans la langue espagnole. Saint Ignace porta le nom d'Inigo jusqu'en 1534 environ. A cette époque, il prit le nom d'Ignace par *dévotion et par respect pour l'évêque martyr d'Antioche*, ainsi qu'il l'explique lui-même dans une de ses lettres à François de Borgia, alors duc de Gandie. Il signait toutes ses lettres écrites en latin du nom d'Ignace, mais celles qu'il adressait en Espagne et qu'il écrivait en langue espagnole, il les signa du nom d'Inigo jusqu'en 1546. A partir de cette époque jusqu'à la fin, toutes furent également signées du nom d'Ignace. On sait d'ailleurs qu'il était inscrit sur les anciens registres du collége de Saint-Barbe, à Paris, sous le nom d'Inigo.

de l'assujettir à l'étude. N'entendant parler que de siéges et d'assauts, de batailles et de victoires, de hauts faits et de brillants renoms, il grandissait avec le désir de ceindre un our une épée et de se distinguer à son tour.

Le duc de Najera, très-proche parent de don Bertram, et en grande faveur à la cour, avait une affection paternelle pour Ignace. La nature franche, le cœur loyal, l'âme ardente et généreuse de cet enfant avait pour lui le plus grand charme ; ses emportements mêmes et sa fierté précoce ne lui déplaisaient pas :

— Bravo ! enfant, lui disait-il quelquefois, l'histoire militaire de l'Espagne te signalera un jour à la postérité.

— Hélas! murmurait doucement doña Marina, vous oubliez, cher senhor, le cœur de sa triste mère. De tous mes fils, je n'aurai pas la consolation d'en garder un près de moi. L'aîné est déjà exposé à tous les dangers de la guerre, les autres l'y suivront bientôt.

— Je comprends votre douleur et votre sollicitude, chère senhora, lui disait don Bertram ; mais, en Espagne comme en France, *noblesse oblige.*

Doña Marina n'eut pas la douleur qu'elle avait tant redoutée. Dieu la rappela bientôt à lui, et Ignace fut confié à sa tante doña Maria de Guevara de Velasco [1], qui habitait

(1) Don Juan de Guevara de Velasco, son mari, était grand trésorier du roi Ferdinand, et avait un frère, don Antonio de Guevara, évêque de Cadix qui, se rendit célèbre par deux ouvrages publiés à Valladolid, l'un en 1529, intitulé *Marco Aurelio*, l'autre en 1539, et qui avait pour titre *Recueil de lettres*, était l'histoire de la révolte des Espagnes en 1521 et 22.

Arevalo près d'Avila, et qui l'éleva comme s'il eût été son fils. Quelques années plus tard, le duc de Najera, son oncle, grand d'Espagne, le faisait admettre à l'école des pages du roi.

Ferdinand le Catholique, charmé de sa grâce, de son intelligence et de sa beauté, ne tarda pas à lui témoigner une préférence qui lui attira celle des courtisans. La vanité du beau page s'accrut par ces succès ; mais la noblesse de son cœur et la délicatesse de ses sentiments dominant cette faiblesse, il sut se faire aimer de tous, même de ceux qui lui portaient envie.

Son éducation terminée, Ignace de Loyola ne quitta pas la cour. Il s'absentait de temps à autre pour faire ses premières armes sous la direction du duc de Najera, mais il y revenait après chaque campagne et finit bientôt par s'y fixer. Un intérêt de cœur l'attachait au palais des souverains: il rendait des hommages à une princesse dont l'histoire nous laisse ignorer le nom, et il n'était point repoussé[1]. Mais la distance ne pouvait être franchie ; don Ignace ne

(1) Peut-être était-ce celle dont il recevait des leçons *de bien vivre et haute courtoisie*, selon l'usage de ce temps tout chevaleresque. Les princesses du sang royal ne dédaignaient pas de donner elles-mêmes ces renseignements d'exquise urbanité aux jeunes pages qui avaient su attirer la faveur du souverain.

En racontant au Père Gonzalès de Camara cette circonstance de sa vie, Ignace ne lui donna d'autre explication que celle-ci : « Elle était plus que duchesse. »

Dans notre première édition, nous avons dit, d'après le R. P. Genelli, qu'il n'y avait alors à la cour que deux princesses de sang royal : Catherine d'Aragon et Germaine de Foix, veuve de Ferdinand-le-Catholique ; c'était une double erreur. Depuis que la maison d'Autriche s'était assise sur le trône des Espagnes, les

pouvait espérer une alliance avec une princesse du sang, il se bornait donc à porter ses couleurs et à donner parfois un coup d'épée à ceux qui osaient parler de sa témérité, ou refuser à la princesse la palme de la beauté.

Cependant Charles-Quint avait succédé à Ferdinand le Catholique : la guerre avait éclaté au dehors sur plusieurs points à la fois, et, au dedans, les principales provinces de l'Espagne, regrettant leur ancienne indépendance tentaient de la reconquérir les armes à la main. Cet état de rébellion continuelle nécessitait, en divers lieux, la présence d'une fidélité éprouvée. Don Antonio Manrique commandait un de ces corps d'armée.

Ignace était toujours à la cour et ne se battait qu'en duel toutes les fois que l'occasion s'en présentait.

Un jour, on reçoit au palais des nouvelles de l'armée de

infantes portaient son nom : Les filles de la reine Jeanne la Folle. Eléonore, Catherine et Marie le portaient donc, et toutes les trois étaient à la cour. Eléonore n'en sortit qu'en 1519 pour épouser son oncle Emmanuel-le-Grand, veuf de l'infante Isabelle sœur de la reine Jeanne ; à la mort d'Emmanuel 1521, n'ayant point d'enfants elle revint à la cour d'Espagne jusqu'à son second mariage avec François 1er roi de France. L'infante Marie ne quitta la cour qu'en 1521, pour épouser Louis II, roi de Hongrie et de Bohême. L'infante Chatherine d'*Autriche* épousa l'année suivante Jean III, roi de Portugal Ainsi, jusqu'au moment où le jeune Ignace de Loyola quitta la cour, il y eut trois infantes d'une beauté remarquable qui purent attirer son attention. Quant à Germaine de Foix, n'ayant point d'enfant de Ferdinand le Catholique, elle avait dû rentrer dans sa famille après la mort de ce prince en 1516.

Naples et on apprend que les fils de don Bertram d'Onhez s'y distinguent avec une égale valeur. Ignace rougit alors de son inaction, et demande au duc de Najera une compagnie d'hommes d'armes qu'il veut conduire à la victoire. Son ardente et poétique imagination rêve la gloire de se signaler aussi avec éclat, et de venir déposer ensuite aux pieds de la princesse dont il s'est consitué chevalier, les lauriers qu'il a recueillis au champ d'honneur. Don Antonio cède avec joie au désir de son neveu ; il lui donne une compagnie dans le corps placé sous ses ordres, et don Ignace quitte la cour, promettant de n'y rentrer qu'en vainqueur. Il avait alors vingt-six ans.

En ce moment, les Castillans se portaient sur la Biscaye et venaient de s'emparer de Najera. Don Antonio Manrique marche sur cette ville et y met le siége ; Ignace est avec lui. Les assiégés se défendent aussi vigoureusement qu'ils sont attaqués ; leurs approvisionnements sont considés rables, on craint que le siége ne traîne en longueur. Ignace, qui s'est déjà montré prodigieux de courage, d'intelligence et d'habileté, harangue ses soldats, excite leur ardeur, monte le premier à l'assaut et enlève la place au milieu des applaudissements de l'armée. Cette gloire ne lui suffit pas : la ville est livrée au pillage, la plus riche part du butin est pour le jeune capitaine dont la bravoure a décidé la victoire ; notre héros la refuse et l'abandonne à sa compagnie. Ce double trait de désintéressement et de générosité est accueilli par les acclamations enthousiastes des officiers et des soldats.

Don Ignace de Loyola était sensible assurément aux té-

moignages d'estime et d'admiration qu'il recevait ; mais nous sommes forcé d'avouer qu'au milieu de ce triomphe, une pensée le préoccupait singulièrement. C'était de composer une pièce de vers destinée à faire hommage de cette glorieuse journée à la princesse dont il portait les couleurs : ainsi le voulaient les mœurs de l'époque et l'usage de la cour où il avait été élevé.

Après la pacification de la Castille, Ignace retourna à Séville et trouva sa plus honorable récompense dans les éloges dont il fut comblé et dans les félicitations qu'il reçut. Après un sssez long séjour à la cour, il la quitta de nouveau pour se rendre où l'honneur l'appelait. Don Antonio Manrique, nommé vice-roi de Navarre, étant obligé d'aller prendre possession de son gouvernemeni, Ignace le suivit avec une partie de ses hommes d'armes. Nous avons vu qu'il fut chargé du commandement de la place de Pampelune, au moment où les Français descendaient les Pyrénées pour reconquérir la Navarre espagnole, au nom d'Henri d'Albret.

III

En acceptant la charge que le vice-roi avait imposée à son honneur, le noble Ignace de Loyola accomplissait un acte héroïque de dévouement à l'Espagne et à son souverain.

La Navarre, toujours indépendante, et gouvernée par ses rois héréditaires, depuis sept cents ans, avait été conquise par Ferdinand le Catholique, en 1512, et n'était plus qu'une province espagnole. Les Navarrais, subissant avec regret l'humiliante position qui leur était faite, portaient souvent leurs regards au delà des Pyrénées, et appelaient de tous leurs vœux Henri d'Albret, fils et héritier de Jean III, que Ferdinand avait renversé et dépouillé par le droit du plus fort. D'ailleurs, le rétablissement de la monarchie navarraise et la restitution de ce royaume à son légitime souverain leur avaient été solennellement garantis par le traité de Noyon, et Charles-Quint avait manqué à sa parole.

Dans ces conditions, notre héros pouvait-il espérer que la garnison, presque entièrement composée de soldats et d'officiers navarrais, le seconderait un seul instant à la première attaque des Français ? Pouvait-il compter davantage sur les troupes que don Antonio Manrique aller ramener? Et n'était-il pas à craindre que toutes les populations

ne se portassent avec joie au-devant des Français, et ne les accueillissent comme des libérateurs?

Ignace de Loyola avait entrevu, d'un seul coup d'œil, toutes les difficultés, tous les dangers de la situation. Il savait qu'en cas d'attaque avant le retour du vice-roi, il lui serait impossible de vaincre; mais il savait aussi qu'il lui serait possible de mourir en combattant, et il avait accepté la mort, en se promettant de vendre chèrement sa vie.

Les Navarrais, en effet, reçurent avec empressemt l'armée qui se présentait au nom d'Henri d'Albret; sur toute leur route, la marche des Français ne rencontra point d'obstacles et semblait un triomphe. Le 18 mai, veille de la Pentecôte, ils assiégeaient Pampelune, qui n'avait encore reçu aucun renfort, et n'en pouvait espérer avant plusieurs jours.

Les autorités civiles conjurent le commandant de la place de se rendre et de ne tenter aucune résistance, puisqu'il n'a pas une force suffisante pour défendre la ville contre une armée si nombreuse. Les officiers de la garnisan s'unissent aux habitants de la cité; il n'y a qu'une voix pour demander la reddition de la place aux conditions imposées par le chef de l'armée française [1].

— Le vice roi ne peut être de retour avant la prise de la place, disent les anciens capitaines; à quoi servira le sang répandu pour une défense impossible?

(1) Les historiens de saint Ignace accusent les Navarrais de *lâcheté*. Il suffit de jeter un regard sur la situation politique de la Navarre à cette époque pour y trouver la justification de leur conduite.

— Henri d'Albret est notre roi légitime, s'écriait le peuple. Point de défense ? ouvrons les portes au comte de Lesparre !

— Vive Henri d'Albret ! criaient les soldats navarrais. Vive le roi de Navarre ! vive l'armée française !

Le gouverneur de la citadelle propose également une évacuation immédiate. Ignace de Loyola est seul d'un avis contraire; seul il s'oppose, au nom de l'honneur, au nom du souverain, à livrer la place à l'ennemi. Il harangue le peuple et les soldats ; il reproche aux officiers leur faiblesse, et veut leur faire comprendre ce qu'ils peuvent attendre de la sévérité du vice-roi et de l'indignation de Charles-Quint. Vains efforts ! Cette voix aimée semble méconnue de tous ; un silence glacial répond seul à son brûlant appel, nul ne veut s'opposer à l'entrée des Français, et le noble Ignace a la douleur de voir s'ouvrir pour eux les portes de la place qu'il s'était engagé à défendre jusqu'à la mort.

Il se retire alors dans la citadelle; c'est là qu'il attendra l'ennemi et lui prouvera qu'il est au moins un homme de cœur dans la garnison de cette forteresse. Mais le gouverneur veut parlementer et va descendre dans la ville avec ses plus anciens officiers. Don Ignace redoute les conditions du vainqueur; il veut les connaître et accompagne les officiers. André de Foix propose une capitulation honteuse, que le gouverneur est prêt à signer. Ignace les regarde fièrement l'un et l'autre, et, s'adressant ensuite aux gentilshommes qui se tenaient à distance :

— Senhors, leur dit-il, si on me laisse seul pour défendre la citadelle, je la défendrai seul jusqu'à la dernière goutte

de mon sang! L'histoire ne dira pas à la postérité que j'ai rendu mon épée avant de la sortir du fourreau! Qui de vous me suivra sur ce chemin de l'honneur?

— Ce sera moi! ce sera moi! brave commandant, s'écrient à la fois plusieurs officiers.

— Eh bien! reprend notre héros, point de capitulation! Montons à la citadelle, et sachons mourir en braves! Vive l'empereur Charles-Quint!

— Vive l'empereur, notre senhor! répètent les officiers et les soldats d'Ignace; vive notre brave commandant!

Don Ignace de Loyola, suivi de sa petite troupe, s'enferme dans la forteresse et attend l'ennemi. Il n'a point de prêtre à sa disposition, il demande à un gentilhomme, son frère d'armes, d'entendre sa confession, et il fait l'aveu de ses fautes à ce guerrier, avec un véritable sentiment d'humilité, car il sait qu'il peut être tué dans quelques heures[1].

Le lendemain, 20 mai, lundi de la Pentecôte, à l'aube du jour, les Français commencent l'attaque.

Le fier Ignace est sur les remparts, et, de parole et d'exemple, il anime les siens, qui se défendent avec une égale ardeur. Les ennemis montent à l'assaut; Ignace les renverse à mesure qu'ils se présentent. L'artillerie française tonne avec un bruit formidable, le courage d'Ignace n'en est point ébranlé; les ennemis tombent toujours sous ses coups, et comblent le fossé de leurs cadavres.

Les chefs de l'armée française admirent la bravoure

(1) Lui-même raconta ce fait dans la suite au Père Gonzalez de Camara.

l'habileté du jeune officier; qui vaut à lui seul une compagnie de vieux guerriers, et ils regrettent qu'il ne soit pas des leurs.

Cependant, l'artillerie redouble ses épouvantables décharges contre le bastion défendu par notre héros. Un pan de muraille est abattu, un éclat de pierre frappe Ignace à la jambe gauche, et, au même instant, un biscaïen, lancé contre la muraille opposée, et revenant sur lui-même, lui casse la jambe droite. Le vaillant Ignace tombe glorieusement au milieu de ses soldats. Ceux-ci découragés par la perte d'un tel chef rendent les armes et livrent la forteresse aux vainqueurs [1].

Le héros, transporté au quartier général des Français, y est traité en héros, on lui prodigue les soins les plus empressés. Le comte de Lesparre lui fait demander l'honneur de lui serrer la main et de le féliciter de sa noble conduite et de ses hauts faits ; don Ignace le reçoit. En le voyant.

— Seigneur, lui dit-il, on m'a laissé mon épée, et je suis pourtant votre prisonnier.

— Un gentilhomme de votre mérite n'est jamais vaincu, lui répond André de Foix ; vous êtes libre, et ne resterez près de nous que le temps indispensable aux soins que réclament vos glorieuses blessures. En attendant, veuillez accepter mon amitié et m'honorer de la vôtre.

(1) Cette forteresse ayant été détruite, on érigea sur son emplacement un sanctuaire en l'honneur de saint Ignace de Loyola. Une inscription rappelle l'héroïsme dont il fit preuve en ce lieu avant de devenir le héros évangélique à qui l'Eglise doit la sainte Compagnie de Jésus.

— Très-volontiers, seigneur, lui dit le noble blessé en lui serrant la main, et puisque votre générosité me traite en frère d'armes et non en prisonnier, permettez-moi de vous exprimer un désir.

— Parlez, cher seigneur ; je vous donne ma parole d'honneur que ce que je pourrai faire pour vous être agréable sera fait.

— Le vice-roi de Navarre est mon parent et mon second père, reprit don Ignace. Il est en marche sur Pampelune avec l'armée destinée à vous repousser ; je vous demande de lui dépêcher un de ses gens, pour lui apprendre que, si vous êtes maître de la place et de la forteresse, je suis tombé en homme d'honneur.

— En héros ! ajouta le comte en embrassant cordialement son nouvel ami.

Quelques jours après, les chirugiens ayant déclaré que don Ignace pouvait être transporté sans danger, André de Foix lui dit :

— Le moment est venu de nous séparer, à mon très-grand regret, cher seigneur ; mais vous serez mieux et plus agréablement soigné dans votre famille. Je vous ai fait préparer une bonne litière ; vos soldats vous porteront et vous escorteront ; vos gens vous suivront ; tous ceux qui vous appartiennent sont libres. Je vous avoue que cette séparation m'est pénible et que je fais des vœux pour que nos épées n'aient plus à se croiser désormais.

— Je le désire autant que vous, sire comte, lui répondit notre héros ; mais si nos souverains, que Dieu garde ! nous mettent jamais en présence, je tâcherai, je vous jure, de

n'entendre d'autre voix que celle de l'honneur et du devoir !

— Voilà qui est digne de vous ! et moi aussi, j'espère, je serai fidèle à la devise du roi de France : « Fais ce que dois, arrive que pourra. »

— Sauf l'honneur, cher comte, à la vie et à la mort !

Les deux chevaliers s'embrassèrent, et Ignace, quelques instants après, fut placé sur une litière et porté au château de Loyola, peu éloigné de Pampelune.

IV

La mort avait passé sur le manoir de Loyola ; don Bertram d'Onhez avait quitté cette vie, Don Martino Garcia, son fils aîné, devenu chef de la famille, avait abandonné la cour et le service dans les armées du roi, il s'était marié et vivait retiré au château de Loyola. Depuis la prise de Pampelune, il envoyait chaque jour un messager pour s'informer des nouvelles d'Ignace, il savait que le jeune héros lui serait rendu aussitôt que les hommes de l'art le jugeraient en état d'être transporté, et il comptait impatiemment les jours.

Don Ignace arriva enfin. Les médecins réunis au château pour l'attendre, déclarèrent, après l'avoir soigneusement examiné, que sa jambe droite, dont il souffrait beaucoup, avait été mal remise :

— En la laissant ainsi, ajoutèrent-ils, le senhor commandant en souffrira toujours et restera estropié...

— Et que faut-il faire pour éviter ce malheur ? s'écria don Ignace.

— Senhor, il faut briser le calus déjà formé, et c'est une manière de casser la jambe de nouveau, puis, rapprocher les parties de l'os et renouveler l'appareil.

— Eh bien, répond le brave guerrier, cassez et agissez sans retard ; je tiens à n'avoir point de difformité.

On se mit à l'œuvre. Ignace supporta cette longue et douloureuse opération, sans laisser échapper une seule plainte ; mais, le lendemain, il était en proie à une fièvre ardente et à des souffrances d'estomac que rien ne put calmer. Bientôt la maladie fit des progrès alarmants ; Ignace le comprit :

— Docteur, dit-il au médecin, je me sens fort mal, et je veux mourir en gentilhomme chrétien; que pensez-vous de mon état ?

— Senhor..... Je pense qu'à l'âge de Votre Excellence, il y a toujours espoir de guérison.

Le malade n'en demanda pas davantage et se prépara à la mort. Le 28 juin, don Garcia, effrayé de l'affaiblissement de son frère, témoigna au médecin ses vives appréhensions :

— Hélas! senhor, lui répondit-il, il est trop vrai que je n'ai plus d'espoir !... A moins d'une crise favorable sur laquelle je n'ose compter, je ne crois pas possible que le senhor commandant passe la nuit prochaine.

— C'est aujourd'hui la vigile des saints apôtres Pierre et Paul, reprit don Garcia en essuyant les larmes qui s'échappaient malgré lui de ses yeux, prions-les de nous le conserver ! Don Inigo, l'année dernière, a composé un poëme en l'honneur de saint Pierre; peut-être ce prince des apôtres lui sera-t-il favorable en souvenir de cet hommage ?

Ignace lui-même sentait la mort approcher ; il demanda et reçut les derniers sacrements dans la soirée du même jour, au milieu des larmes et des sanglots de sa famille, et de ses gens dont il était chéri. Vers minuit, il s'endormit paisiblement, au grand étonnement de ceux qui attendaient

son dernier soupir, et il vit en songe l'apôtre saint Pierre poser la main sur lui et le guérir. A son réveil, tout danger avait disparu ; peu de jours après, les forces et la santé lui étaient rendues. On leva l'appareil qui retenait sa jambe captive... On s'aperçut alors que les parties de l'os cassé s'étaient dérangées, elles s'étaient disjointes, l'une avait porté sur l'autre et formait saillie, les nerfs s'étaient retirés dans toute la longueur du membre, cette jambe se trouvait beaucoup plus courte que l'autre. Cette découverte porta la consternation dans tous les cœurs. Le bel Ignace de Loyola, un des seigneurs de la cour réputés les plus élégants, celui dont les hommages étaient le plus gracieusement accueillis par les dames de la reine et par les princesses elle-mêmes ; ce brillant courtisan, tant vanté et si recherché, n'était plus qu'un homme difforme et boiteux. Ignace, après tant de succès, ne put accepter ces difformités avant d'avoir tenté tous les moyens de les faire disparaître.

— Je ne veux pas de cette saillie au-dessous du genou, dit-il aux chirurgiens. Quelle espèce de botte pourrais-je porter avec cela ? Je n'en veux pas. Vous allez faire une ouverture suffisante pour mettre l'os à découvert, et vous enlèverez toute la partie saillante.

— Senhor, répondirent les chirurgiens, Votre Excellence ne pourrait supporter de telles souffrances ! Il faudrait scier l'os !...

— Eh bien, vous le scierez !

— Mais, senhor, toutes les souffrances que Votre Excellence a endurées dans les opérations précédentes ne sont rien en comparaison de celles-ci !

— C'est mon affaire ; la vôtre est de me retirer ce désagrément.

Don Ignace prononça ces derniers mots sur un ton si impératif que les médecins n'osèrent répliquer. Il ajouta :

— Vous ferez faire une machine qui puisse forcer ce membre raccourci à reprendre sa longueur naturelle ; je ne veux pas rester boiteux.

— Senhor, j'admire votre courage, lui dit son médecin ; car ce que vous me demandez est un instrument de martyre, c'est un supplice réel ! De grâce ! que Votre Excellence réfléchisse !...

— Avant tout, je ne veux être ni difforme, ni infirme. Prenez vos mesures ; quant à moi, je suis prêt.

Don Garcia, averti par les chirurgiens de la résolution d'Ignace, essaya vainement de l'en détourner :

— Senhor mon frère, lui répondit vivement le jeune courtisan, permettez-moi de vous dire, avec tout le respect que je dois au chef de la famille, que ce n'est pas à trente ans qu'on renonce aisément à ses avantages, à la cour, à la guerre, à tout ce qui fait le plaisir et la gloire de la vie.

— Vous pourriez vivre heureux avec nous, cher Inigo....

— A mon âge ? Non, senhor ; je tiens aux habitudes que j'ai prises. Les tortures dont on me menace, fussent-elles mille fois plus douloureuses encore, je n'hésiterais pas à m'y soumettre. Qu'est-ce que la douleur comparée à ces désavantages ?

On fut forcé de céder. Tous les préparatifs étant faits, on voulut lier le patient pour instrumenter sur cette jambe dont il fallait d'abord faire disparaître la saillie :

— Me lier? s'écria le courageux guerrier, m'attacher comme un fou ou un enfant? Non, non, soyez tranquille; je ne bougerai pas.

Au moment de faire la première incision, l'opérateur pâlit; il pressentait tout ce qu'il fallait faire souffrir à don Ignace :

— Courage! docteur, lui dit notre héros; figurez-vous que vous instrumentez sur un cadavre.

L'opération fut longue, et il est facile de comprendre combien elle fut douloureuse. Ignace ne jeta pas un cri, ne se plaignit pas, ne changea pas de visage!

— Quel admirable courage! lui dit son frère, lorsque tout fut terminé; vous avez regardé scier cet os comme s'il eût été celui d'un autre. Je me demandais si je n'en souffrais pas plus que vous!

— Je tenais tant à en être débarrassé! lui répondit-il. Comment aurais-je pu, sans cela, porter les bottes molles qui sont d'usage à la cour? Il fallait faire ce sacrifice à l'élégance.

Remis de cette opération et la plaie cicatrisée, il se livra au supplice de la machine en fer, destinée à allonger sa jambe; il devait être torturé ainsi durant plusieurs mois, sans autre occupation que celle de ses souffrances et sans autre distraction que les causeries de famille. Il pensait aux plaisirs de la cour, il rêvait à sa princesse, pour laquelle, surtout, il s'imposait de si cruelles douleurs; du moins, il voulait se le persuader, et il songeait à lui décrire en vers pompeux tout ce qu'il avait bravé de souffrances pour éviter le *malheur* de lui déplaire. Tou-

tefois, nous devons l'avouer, il eût redouté bien plus encore le *malheur* de n'être plus un objet de préférence à la cour, et de n'y être plus cité pour son élégance et sa recherche, aussi bien que pour sa beauté.

Cependant, le temps s'écoulait, et l'ennui se glissait à travers tous les rêves de l'imagination d'Ignace. Les romans de chevalerie, alors fort en vogue en Espagne, lui semblèrent devoir combler le vide qui se faisait sentir dans ses longues heures de solitude et de réclusion. Il s'amuserait de tous les exploits imaginaires des chevaliers errants, de leurs extravagantes aventures, de leurs prouesses impossibles. Cette idée le charme; il donne un coup de sifflet, ordonne qu'on lui apporte un de ces romans. Après quelques instants, son valet de chambre revient:

— Senhor, voilà tout ce que j'ai pu trouver.

— Comment! je te demande un roman, et tu m'apportes des livres de dévotion? Es-tu fou?

— Senhor, il n'y en a pas d'autres.

— Va demander à don Garcia des romans de chevalerie pour moi.

— Senhor, j'y suis allé; don Garcia n'a plus de romans; Son Excellence n'a pas d'autres livres que ceux-ci.

Ces livres étaient: la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le moine Ludolphe* et la *Fleur des Saints*, l'une et l'autre en langue castillane:

— C'est bien, dit le jeune mondain, laisse-moi ces livres.

L'ennui s'était fait le maître, l'esprit de don Ignace avait besoin d'aliment; faute de *mieux*, il acceptait des lectures que, très-certainement, il n'aurait pas choisies:

« Ah ! disait-il souvent depuis qu'il gardait le lit, saint Pierre m'a guéri miraculeusement, je n'en puis douter ; c'est à lui que je dois la vie ; mais pourquoi me laisser boiteux ! Pourquoi m'obliger à subir un traitement qui me retient si longtemps dans cette immobilité ! C'est à n'y rien comprendre ! A quoi me servirait la vie, si je ne retrouvais pas mes avantages personnels... J'aimerais mieux la mort... »

Ainsi raisonnait l'homme de cour, vain de sa personne, fier de ses succès de société, orgueilleux par nature, ardent et généreux par le cœur, doué des plus brillantes facultés, et cloué, par la volonté divine, sur le lit de douleur où il croyait n'être attaché que par sa propre volonté, dans le seul but de satisfaire sa vanité.

V

Don Garcia d'Onhez n'entrait plus chez son jeune frère, qu'il ne le trouvât occupé à lire ou à écrire :

— Vous trouvez donc de l'intérêt à la vie des saints cher Inigo ? lui dit-il un jour.

— Oui, senhor, j'y trouve des choses surprenantes, qui surpassent tout ce que les chevaliers imaginaires ont entrepris pour se faire un glorieux renom. Dans le premier moment, était-ce la contrariété d'être privé des romans que je désirais, était-ce par une autre cause, je l'ignore ; ce qui est certain, c'est que ce livre me paraissait insipide. Mais l'ennui me forçant à le reprendre, j'ai fini par y trouver un grand intérêt.

— Tant mieux, cher Inigo, car cette longue reclusion est bien pénible pour une nature aussi vive que la vôtre.

— J'en souffre moins, senhor, depuis que je m'occupe. Voyez, pourtant : je me condamne à ce supplice pour ne rien perdre de mes succès auprès des dames de la cour, tandis que tous ces saints auraient souffert tout cela, et bien plus encore, pour plaire à Dieu seul. Ils ont gagné une éternité de bonheur en retour de leur vie pénitente ou du martyre qu'ils ont accepté ; et moi, je n'aurai que des sourires de femmes, ou des louanges de courtisans pour

toute récompense ! Je me demande ce qu'il m'en restera, quand ils auront vieilli et moi aussi ?

— Il en est toujours ainsi dans le monde, mon bon Inigo ; l'important, pour un gentilhomme de votre naissance et de votre valeur, n'est pas d'être un saint comme ceux dont vous lisez la vie, mais de vous conduire toujours avec honneur, et d'ajouter à la gloire que vous a déjà méritée votre vaillante épée.

— C'est précisément ce que je pense, senhor mon frère. D'ailleurs, je suis dans l'âge des succès, j'y tiens, il me serait impossible de les sacrifier. Je ne suis pas destiné à imiter ces héros évangéliques ; assurément, je ne serai jamais un saint !

Ignace n'ajoutait pas, — il ne l'a avoué que plus tard, — qu'il s'était demandé souvent, en lisant la vie des saints, pourquoi il n'essayerait pas de les imiter ; pourquoi il ne pourrait pas ce que les saints ont pu ; pourquoi il ne chercherait pas, comme eux, à glorifier Dieu sur la terre, avec l'espérance d'être un jour lui-même participant de sa gloire dans le ciel. Il est vrai que ces bons mouvements étaient bientôt étouffés par ses rêves d'ambition et de vanité, et que, sa jambe gagnant en longueur, l'espoir de ne plus boiter lorsqu'il sortirait de son étau, l'emportait sur tout le reste. En attendant, il lisait et relisait les grandes actions des saints, et, voulant en conserver le souvenir, il écrivait celles qui l'impressionnaient davantage. Bientôt, même, il se sentit vivement ému en se livrant à cette occupation, et il se demandait de nouveau :

« Pourquoi n'aurais-je pas le courage qu'ont eu les

saints? J'en vois plusieurs qui étaient d'aussi bonne naissance que moi ; j'en vois même qui étaient sur le trône ou de sang royal... Pourquoi ne rechercherais-je pas la seule gloire qu'ils ont ambitionnée? Aujourd'hui ils sont en possession d'un bonheur que les plaisirs et la gloire de cette vie ne peuvent donner, et ils sont assurés de ce bonheur pour l'éternité ! Ce bonheur éternel, ils l'ont acquis en renonçant aux grandeurs, aux plaisirs, aux vanités de ce monde, et en les foulant aux pieds, pour ne plus vivre que de renoncement, de prière et de mortification... Pourquoi ce qu'ils ont tant méprisé me paraît-il si estimable?... De quel côté est la raison? Où est la vérité? Ils ne recherchaient que la gloire de l'éternité, je n'ambitionne que celle du temps... De quel côté est la sagesse? Où est le véritable et solide intérêt?...

« J'ai trente ans, je suis de noble race, doué de tous les avantages qui plaisent dans le monde... Que ma jambe raccourcisse de nouveau quand elle sera hors de cette machine, et me voilà forcé de m'éloigner de la cour et des plaisirs de mon âge ! Les succès tiennent donc à un mouvement des nerfs, à une blessure, à une maladie, à un accident que le moindre choc peut provoquer ! Voilà à quoi tient le bonheur que le monde peut offrir !... N'y a-t-il pas folie à le chercher et à s'y attacher? »

Toutes ces réflexions se pressaient en foule dans l'esprit de don Ignace, elles l'assiégeaient et le jour et la nuit, et le fatiguaient d'autant plus qu'elles étaient vivement combattues par le respect humain et par l'attrait des plaisirs au milieu desquels il avait vécu jusqu'alors...

« Que dira-t-on à la cour? se demandait-il, si je ne reparais pas? On croira que je suis resté infirme jusqu'au ridicule, et que j'ai honte de me laisser voir... Ou on pensera que j'ai perdu Pampelune par ma faute... On m'accusera d'inhabileté, on dira que je rougis de cet échec, et que je me suis enfui par lâcheté... Si on allait écrire ainsi l'histoire!... »

A cette pensée, toute la fierté du noble Ignace se révoltait; il portait son regard sur sa glorieuse épée appendue près de son lit, et qu'il aurait voulu passer à l'instant même au travers du corps de l'historien déloyal ou mal-appris.

Cette lutte se prolongeant dans l'âme de notre héros, il se demanda un jour s'il ne serait pas temps d'y mettre un terme, en prenant une forte résolution :

« Il y a évidemment en moi, se dit-il, deux volontés opposées : l'une, me portant au bien, et par là au bonheur éternel ; l'autre me poussant au mal, et par là au malheur de l'éternité. Quand j'ai longtemps réfléchi sur les avantages d'une vie pénitente comme celle des saints, j'éprouve un calme, un repos d'esprit, une douceur intérieure qui m'étaient inconnus, et que le monde ne saurait donner. Quand je me suis laissé aller, au contraire, à regretter et à désirer les plaisirs de la gloire de cette vie, il me reste un trouble, une inquiétude, une agitation qui ressemblent au remords, et me rendent malheureux. Encore une fois, il y aurait folie à hésiter sur le parti à prendre... Je ferai ce qu'ont fait les saints! »

Cette grande résolution était prise, et, avec une nature comme celle de Loyola, elle devait être exécutée. Le mo-

ment approchait où il pourrait sortir des entraves qui retenaient sa jambe, et essayer ses forces ; mais la saison était peu favorable, l'hiver commençait à se faire sentir, et il fallait remettre cette exécution à quelques mois. En attendant, notre reclus s'occupait à relire la vie de Notre-Seigneur et celles des saints, et il écrivait toujours, mais avec bien plus de soins, les traits qui l'impressionnaient davantage. Il en fit ainsi un recueil de trois cents pages, écrites dans le goût de l'époque, en diverses couleurs. Il employait l'or pour Notre-Seigneur, le rouge pour la sainte Vierge, les autres couleurs pour les saints [1].

Cependant, Ignace était devenu un homme nouveau. Tout occupé de Dieu et du désir de lui plaire, il partageait son temps entre les saintes lectures, la prière, la méditation et l'écriture. Il recherchait toutes les fautes de sa vie passée, soupirant après le moment où il lui serait donné de les expier dans les jeûnes, les veilles, les macérations et la solitude. Sa famille ne le reconnaissait plus : son langage, ses manières, ses sujets de conversation, tout était changé en lui, et don Garcia s'en préoccupait soucieusement. Il savait qu'avec un caractère énergiqne et persévérant comme celui de son frère, tout ce qu'on voudrait tenter pour le détourner de la voie dans laquelle il était entré, échouerait infailliblement contre sa fermeté. D'ailleurs, Ignace ne lui parlait pas de ses projets, ne lui communiquait rien de ses impressions, et se bornait à laisser deviner qu'il était dé-

(1) *Ribadeneira.*

sormais tout à Dieu, et que le monde n'était rien pour lui.

En attendant sa parfaite guérison, il formait des plans de vie qu'il accueillait et rejetait; mais il tenait surtout à faire un pélerinage en Palestine. Il eut un moment la pensée de se retirer dans le monastère des Chartreux, à son retour de la Terre-Sainte ; il envoya même un de ses gens à la Chartreuse de Burgos pour demander des renseignements sur la règle de saint Bruno, et lui ordonna de garder le secret sur sa commission. Le garda-t-il ? Il est probable que non, et que ce fut ce serviteur d'Ignace qui éveilla les soupçons de don Garcia.

Enfin la liberté de mouvement fut rendue à notre blessé ; il put se lever et marcher, mais une si longue inaction et un si douloureux traitement avaient affaibli sa jambe droite. Il fallait la fortifier par le grand air et un exercice modéré. Il se soumit à ces soins dont le résultat devait seconder les projets qui l'occupaient. Chaque jour il faisait une courte promenade, sans rien perdre de son recueillement, chaque nuit il se levait pour se livrer à l'oraison plus longtemps et avec plus de calme que dans la journée. Il goûtait de telles consolations dans cet exercice, que son désir de retraite, de solitude et de mortification était devenu pour son âme une brûlante altération, une véritable souffrance.

Une nuit, souffrant plus encore que d'ordinaire par ce besoin impérieux de tout quitter pour Dieu, et sa jambe n'ayant pas pris assez de force pour lui permettre d'exécuter ses projets, il se prosterne devant une image de la très-sainte Vierge, la conjure de recevoir l'engagement

qu'il prend à ses pieds de ne plus vivre que pour la gloire de son divin Fils, lui jure, dans son langage tout guerrier, d'être à jamais fidèle à son drapeau, de ne plus servir que dans sa milice et sous ses ordres, et d'être au Fils et à la Mère, à la vie et à la mort. Au même moment, un bruit, semblable à une forte détonation, se fait entendre dans l'intérieur du château et l'ébranle jusque dans ses fondements. La commotion est ressentie dans toutes les parties du noble manoir, mais ne laisse de trace que dans la chambre de don Ignace, plus violemment atteinte, et dont les murs, de plusieurs pieds d'épaisseur, éprouvent une secousse assez forte pour produire une large fissure qui y existe encore.

Ce ne fut pas un tremblement de terre, car le château seul fut ébranlé, les communs et dépendances n'éprouvèrent nulle commotion. Quelle fut la cause de ce phénomène ? On la rechercha sans la trouver. Le démon prévoyait-il les coups redoutables et incessants qu'allait lui porter jusqu'à la fin la sainte Compagnie de Jésus, et voulait-il manifester sa rage impuissante contre celui que Dieu avait choisi pour en être le fondateur ? Les historiens de saint Ignace l'ont pensé.

Don Martino Garcia se préoccupait toujours du changement d'Ignace, et cherchait une occasion de lui témoigner les craintes qui l'agitaient ; elle se présenta bientôt. Ignace se sentait plus fort, il fit une promenade à cheval, sans en prévenir son frère, et, au retour, il trouva don Garcia l'attendant sur le perron :

— Vous avez cru que c'était mon oncle Manrique, senhor ? lui demanda notre jeune saint.

— Non, mon frère, — répondit gravement le chef de la famille, — je savais votre absence et celle de vos chevaux, et lorsque j'ai entendu le son du cor, je suis accouru pour m'assurer par moi-même si vos gens rentraient seuls, ou s'ils étaient à votre suite.

— J'essaie mes forces, senhor mon frère ; ne faut-il pas que je reprenne l'exercice du cheval ?

Le soir les deux frères s'entrenaient sans témoin, dans la chambre d'Ignace :

— Je vous avoue, disait don Garcia, que votre sortie à cheval m'a vivement inquiété, en raison de votre silence sur ce projet. Ne pouviez-vous m'en prévenir ?

— Il est vrai, senhor, que j'aurais pu vous le dire, mais que pouviez-vous craindre !

— Mon cher Inigo, je vous le dirai en toute franchise, car j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur. Votre changement est tel, que je crains tout. Votre imagination s'est exaltée à la lecture de la vie de Jésus-Christ et de la vie des saints ; vous avez renoncé à la cour, à la guerre, aux honneurs, à la gloire, à tout ce que vous aimiez. Vous ne vivez plus qu'en Dieu, vous ne communiquez rien de vos projets, et, à votre âge, vous en devez avoir. Il est donc fort à craindre que, vous laissant aller à votre ferveur, vous ne soyez emporté au delà des bornes.

— J'espère, cher senhor, n'être jamais emporté trop loin, lui répondit don Ignace ; je conjure votre amitié de se calmer à ce sujet.

Don Garcia prolongea cet entretien quelques moments encore, et, voyant qu'il ne pouvait espérer une confidence

sur les projets de son frère, il le quitta en l'engageant à réfléchir.

La nuit suivante, pendant qu'Ignace était en oraison, la très-sainte Vierge lui apparut environnée d'une éclatante lumière et portant son divin enfant dans ses bras. Elle ne lui parla point, mais sa céleste présence inonda son âme d'une ineffable consolation, il lui sembla que la grâce le purifiait intérieurement, que tout était renouvelé en lui, et, à partir de ce moment, il fut délivré de toute tentation, de toute pensée même contraire à la vertu de pureté.

Notre saint avait essayé ses forces : en prolongeant son séjour sous le toit de la famille, il s'exposait à de nouvelles observations, à des tentatives de la part de son frère pour le détourner de suivre la voix qui l'appelait ; il était donc urgent de précipiter son départ. Deux jours après il donnait les ordres nécessaires, et, étant entré chez don Garcia, il lui dit :

— Senhor mon frère, le temps est favorable, je vais en profiter pour aller voir mon oncle Manrique ; je serai absent quelques jours ..

— Inigo, s'écria don Garcia, vous me trompez !...

— Non, senhor, je vous dis la vérité, je vais à Navarreta.

— Oui, mais de là où irez-vous ? Je vous connais, Inigo, et je suis sûr que depuis longtemps vous nourrissez un projet d'avenir qui ne peut plaire à votre famille, et dont je ne puis espérer de vous détourner, sachant combien vous êtes ferme dans vos volontés. Mais, de grâce ! ne m'en direz-vous rien ? Vous éloignerez-vous d'un frère qui vous chérit, sans lui dire où vous allez et ce que vous ferez ? Je

crains que votre imagination ne vous ait illusionné. Vous voulez vivre loin du monde, je le vois, mais ne pouvez-vous être aussi seul et aussi retiré qu'un solitaire en restant avec nous ? Dieu n'est-il pas partout ? Vous n'avez consulté personne, vous cédez à un mouvement de ferveur inspiré par l'exemple des saints, et vous ne calculez pas l'honneur de votre famille. Allez-vous embrasser la pauvreté évangélique et tendre la main aux passants ?

Ignace ne répondit absolument rien :

— Si je me trompe, ajouta don Garcia, pourquoi ne pas me le dire et me rassurer ?

Même silence de la part d'Ignace. Son frère reprit :

— Je ne puis rien sur votre résolution, mais au moins, mon frère ! mon cher frère ! si vous ne revenez pas de Navarreta, si vous vous éloignez de nous, comme je le crains, promettez-moi, à moi votre frère aîné, de ne jamais déshonorer le noble nom que vous portez ! Promettez-moi qu'en quelque lieu que vous soyez, vous n'oublierez jamais le sang qui coule dans vos veines, et que jamais vous n'adopterez une manière de vivre dont nous puissions avoir à rougir ! Enfin, promettez-moi que vous ne vous rendrez jamais indigne de nos glorieux ancêtres.

— Je vous le promets, senhor mon frère ; je n'ai jamais eu et n'aurai jamais, j'espère, l'intention de forfaire à l'honneur. Je vous ai dit la vérité : je vais à Navarreta faire une visite de quelques jours à mon oncle de Najera qui est venu me voir pendant ma maladie, et à qui je dois ce témoignage de reconnaissance et d'affection.

— Êtes-vous assez fort pour entreprendre un si long voyage à travers les montagnes ?

— Oui, senhor, je suis certain de pouvoir l'effectuer, à moins d'un accident que nul ne saurait prévoir, et je m'arrêterai à Ognate pour voir ma sœur.

— Eh bien ! je vous accompagnerai jusque chez elle, et vous laisserai ensuite aller seul avec vos gens chez mon oncle Manrique.

Le lendemain, les deux frères partaient à cheval suivis de leurs écuyers et de leurs domestiques, et ils ne se séparèrent qu'à Ognate, comme il était convenu. Les adieux se firent le soir, Ignace devant partir de grand matin. Mais, lorsque tout le monde fut couché, notre héros, dont les précautions avaient été bien prises, se rendit à l'église de Notre-Dame d'Arancuza et y passa la nuit 1. Avant le jour il montait à cheval, et, suivi de deux de ses gens, il se dirigeait sur Navarreta.

En quittant pour jamais l'opulente demeure de ses pères, il n'avait rien emporté que ses manuscrits; il n'avait même pas pris sa bourse. Arrivé chez son oncle de Najera, il se souvient qu'il a quelques dettes et veut les acquitter; on lui doit une somme dans la maison de don Manrique, il la réclame, charge son écuyer de payer les dettes qu'il a laissées, et, se trouvant encore riche avec ce qui lui reste, il fait faire une image de la sainte Vierge qu'il portera toujours sur lui; car elle sera désormais son unique Dame.

1. *Le R. P. Genelli.*

DEUXIÈME PARTIE.

MENDIANT ET PÈLERIN.

(1522 — 1524.)

I

Un jour du mois de mars, de l'année 1522, au lever du soleil, un jeune et beau cavalier, monté sur un cheval andalous, sortait de la ville de Cervera, dans la province de Catalogne, et prenait la route qui conduisait à Barcelone. Il n'avait à sa suite ni écuyer ni valet, mais tout dans sa personne annonçait un des premiers gentilshommes de l'Espagne, un des plus grands seigneurs de la cour. Il portait la robe courte de velours incarnat [1] de menu-vair ; son

1. Cette couleur était réservée aux gentilshommes du roi. Le menu-vair était une sorte de fourrure qui ne pouvait être portée également que par la plus haute noblesse.

haut-de-chausses, bouffant du haut, collant à la jambe, était couvert dans le bas par la botte molle ornée d'un gland d'or et d'un brillant éperon ; une riche épée pendait à son côté, un poignard d'un grand prix était passé dans sa ceinture ; sur son berret, entouré de broderies et placé sur l'oreille droite, flottait gracieusement la longue et belle plume que la noblesse seule avait droit de porter 1.

En le voyant chevaucher ainsi paisiblement, au pas allongé de sa belle monture, nul ne s'expliquait l'absence de ses gens, chacun la commentait à sa façon. Il était peu éloigné du bourg d'Igualada, lorsqu'un cavalier, débouchant d'un sentier à sa droite, l'aborde en le saluant et lui dit :

— Senhor cavalier, je serais charmé de voyager avec vous, si vous me permettez de vous accompagner.

— Bien volontiers, lui répond notre gentilhomme ; vous êtes Maure, n'est-ce pas ? je vois cela à votre costume...

— Oui, senhor, mais nous ne sommes plus inquiétés maintenant dans le royaume d'Aragon ni dans celui de Valence, où je me suis retiré avec ma famille. C'était prévu. C'était la volonté d'Allah ! Allez-vous loin, senhor ?

— A Igualada, et de là à Notre-Dame de Monte-Serrata.

— Ah ! est-ce que vous allez en pèlerinage à la chapelle de la Mère de Jésus, senhor cavalier ?

— Je vais en pèlerinage à la chapelle de la très-sainte Vierge, répond très-vivement le gentilhomme chrétien.

1. Telle était la tenue de rigueur des jeunes seigneurs attachés à la cour, quand ils s'étaient dépouillés de la pesante armure de guerre, qu'ils ne portaient jamais hors des camps.

Alors s'engage une controverse entre les deux voyageurs, le musulman soutien que Marie n'était pas vierge après l'enfantement ; le chrétien, fort de sa foi et de la vérité qu'il défend, soutient la virginité de la divine Marie, avant, pendant et après la naissance du Sauveur. La discussion s'échauffe ; le musulman épuise en vain tous ses raisonnements, et, ne trouvant plus rien à opposer à son adversaire, il s'écrie avec rage :

— Non ! par Mahomet ! la mère de Jésus n'a pas conservé sa virginité !

Et, piquant sa mule, il prend le devant et part au galop.

En entendant ce dernier blasphème, le noble chrétien fait le signe de la croix, se recueille, prie un instant et se dit :

« Le malheureux ! il a osé insulter effrontément la divine mère de Notre-Seigneur souverain ! et, moi gentilhomme, moi chevalier de notre souveraine Dame et Maîtresse, je souffrirais un tel outrage fait à son honneur, sans chercher à le venger ! Je ne passerais pas mon épée au travers du corps de ce musulman maudit ! Non ! cela ne sera pas ! Inigo de Loyola ne peut se rendre coupable de telle félonie ! Courons sus à cet infidèle et, le pied sur la gorge, forçons-le de confesser qu'il n'est qu'un mécréant, un misérable blasphémateur, et que la très-pure Dame et Maîtresse du monde, que j'ai l'honneur de servir, conserva toujours sa très-sainte virginité !... »

Il lâchait la bride à son cheval et allait franchir la distance qui le séparait du musulman... Soudain, il

retient son élan, sa conscience s'est troublée, il se demande :

« M'est-il permis de tuer un homme pour la gloire et l'honneur de ma Souveraine? C'est ce que j'ignore absolument... Dans le doute, remettons la chose au *jugement de Dieu*[1]. Je vais abandonner mon cheval à lui-même : s'il dépasse le chemin que je dois prendre et suit la route de Barcelone, je m'élancerai sur ce misérable infidèle et le percerai d'outre en outre sans merci! S'il tourne à gauche je ferai grâce de la vie au mécréant. »

Ce parti pris, notre héros suit à distance le zélé mahométan; arrivé au détour qu'il devait prendre pour se diriger sur Mont-Serrat, son bel andalous quitte la grande route, tourne à gauche, et se rend à Igualada. Ignace accepte ce *jugement de Dieu*, mais le comprend assez peu. Plus instruit dans les sciences qui faisaient les grands capitaines et les courtois chevaliers, que dans celle qui fait les grands saints ou seulement les vrais chrétiens, il appliquait à sa nouvelle vie toutes les idées de guerre et d'ancienne chevalerie dont il s'etait toujours nourri.

En quittant le toit paternel, avec la résolution de ne plus habiter désormais cette féodale demeure de ses pères, Ignace n'avait d'autre but que de fuir le monde, et de se consacrer

1. On appelait *jugement de Dieu* l'issue d'une épreuve ou d'un combat singulier dont le but était de reconnaître le coupable dans une affaire douteuse. Celui qui sortait victorieux sans accident de l'épreuve du feu, de celle de l'eau ou de celle des armes était déclaré innocent du crime dont on l'avait accusé.

entièrement à la plus grande gloire de Dieu. Quant à la manière dont il devait arriver à ce but, il l'ignorait : tout ce qu'il savait, c'est qu'il voulait vivre de pauvreté, de pénitence, d'humiliation, d'immolation continuelle de lui-même, comme les saints dont l'héroïsme était pour lui un sujet de si grande admiration.

Il était resté peu de jours à Navarreta, et, en quittant cette ville, il avait donné l'ordre à ses gens de retourner au château de Loyola et avait ajouté en s'adressant à son écuyer :

— Tu diras au senhor don Garcia que je vais faire un voyage durant lequel vos services me seront inutiles.

Il s'était ensuite dirigé vers la Catalogne, voulant aller à Mont-Serrat, mettre sous la protection de la très-sainte Vierge sa résolution de vivre désormais de la vie des saints, il avait fait vœu de chasteté perpétuelle, au début de ce pèlerinage, et était arrivé sans autre incident à Cervera où nous l'avons retrouvé.

Après avoir renoncé à occire le musulman dont il avait remis la vie au *jugement de Dieu*, notre chevalier fit une halte au bourg d'Igualada, y acheta quelques objets qu'il attacha solidement sur son cheval, et s'engagea dans le sentier tortueux de la sainte montagne.

Arrivé au monastère des religieux Bénédictins auxquels est confiée la garde de la statue miraculeuse, il demande à faire une confession générale à l'un d'entre eux : on lui désigne don Jean Chanones[1], chargé spécialement d'entendre les pèlerins.

1. Jean Chanones était Français et grand vicaire de l'évêque de Mirepoix, en Languedoc. Ayant eu la dévotion de faire un pè-

Ignace écrivit sa confession avec un soin scrupuleux et une contrition si vive, que son accusation, fréquemment interrompue par l'abondance de ses larmes, ne put être achevée que le troisième jour. Heureux de pouvoir ouvrir son âme à un homme de si éminente vertu, il lui fit connaître les grâces dont il avait été favorisé, et lui demanda ses avis sur la manière dont il devait exécuter son inébranlable résolution de ne plus vivre que pour le service et la gloire de Dieu. Ces conférences furent longues et souvent renouvelées, Ignace, évidemment appelé à la plus haute sainteté, mais ignorant les moyens d'y parvenir, s'était persuadé que les plus énergiques devaient être les plus efficaces. Il se donnait la discipline tous les jours, il portait le plus rude cilice sous son élégant vêtement, il se privait de nourriture et de sommeil, et n'aspirait qu'au moment où il pourrait, méconnu du monde entier, subir les plus humiliants mépris de la part des hommes. Quant à consulter la volonté de Dieu pour connaître ce qu'elle exigeait de lui, il n'y pensait nullement, et ne se doutait même pas qu'il pût y avoir des vocations spéciales. Il ne comprenait et ne voulait qu'une seule chose : une vie d'immolation incessante à la gloire de Dieu. Jésus-Christ s'était fait victime pour les hommes, il voulait se faire victime pour Jésus-Christ. Sa douleur d'avoir vécu jusqu'alors pour le plaisir et la gloire illusoire de

lerinage à Notre-Dame de Mont-Serrat, il ne put se résigner à quitter ce lieu béni. Il envoya sa démission à son évêque, embrassa la règle de Saint-Benoît, se fit toujours remarquer par son éminente piété et ses grandes vertus, et mourut en odeur de sainteté, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, dans le monastère qu'il n'avait cessé d'édifier pendant cinquante-huit années.

ce monde était des plus amères, et, néanmoins, le but principal de ses effrayantes mortifications n'était pas l'expiation de ses fautes, mais la gloire de Dieu. Tout était là pour lui.

Après avoir reçu l'absolution, notre saint pénitent demanda et obtint la faveur de passer la nuit dans le sanctuaire privilégié, aux pieds de Jésus et de Marie. C'était le 24 mars.

Le soir, il se présente au parvis de l'église, il promène son regard sur les mendiants qui s'y tiennent accroupis, en aperçoit un plus déguenillé, plus pauvre que les autres, s'approche de lui, le salue respectueusement, lui demande de vouloir bien le suivre, et l'emmène dans un endroit où il puisse lui parler sans témoins :

— Mon ami, lui dit-il, j'ai une grâce à vous demander : voulez-vous me donner les habits que vous portez et accepter les miens en échange ?

Le mendiant avait suivi le beau pèlerin avec empressement dans l'espoir de recevoir une aumône considérable ; mais il était loin de s'attendre à une telle proposition, et, pensant avoir mal entendu, ou supposant que le jeune seigneur n'avait pas tout son bon sens, il le regarde avec étonnement, et ne sait ce qu'il doit répondre :

— Je vous parle très-sérieusement, ajoute Ignace. J'ai fait un vœu.

Au temps où nous reporte cette histoire, ce mot expliquait tout.

— Oh ! alors, bien volontiers, mon noble senhor, répond le pauvre catalan, tout heureux d'une si bonne fortune.

Et, aussitôt, le fier capitaine, le héros de Najera et de Pampelune, l'élégant courtisan si recherché, si applaudi, si aimé à la cour de son souverain, le brillant Ignace de Loyola se dépouille de ses riches vêtements et se couvre des haillons d'un mendiant! Et, prenant la main noire et calleuse du pauvre montagnard :

— Merci, mon ami, lui dit-il, vous m'avez rendu un service que je n'oublierai jamais!

Il rentre dans sa cellule, ouvre le paquet contenant les objets qu'il a achetés à Igualada, en retire une longue tunique de grosse toile qu'il revêt, une corde de chanvre dont il ceint sa taille, des sandales en jonc tressé [1] et une calebasse qu'il attache au bout d'un long bâton. Son désir est de marcher pieds nus; mais sa jambe droite, dont il souffre encore, est restée faible, elle enfle tous les jours, il est même obligé de la maintenir bandée [2]; il se borne donc à ne laisser qu'un pied nu et à mettre une sandale à l'autre.

Il a lu, dans les romans de chevalerie, que, la veille du jour où les élus devaient être *armés chevaliers*, c'est-à-dire, recevoir solennellement l'épée et l'éperon [3], ils passaient la nuit debout, couverts de leur épaisse armure, et méditaient ainsi sur l'engagement qu'ils allaient prendre [4]. C'est ce qu'on appelait la *veillée des armes*.

1. *Ribadeneira.*
2. *Ribadeneira.*
3. Les anciens chevaliers n'avaient qu'un seul éperon.
4. Les candidats s'engageaient à défendre à la pointe de l'épée les veuves, les orphelins, les opprimés, et à *redresser tous les torts, partout et toujours, envers et contre tous*, dans les longues et nombreuses pérégrinations qu'ils entreprenaient.

A ce souvenir, Ignace de Loyola, qui devait avoir le bonheur de communier le lendemain, se demande s'il ne doit pas se regarder comme candidat à l'ordre de chevalerie le plus éminent qui fût jamais :

« Que suis-je autre chose, se dit-il, qu'un chevalier du souverain Seigneur et de la souveraine Maîtresse du monde ? Et ne vais-je pas recevoir demain les armes les plus puissantes pour combattre leurs ennemis ? Oui ! en preux et vaillant chevalier, au moment d'être enrôlé dans la noble milice du Christ et de Notre-Dame, je dois méditer sur les engagements que je vais prendre... Je dois faire la *veillée des armes.* »

Il ceint son épée par-dessus sa corde, il prend son poignard qu'il met à sa ceinture, et il se rend à l'église. Il passe la nuit à prier et à méditer, pleurant abondamment sur sa vie passée et renouvelant à Jésus et à Marie la promesse d'être à jamais leur vassal le plus fidèle, et de mourir au service de leurs majestés. Avant le jour, il déboucle son ceinturon, fait hommage à la Reine du ciel de son épée et de son poignard qu'il laisse appendus à un pilier de la chapelle [1], assiste à la première messe et communie avec une ferveur céleste.

1. L'épée et le poignard de saint Ignace furent longtemps et religieusement conservés dans la sainte chapelle où les religieux se faisaient un bonheur de les montrer aux pèlerins, en redisant sans se lasser les détails de cette *veillée des armes*, dont la tradition se conservait précieusement dans leur monastère. Plus tard, la compagnie de Jésus obtint la glorieuse épée de son saint fondateur ; elle fut accordée au collége de Barcelone en échange d'une relique de sainte Scholastique et elle y est toujours restée depuis. En 1603, l'Abbé de Mont-Serrat fit graver sur un marbre cette inscription destinée à perpétuer le souvenir

C'était le 25 mars 1522, fête de l'Annonciation. Le concours des pèlerins devait être considérable; Ignace de Loyola, craignant d'être reconnu, dut abréger son action de grâces et quitter Mont-Serrat. En prenant congé des bons Pères, il leur fit don de son beau cheval et partit à pied, la tête nue, son bâton à la main, et vêtu comme nous venons de le voir.

« Ce n'est plus le beau cavalier dont les souvenirs d'enfance se perdaient au milieu des prodigalités et des plaisirs de la cour du roi catholique. Il n'y a plus rien en lui du jeune seigneur qui, naguère encore, à travers la licence des armes, savait répandre le parfum de l'urbanité la plus exquise et de la galanterie la plus poétique... Ce gentilhomme si plein de lui-même, si bouillant, si généreux, si susceptible sur toutes les choses qui tiennent au point d'honneur, court à la conquête de l'humiliation, comme si l'humiliation allait devenir pour lui une nouvelle source de gloire [1]. »

Ignace de Loyola désirait ardemment faire le pèlerinage de la Terre-Sainte. Aux sentiments pieux qui lui inspiraient cette dévotion, venaient se joindre ses idées chevaleresques. Il se souvenait des croisades et se disait qu'un féal cheva-

de cette touchante *veillée :* « Ici, Ignace de Loyola, mêlant ses « larmes à ses prières, se consacra à Dieu et à la Vierge. Ici, « il veilla une nuit entière, revêtu d'un sac comme de ses armes « spirituelles D'ici il partit, en 1522, pour fonder la Société de « Jésus. Cette pierre lui a été érigée par l'abbé F. Laurent Nictor « en l'année 1603. »

1. *Crétineau-Joly. Histoire de la Compagnie de Jésus.*

lier de Jésus et de Marie ne pouvait se dispenser de visiter les saints Lieux pour la délivrance desquels le plus noble sang de l'Europe avait été si généreusement répandu. Mais le port de Barcelone était fermé à cause de la peste ; nul bâtiment ne pouvait y entrer ni en sortir, et, en attendant que la navigation fût libre, notre saint s'était déterminé, sur l'avis de dom Chanones, à se retirer à Manreza, petite ville distante de Mont-Serrat de douze kilomètres seulement. A cette époque, elle comptait peu d'habitants, mais elle possédait un couvent de Dominicains et un hôpital, ce qui assurait à Ignace toutes les ressources désirables pour satisfaire sa piété et sa mortification. L'hôpital étant situé hors de la ville remplirait d'autant mieux son but : là, il pourrait demeurer inconnu et exercer à la fois son humilité, sa charité, son zèle, toutes les vertus qu'il éprouvait le besoin de pratiquer au degré le plus parfait.

II

Dona Inès Pasquale, que la peste avait momentanément éloignée de Barcelone, s'était réfugiée à Manreza, et faisait de fréquents pèlerinages au sanctuaire de Mont-Serrat. Le jour de la fête de l'Annonciation, s'y étant rendue de grand matin, elle s'en retournait à Manreza accompagnée de trois femmes et de deux geunes gens, lorsque, vers midi, arrivée au bas de la montagne, près de l'église des Saint-Apôtres, elle vit un jeune pèlerin dont la beauté et la distinction la frappèrent d'autant plus qu'il était vêtu d'une tunique de grosse toile et ceint d'une corde. Il paraissait fatigué et boitait légèrement; tout en lui décelait le gentilhomme. Dona Inès paraissant le considérer avec intérêt, il porta sur elle un modeste regard, en lui demandant :

— Suis-je loin d'un hôpital, senhora ?

— Senhor pèlerin, lui répondit-elle, l'hôpital le plus proche est à Manreza, où nous demeurons; si voulez venir avec nous, nous vous y recevrons et vous soignerons de bon cœur. Nous ne sommes point pressés et marcherons aussi lentement que vous voudrez.

Le pèlerin ayant accepté, dona Inès ajouta :

— Senhor pèlerin, nous avons de bonnes jambes, et

vous paraissez fatigué ; servez-vous de notre monture dont vous voyez l'inutilité pour nous.

— Je vous remercie, senhora ; je tiens à faire la route à pied.

Le pèlerin ayant refusé le mulet qu'on s'était fait un plaisir de lui offrir, les six voyagenrs, pénétrés de respect pour lui, ralentirent le pas, et se mirent au sien, car on voyait qu'il marchait difficilement [1].

La petite caravane était déjà loin dans la vallée du Llobregat, lorsqu'un envoyé de l'alcade de Mont-Serrat, courant à toute bride, appelle le jeune gentilhomme, et lui demande :

— Est-il vrai, senhor, qne vous ayez donné de très-riches habits de grand seigneur à un mendiant de Mont-Serrat ?

— C'est la vérité, répond le noble pèlerin, en rougissant.

— Eh bien ! senhor, l'alcade n'a pas voulu croire cet homme sur parole, et il l'a fait mettre en prison en attendant mon retour.

— Hélas ! — dit notre saint, en laissant échapper ses larmes, — je n'ai donc pu faire un peu de bien à ce pauvre homme sans lui attirer en même temps beaucoup de mal !

— Soyez tranquille, senhor, reprit l'envoyé de l'alcade, il sera libre dans quelques heures.

— Et, tournant bride, il regagna Mont-Serrat [2].

1. *Le P Genelli.*

2. D'après le P. Bartoli, le P. Bouhours et le P. Genelli, l'officier aurait questionné don Ignace sur son nom, sa personne, le lieu de sa naissance, questions auxquelles le saint aurait refusé de répondre. Le P. Ribadeneira, contemporain de saint Ignace, et qui tenait de lui-même la plus grande partie des faits qu'il

Une des trois femmes qui accompagnaient dona Inès, dont elle était l'amie intime, dirigeait l'hôpital de Manreza, qu'on appelait de Santa-Lucia, en raison de sa proximité de l'église de ce nom. Dona Inès, profondément touchée de ce qui venait de se passer, et ne pouvant douter que le pèlerin ne fût un grand seigneur et un grand saint, le recommanda chaudement à son amie en se séparant d'elle, avant d'arriver à Manreza, et engagea Ignace à la suivre dans la direction de l'hôpital, en lui annonçant qu'elle allait lui envoyer à manger de sa table [1], ce qu'elle fit avec empressement.

En présence de la misère qu'il trouva dans cet asile de douleur, Ignace craignit de n'être pas encore assez pauvre lui-même. Le souvenir de sa recherche et de son élégance, de son orgueil et de son ambition, de son désir de plaire et d'être cité pour le charme de sa grâce et de son esprit, ce souvenir ne le quittait plus. Il voulait expier toute cette vie de plaisirs et d'honneurs, de vaine gloire et de fausse grandeur. Il voulait traiter sa nature comme il avait toujours traité l'ennemi de son souverain, en héros. Déterminé à la prendre, pour ainsi dire, corps à corps, et à soutenir contre elle une lutte acharnée jusqu'à la mort, sans trêve ni merci, il crut n'avoir encore rien fait.

Qu'on nous permette les détails dans lesquels nous allons entrer. Ils pourront paraître assez puérils, trop vulgaires, répulsifs même à certains lecteurs délicats; mais si on

rapporte, dit : « L'officier ne lui demanda ni qui il était, ni où il allait, et Ignace ne dit pas autre chose. »

1. *Le P. Genelli*, d'après les Bollandistes.

veut bien se placer au seul point de vue de la foi, et considérer le principe qui produit les actions que nous allons rapporter, on sera forcé d'en admirer l'héroïsme et de s'avouer vaincu.

Don Ignace de Loyola est dans un hôpital où la piété lui accorde un asile; il est couvert d'un sac de toile et ceint d'une corde ; mais il est toujours jeune et beau, et il n'a rien perdu de ce cachet de noblesse et de distinction qui imprime le respect et décèle l'homme de cour. Il le sait, il le voit, il faut que tout cela disparaisse. Tout son passé doit être écrasé, foulé au pieds, anéanti... Il se met à l'œuvre.

Sa chevelure est belle, il l'a toujours soignée..... il la laisse croitre dans un désordre comparable seulement à celui des mendiants dont il est entouré. Sa barbe était tenue avec la même recherche : il la néglige à l'égal de ses cheveux. Sa main est un modèle de forme et de finesse, il en a été fier : il laissera ses ongles incultes, et ne s'en occupera plus.... Son langage est celui de la cour : il étudie l'idiome catalan, et s'efforce de le parler aussi naturellement que s'il était né dans la dernière classe de la population catalane.

Don Ignace de Loyola a toujours eu, même dans les camps, plusieurs serviteurs à ses ordres : il se fait maintenant le serviteur des pauvres malades, et les plus répulsifs sont ceux qu'il préfère. Il leur rend les services les plus bas, les plus repoussants, et si sa nature délicate essaie de se révolter, il la force à panser les plus hideuses plaies, à les laver, à les baiser à genoux !

Ces mortifications ne peuvent lui suffire ; il lui faut encore, et toujours, les macérations les plus effrayantes. Il a toujours porté le linge le plus fin : un rude cilice le remplace. Il tresse de ses mains une herbe longue et piquante, qu'il a cueillie dans la campagne, et s'en fait une ceinture qu'il porte sur la peau : il se donne la discipline trois fois par jour ; il mange le pain le plus grossier ; il boit l'eau que lui-même a puisée à la fontaine, et se refuse tout autre aliment, le dimanche excepté. Ce pain grossier, qui fait sa seule nourriture, il va le mendier de porte en porte, afin d'humilier son orgueil. Il assiste chaque jour au saint sacrifice de la messe et aux offices célébrés, matin et soir, dans l'église des Dominicains ; il prie à genoux sept heures entières. Il couche sur la terre nue, la tête appuyée sur une pierre ou sur un morceau de bois, et n'accorde au sommeil que les premiers moments de la nuit ; le reste est pour l'oraison. Le dimanche, il se confesse à un des Pères Dominicains, et il communie ; ce jour-là étant pour lui celui du bonheur, il se permet d'ajouter quelques herbes cuites à l'eau, à son repas de pain noir; mais il y répand de la cendre pour en altérer la saveur.

Telle était la vie de notre saint à l'hôpital de Santa-Lucia, dans la petite ville de Manreza.

Il s'efforçait d'imiter les manières des hommes du peuple, aussi bien que leur langage, afin que rien ne pût trahir sa noble origine ; mais, comme il arrive d'ordinaire, cette affectation le fit tomber dans l'exagération au point qu'il passait pour un misérable vagabond que chacun pouvait insulter impunément. Lorsqu'il sortait, les enfants couraient après

lui, le montraient du doigt, et l'appelaient le *père Sac*, par allusion au sac de grosse toile qui le couvrait. Ceux à qui il demandait l'aumône d'un peu de pain, se moquaient de lui, de sa longue barbe, de ses longs cheveux, de tout l'ensemble de sa personne. L'épreuve était humiliante pour le fier gentilhomme! Mais aussitôt, il se disait :

« Le monarque que j'ai l'honneur de servir n'a-t-il pas porté, par amour pour moi, la robe qui chez les Juifs était réservée aux insensés? N'a-t-il pas voulu se laisser couvrir du manteau de la dérision? N'a-t-il pas été poursuivi par les huées d'un peuple ivre de fureur et aveuglé par la haine?

« Ces bonnes gens se moquent de moi, il est vrai ; mais ils n'ont point de haine et ne me veulent aucun mal. Loin de là, ils me sont d'un grand secours pour m'aider à expier mon orgueil et mon ambition de vaine gloire. Courage, donc! je n'ai pas souffert encore, par amour pour le Roi du ciel et de la terre, autant d'humiliations que sa divine majesté a daigné en souffrir par amour pour moi, misérable pécheur! »

De temps à autre, il allait à Mont-Serrat, passait un temps considérable aux pieds de la très-sainte Vierge, et s'entretenait de ses intérêts spirituels avec dom Chanones, qui pressentait de grands desseins divins sur son héroïque pénitent. Don Ignace allait souvent aussi à un pèlerinage voisin de Manreza, appelé Notre-Dame de Villadordis, quand le soin des malades et le service des pauvres lui en laissaient le temps. Il s'arrêtait chaque fois, en allant et en revenant, devant la porte d'une ferme qui se trouvait sur son chemin,

il demandait l'aumône aux bons fermiers, on lui donnait un peu de pain bis, on l'engageait à se reposer, il entrait, donnait l'aumône spirituelle en retour de l'aumône corporelle qu'il avait reçue, et reprenait sa marche. En quittant les villageois qui l'accueillaient toujours avec respect et recueillaient ses avis avec une sorte d'avidité, il leur disait d'ordinaire :

— Dieu vous bénira, car vous ne refusez jamais le pain de la charité à celui qui vous le demande en son nom.

Cependant l'ennemi des hommes ne pouvait voir sans fureur les progrès de celui qui le combattait sans relâche avec de telles armes. La patience, l'humilité, l'abnégation, la mortification, le renoncement ne faisant pas défaut, un seul instant, au noble chevalier de Jésus et de Marie, malgré les mépris dont on ne cessait de le poursuivre, le démon prit un autre moyen.

Quelques personnes apprirent, à Mont-Serrat, par le mendiant à qui notre saint avait donné sa riche dépouille, qu'un grand seigneur se cachait, par esprit de pénitence, sous les haillons de la misère et de la mendicité, et qu'il y venait souvent. Le bruit s'en répandit jusqu'à Manreza, où la chose fut confirmée, malgré le secret promis par ceux qui avaient accompagné Ignace le jour de son arrivée, et on se reprocha d'avoir humilié le pauvre étranger de l'hôpital, puisqu'il n'était autre que ce gentilhomme. A partir de ce moment, on ne lui témoigna plus que bienveillance et respect: on en vint même à le consulter, et il parlait de Dieu avec tant d'amour, que plusieurs pécheurs, touchés

de ses vertus autant que de ses discours, se convertirent sincèrement :

« Puis que Dieu daigne se servir de moi pour opérer de telles conversions, se dit-il un jour, quel bien n'aurais-je pu faire si, au lieu de me rendre méprisable par un extérieur ignoble, j'étais resté ce que doit être un gentilhomme ! Car, enfin, je dépasse toutes les bornes. Dieu ne serait-il pas plus honoré, plus glorifié, si l'on voyait dans son serviteur l'illustration de la naissance et la gloire de ses propres actions ? Si j'étais resté à la cour, y vivant comme un saint, j'aurais eu plus de mérite ; j'aurais converti plusieurs jeunes seigneurs... A quoi bon rester dans un hôpital, où tous les avantages de ma naissance et de mes talents ne peuvent qu'éloigner de la sainteté... Et puis, de quel droit exposerais-je aux risées et aux insultes des vagabonds l'honneur de ma famille, que mes ancêtres ont acquis au prix de leur sang ?... »

En ce moment, la tentation fut si forte, que tout se révolta dans la nature impétueuse de notre héros. Ce fut un tumulte effroyable ! Son vêtement de toile, les haillons qu'il recouvrait, sa chevelure, sa barbe, ses mains lui faisaient horreur ; le pain de la charité lui soulevait le cœur, le service des malades le dégoûtait, la tempête devenait terrible...

Ignace a reconnu les suggestions de l'enfer, il court à ses malades les plus repoussants ; il les embrasse, les soigne plus affectueusement que jamais, et demeure auprès d'eux jusqu'à ce que la tentation se soit éloignée.

Mais cet assaut peut se renouveler ; d'ailleurs, notre

jeune saint est à peu près deviné à Manreza, on vient le voir d'assez loin, il y a danger pour lui à rester à l'hôpital de Santa-Lucia, il veut une retraite où les hommes ne puissent venir troubler son union avec Dieu, et cette retraite, il va la chercher avec la confiance que Dieu le conduira et la lui fera trouver.

III

On était à la fin de juillet [1], la chaleur était accablante et l'heure de la sieste avait sonné pour tous, excepté pour notre jeune pénitent qui parcourait la campagne entièrement déserte en ce moment.

A six cents pas environ de la petite ville de Manreza, non loin du confluent du Cardonero et du Llobregat, dans la jolie vallée que les habitants du pays ont nommée *vallée du Paradis*, Ignace s'était agenouillé au pied d'une croix de pierre, plantée au bord du chemin et appelée la *Croix du Tort*. Derrière lui, de l'autre côté du chemin, coulait le Cardonero ; devant lui, de l'autre côté de la croix, s'élevait une montagne rocheuse dont les saillies attirèrent son attention. Il se relève, se dirige vers la montagne, semble en interroger chaque aspérité, et, s'arrêtant quelques instants devant un amoncellement de broussailles et de pierres de roche, il en fait rouler une partie et place l'autre près de lui. Il déchire ses mains, il est ruisselant de sueur ; parfois, il suspend son rude travail, se repose un instant et le reprend ensuite avec une nouvelle ardeur. Enfin il se baisse, se courbe, entre par l'ouverture qu'il vient de déblayer et

1. *Ribadeneira.*

d'agrandir, et s'enfonce dans l'intérieur de la montagne. Il se trouve alors dans une grotte d'une étendue de trente pas de longueur sur dix de largeur et autant d'élévation [1]. Du côté de Mont-Serrat, une assez large fissure laisse pénétrer un faible rayon de lumière, et permet de voir l'église qui couronne le mont béni; tout le reste est dans la plus profonde obscurité ; le sol et les parois sont hérissés de saillies piquantes et rocailleuses.

Ignace, ravi de cette découverte, établit là sa demeure, et, seul, sous le regard de Dieu, il passait les nuits entières en oraison, se retranchait tout aliment durant plusieurs jours de suite, se donnait la discipline jusqu'à faire couler son sang, et se frappait la poitrine avec une pierre. De telles austérités altérèrent bientôt sa santé et affaiblirent sa forte constitution. Il éprouvait de violents maux d'estomac, se soutenait avec peine et souvent tombait dans de longs évanouissements.

Revenant un jour de la chapelle de Notre-Dame de Villadordis, ses forces le trahirent à l'entrée de sa grotte ; lorsqu'il reprit ses sens par le soin des personnes qui l'avaient découvert, il fut porté à l'hôpital de Santa-Lucia, où il fut saisi d'une forte fièvre qui mit sa vie dans le plus grand danger. Pendant cette maladie, il crut un jour entendre une voix intérieure lui dire :

« Comment pourras-tu soutenir tant d'austérités pendant cinquante ans que tu as encore à vivre ? »

1. *Bartoli*

Ignace, reconnaissant l'esprit du mal à ce langage, lui répondit aussitôt :

« Toi qui parles ainsi, peux-tu m'assurer une heure de vie seulement ? Dieu n'est-il pas le seul maître de nos jours ? Et, dussé-je vivre encore cinquante ans, qu'est-ce que cela comparé à l'éternité ? »

Cependant la maladie faisait de rapides progrès sur ce corps usé par la plus rigoureuse pénitence ; bientôt, on désespéra de sa vie, et, l'ennemi de tout bien, n'ayant pu le faire tomber dans le piége du découragement, essaya de celui de l'orgueil. Il lui persuada qu'après une pénitence comme celle qu'il venait de faire pendant plusieurs mois, il ne devait avoir rien à redouter de la justice divine :

« Pourquoi regretterais-je la vie ? pensait notre héros. J'ai vécu comme un saint anachorète depuis que je suis à Manreza ; je suis couvert d'une cilice, j ai porté une rude ceinture, j'ai jeûné, prié, veillé, j'ai pleuré ma vie passée... N'est-ce pas là ce qu'ont fait les saints, et ne dois-je pas voir le ciel ouvert et les anges prêts à me recevoir.... »

Mais il s'aperçoit de cette nouvelle tentation et s'efforce de la combattre par le souvenir de ses fautes :

« Malheureux que je suis ! se dit-il, quelle proportion peut-il y avoir entre une vie entière de péché et quelques mois de pénitence ? »

Et, appelant à son secours la miséricorde divine, il la conjura de lui accorder le pardon de ses péchés et non la récompense de ses vertus ; puis, il pria les personnes qui l'entouraient de lui répéter :

« Inigo, souviens-toi des péchés dont tu t'es rendu cou-

pable et des peines qu'ils méritent; pense que tu as mérité l'enfer, et ne pense jamais que tu aies mérité le paradis! »

La maladie céda enfin ; mais, en recouvrant la santé, Ignace fut livré à une épreuve mille fois plus cruelle que toutes les souffrances qu'il avait endurées jusque-là, et qui ne peut être comprise et appréciée que par les âmes qu'il a plu à Dieu de faire passer par cette désolante tribulation.

Notre saint pénitent, effrayé d'avoir eu la pensée qu'il était arrivé à la sainteté par l'excès des rigueurs exercées sur son corps, ne cessait de se rappeler sa vie passée, afin de vaincre son orgueil et d'humilier sa vanité. Dieu permit que cette vue continuelle de fautes si amèrement déplorées portât le trouble dans son âme et lui fit subir toutes les incertitudes, tous les doutes, toutes les épouvantes, toutes les tortures du scrupule. Il craignit d'avoir mal fait sa confession générale à Mont-Serrat ; de n'avoir pas suffisamment expliqué les circonstances, d'avoir affaibli la gravité de ses fautes par la manière de les accuser ; surtout, il se persuadait avoir oublié ; en se rappelant des choses qui n'étaient nullement coupables, il croyait y voir une offense envers la divine Majesté. Ses scrupules se portaient même sur sa vie actuelle ; tout lui paraissait péché : ses pensées, ses paroles, ses actions, jusqu'à ses moindres mouvements. S'il était forcé de s'avouer que le fait en lui-même n'était pas un mal, il se rejetait involontairement sur l'intention qu'il pensait ne pouvoir être que mauvaise, par cela seul qu'elle venait de lui. La grâce semblait l'avoir abandonné: plus de sentiments, plus de confiance, plus d'attrait, absence complète des consolations qui l'avaient soutenu jusqu'alors.

Le ciel semblait fermé pour lui, Dieu se montrait sourd à sa prière, et, parfois, il arrivait que les derniers rayons de l'espérance s'obscurcissaient totalement dans son âme désolée. Et pourtant, il n'avait jamais tant aimé Dieu ! Jamais il n'avait éprouvé une si brûlante soif de sa grâce, un si ardent désir de lui plaire !...

Les religieux dominicains du monastère de Manreza, touchés de compassion pour son état, le font sortir de l'hôpital, lui donnent une cellule chez eux, et lui prodiguent les soins de la plus tendre charité.

Ignace communiait tous les dimanches ; mais il arrivait quelquefois que le sentiment de son indignité, dans le trouble où le jetaient ses scrupules, l'éloignait de la sainte Eucharistie au moment même où il allait s'en approcher. Il craignait de commettre un sacrilége, le Dieu d'amour n'était pour lui qu'un juge irrité prêt à le foudroyer. Bientôt, notre saint tomba dans une mélancolie que rien ne pouvait dissiper, et, dans un moment où les ténèbres de son esprit lui semblaient plus épaisses que jamais, il désespéra de la miséricorde infinie, au point de vouloir mettre fin à sa vie. Il regardait à la fenêtre de sa cellule, il mesurait de l'œil la hauteur qui le séparait du sol, il se disait que tout supplice était préférable à celui qui torturait son âme.... Une pensée l'arrête : Dieu serait offensé, et il l'aime de toutes les puissances de son âme !... Alors, le désolé pénitent tombe à genoux, il fond en larmes et on l'entend s'écrier :

« Seigneur Dieu ! maître souverain de toutes choses, je vous conjure de secourir votre indigne serviteur ! Voyez l'extrémité où il est réduit, ayez pitié de lui !... »

En ce moment, il se souvient qu'un saint ermite dont il a lu la vie, n'ayant pu obtenir une grâce longtemps sollicitée, se refusa toute nourriture jusqu'à ce que cette grâce lui fût accordée : « Eh bien, se dit notre saint, je prendrai le même moyen, et peut-être Dieu se laissera-t-il toucher. »

Et il jeûna rigoureusement, sans boire ni manger, durant huit jours entiers. Son confesseur, l'ayant appris, lui ordonna de rompre ce jeûne qu'il n'avait pu, sans miracle, soutenir aussi longtemps. Ignace, devenu docile comme un doux enfant, obéit aussitôt, et Dieu, touché sans doute de son obéissance plus encore que de son jeûne, lui rendit le calme et l'inonda, pendant deux jours, des plus délicieuses consolations ; mais, après avoir ainsi renouvelé ses forces, il parut l'abandonner encore. Toutes ses terreurs, tous ses doutes, tous ses désespoirs l'assaillirent de nouveau avec la plus terrassante impétuosité. Le religieux qui dirigeait sa conscience lui défendit formellement d'arrêter désormais sa pensée sur les fautes de sa vie passée ; notre saint obéit et retrouva dès lors une douce paix, que depuis il ne perdit jamais.

Dans les desseins de Dieu, l'expérience était suffisante.

En quelques mois, Ignace de Loyola avait éprouvé toutes les joies et toutes les douleurs, toutes les consolations et toutes les amertumes de la vie spirituelle, il en avait parcouru toutes les voies, il connaissait les divers sentiers dans lesquels il aurait un jour à diriger de nombreux disciples, destinés à devenir autant de maîtres.

Cependant sa santé, fortement ébranlée par ces violentes épreuves, inquiétait tous les cœurs qui s'étaient attachés à

lui, et ils étaient nombreux, car toute la ville et les environs le regardaient comme un saint et le vénéraient comme tel. Don Andrès Ferreira d'Amigante supplia les Dominicains de le lui laisser prendre dans sa maison, afin de lui donner les soins nécessaires à un tel épuisement. Il obtint cette faveur. Ignace reçut l'ordre d'aller demeurer chez son ami jusqu'à complet rétablissement, et, depuis ce moment, don Andrès d'Amigante fut surnommé Simon, et sa femme fut appelée Marthe :

— On ne doit plus leur donner d'autres noms, disaient les habitants de Manreza, car ils ont eu le bonheur de loger chez eux la plus vivante image du divin Sauveur.

IV

Don Ignace de Loyola avait repris son habitation à l'hôpital de Santa-Lucia. Il eût préféré sa vie solitaire dans la grotte où il avait reçu tant de grâces et goûté de si douces consolations ; mais l'obéissance lui en ayant imposé le sacrifice comme demeure, il avait dû y renoncer, et n'y retournait que pour prier et méditer. Du reste, Dieu se plut à le dédommager au delà de toute espérance, et de ce sacrifice, et des tribulations intérieures par lesquelles il venait d'éprouver sa fidélité.

En quittant le monde, Ignace était ignorant comme tous les grands seigneurs de son époque. Nul n'entendait mieux que lui l'art de la vénerie, il excellait dans la science *du bien vivre et de la haute courtoisie*; à la tête de ses hommes d'armes, il eût défié le meilleur capitaine : sur le champ de bataille il était un héros ; de tout le reste, il ne savait rien. Il faisait des vers, il est vrai, et sa riche et poétique imagination les produisait avec autant de facilité que d'élégance; mais il les écrivait... sauf l'orthographe dont il faisait fort peu de cas, et qu'on abandonnait alors aux clercs et aux lettrés. Notre héros ne savait donc autre chose que la lecture et l'écriture, et nous savons l'usage qu'il avait fait jusqu'alors et de l'une et de l'autre.

Pourtant il fallait, dans le plan de la sagesse et de la miséricorde infinies, que le noble pénitent de Manreza possédât au degré le plus éminent le génie qui fait les plus grands hommes, les vertus qui font les plus grands saints, la science qui fait les plus grands docteurs.

Le génie, il en porte le germe, le développement sera prompt et complet ; les vertus, il les a toutes pratiquées dans leur perfection avant de les connaître ; la science, il va la posséder avant d'avoir étudié.

Ignace était un jour sur le perron de l'église des Dominicains où, pendant une procession, il récitait l'office de la très-sainte Vierge. Tout à coup, son esprit est ravi jusque dans le sein de Dieu, il lui est donné de comprendre et de contempler l'incompréhensible mystère d'un Dieu unique en trois personnes distinctes ! Après cette vision, il demeure longtemps en présence du très-saint Sacrement, et ne peut témoigner que par l'abondance de ses larmes la reconnaissance qui remplit son cœur.

Au sortir de l'église, son âme s'épanche près des religieux en termes magnifiques ; il leur parle de l'adorable mystère de la très-sainte Trinité avec des paroles de feu et dans un langage sublime, évidemment inspiré ; les plus savants l'écoutent avec admiration, nul ne doute qu'il n'ait reçu des lumières surnaturelles, et chacun s'écrie quand Ignace s'est éloigné :

« Jamais docteur de l'Église ne parla si éloquemment et avec autant de clarté sur ce mystère ! Jamais on ne le présenta sous de telles images ! »

Le bruit de cette merveille se répand dans la ville, on accourt auprès d'Ignace, on lui demande de parler de la très-sainte Trinité, et il ravit ceux qui l'écoutent. Il a oublié le langage populaire qu'il affectait d'ordinaire, il s'exprime avec une élégance remarquable ; son éloquence entraîne plusieurs âmes et les gagne à Dieu. On ne se lasse pas de l'entendre, il ne se lasse pas de parler. On le suit dans les rues, on le suit dans ses divers pèlerinages ; partout où il va, on lui demande de parler de Dieu, et partout et toujours il répond à l'empressement général avec un égal succès. Il parle surtout de la très-sainte Trinité ; sur ce sujet, il est intarissable, car sa vision lui est toujours présente par le souvenir.

Un jour, pendant son oraison dans l'église de Notre-Dame à Manreza [1], il est encore ravi en Dieu, et il voit et comprend tout le plan de la divine sagesse dans la création.

Un autre jour, il assistait à la sainte messe dans l'église de Mont-Serrat [2], son regard se porte avec amour sur la divine Hostie exposée à l'adoration publique ce jour-là, et il voit et comprend la présence réelle de Jésus-Christ dans l'adorable Eucharistie.

Dans une de ses promenades contemplatives, il s'assied sur une pierre près de la croix du *Tort*, son visage est tourné vers le Cardonero qui coule devant lui ; soudain, il

1. *Bartoli.*
2. *Ribadeneira.*

perd tout sentiment des choses de la terre, Dieu lui donne une connaissance claire et distincte de tous les mystères de notre foi, et lui en fait voir et comprendre l'enchaînement et l'ensemble. Après être revenu à lui, Ignace va se prosterner au pied de la croix du *Tort*, et y demeure longtemps en actions de grâces :

« Si, par impossible, disait-il quelquefois, les saintes Écritures disparaissaient de la terre, rien n'en serait perdu pour moi. »

« Les vérités de la foi me paraissent si claires, disait-il encore, que ne fussent-elles pas contenues dans le saint Évangile, je n'hésiterais pas à les défendre et à les soutenir au prix de mon sang !

Il habitait, à l'hôpital de Santa-Lucia, une chambre ayant une tribune sur la chapelle [1]. Un samedi, après les complies, il entra en extase, dans sa tribune, et y resta jusqu'au samedi suivant à la même heure. Durant ces huit jours, il ne prit aucun aliment, il ne changea pas un instant de position ; on le crut mort ; on ausculta sa poitrine, on sentit un léger mouvement du cœur, et, pensant qu'il était évanoui, on lui donna des soins. Rien ne put le rappeler à lui-même ; on comprit alors que son esprit était abîmé en Dieu, et on attendit, se relevant pour le surveiller. Lorsqu'il revint à la terre, il parut se réveiller d'un doux sommeil, et, en ouvrant les yeux, il dit en répandant des larmes:

« O Jésus ! ô Jésus ! » Et ce fut tout.

1. *Bartoli.*

Que se passa-t-il durant ces huit jours, entre l'âme d'Ignace de Loyola et le Dieu d'amour qui daignait se communiquer à elle ? Nul ne l'a jamais su ; mais on a tout lieu de penser que le livre des *Exercices spirituels* et le plan de la sainte Compagnie de Jésus sont les fruits de cette longue extase, et que ce fut alors que Dieu lui-même les traça dans l'âme de notre saint. A toutes les questions qui lui furent adressées à ce sujet, Ignace ne répondit que ces simples paroles :

« Je ne puis rien dire, si ce n'est que toutes les faveurs dont la divine Majesté daigne me combler, sont inexprimables ! »

Quelles que fussent les lumières surnaturelles dont il était éclairé, Ignace de Loyola, humble surtout, n'avait pas cessé de suivre la direction de Jean Chanones, à qui il allait régulièrement demander ses avis. Ce saint vieillard disait souvent à ses religieux :

« Mon disciple de Manreza est un grand maître ! Il sera un jour le défenseur, le soutien, l'ornement de l'Église ; il sera réformateur du monde, vrai successeur de saint Paul, et, par lui, la lumière de l'Évangile sera portée aux nations idolâtres les plus éloignées. »

Une sainte fille, surnommée dans toute l'Espagne *la beata de Manreza,* ne parlait d'Ignace qu'avec vénération, et assurait qu'elle voyait en lui un des plus grands saints de l'Église.

Il n'y avait plus qu'une voix pour le proclamer l'homme de Dieu, et chacun répétait que son humilité seule lui fai-

sait cacher l'illustration de sa naissance sous les dehors de la plus grande pauvreté.

Cependant, notre héros savait maintenant que la plus grande gloire de Dieu, pour laquelle seule il voulait vivre et mourir, consiste dans la sanctification des âmes, et il brûlait du désir de travailler dans ce but :

« Ce n'est pas assez, disait-il, que je serve le Seigneur souverain du ciel et de la terre ; il faut qu'il soit aimé de tous les cœurs ; il faut que toutes les voix le bénissent et chantent ses louanges ! Ce n'est pas assez de travailler à ma propre perfection, il faut, pour la plus grande gloire de sa divine majesté, que je travaille à celle des autres ! »

Plein de cette pensée, il redouble ses exhortations, et sa parole, toujours goûtée, opère des prodiges. On accourt de tous les environs pour écouter celui qui pratique si rigoureusement ce qu'il conseille, et il est obligé de monter sur une pierre, à la porte de l'hôpital, pour se faire entendre de tous.

Ce n'est plus une corde de chanvre qui ceint son corps ; sous son vêtement, c'est une longue chaîne de fer, lourde et piquante, et sa tunique est serrée par une ceinture composée de longues herbes, que ses mains ont tressées ; son jeûne est continuel, ses disciplines sont sanglantes, son visage est creusé par l'austérité de sa vie, son regard n'a plus rien de la terre : c'est l'homme évangélique dans sa plus haute perfection ; son aspect seul porte au repentir et à la pénitence.

Quelques mois auparavant, la ville de Manreza offrait un affligeant spectacle : les mœurs y étaient relâchées, les sa-

crements y étaient négligés, la foi y semblait presque éteinte. Maintenant, c'est une ville exemplaire, Ignace l'a complétement réformée et rendue à Dieu.

C'est dans le sein de Dieu même qu'il a puisé la puissante méthode qu'il emploie pour faire vibrer plus profondément et plus efficacement dans les âmes la parole évangélique. Il voit les vocations religieuses qu'elle enfante, les sacrifices qu'elle obtient, l'amélioration de mœurs qu'elle opère, et il veut faciliter le moyen de la répandre et de multiplier ses fruits: il écrit le livre immortel des *Exercices spirituels*, auquel nous consacrerons la section suivante, empruntée tout entière au remarquable écrit du révérend Père de Ravignan; *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites.*

Dieu prodiguait toujours ses faveurs à notre saint; plusieurs fois même il lui fut donné de voir et de contempler Notre-Seigneur et sa divine Mère, non d'une manière sensible, mais par une sorte de vue tout intérieure, ainsi que lui-même l'expliqua plus tard au Père Gonzalez.

Le démon voulut profiter de la disposition dans laquelle de si fréquentes visions maintenaient son esprit.

Plusieurs fois, un serpent, aux brillantes et lumineuses couleurs, s'était présenté à sa vue, dans la campagne. Ignace l'avait admiré, mais, n'y voyant aucune signification et n'éprouvant qu'une sorte de trouble après sa disparition, il avait pensé que ce ne pouvait être qu'une illusion de l'ennemi de Dieu et des hommes. Cette vue se représentant un jour à lui, au-dessus de la croix du *Tort*, aussitôt après une des extases qui l'éclairaient si merveilleusement, il remarqua que les couleurs du serpent avaient perdu de leur

éclat. Dès ce moment, il ne put conserver de doute, et reconnut la présence du démon. A partir de ce jour, toutes les fois que cette vision se renouvelait, il suffisait au saint de faire un mouvement avec son bâton, pour être délivré de cette image importune.

Manreza était alors moins considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui; quelques-unes de ses maisons avaient un puits commun avec les voisins, et ce puits était placé sous une sorte d'arcade, de manière à ce que l'on pût y puiser à la fois de la rue et de la cour de la maison. Le saint pénitent passant un jour devant une maison dans le mur de laquelle est placé un de ces puits, s'arrête pour consoler une petite fille dont les pleurs et la désolation ont ému son cœur ; il s'approche de la petite éplorée :

— Que vous est-il arrivé, mon enfant? lui demande-t-il.

— Ah ! senhor Inigo ! Mon Dieu ! mon Dieu !

— Voyons, ma pauvre enfant, dites-moi votre grand chagrin.

— C'est la poule, senhor ! mon Dieu, quel malheur !

— Quelle poule? Calmez-vous, ma chère enfant, et dites-moi ce malheur.

— C'est la poule que je gardais, qui est tombée dans le puits ! Elle a volé sur la margelle, j'ai voulu la prendre, elle est tombée ! Elle est noyée ! Qu'est-ce que je vais devenir ! Je n'ose plus rentrer !

— Ayez confiance, mon enfant ; nous allons prier Notre-Seigneur.

— Oh ! si vous vouliez venir avec moi et demander grâce, je ne serais pas battue !

— Attendez un peu, pauvre enfant; ayez confiance en Dieu.

Le Saint s'agenouille devant le puits, il prie pour la petite fille, et l'eau monte, monte, monte toujours pendant sa prière; elle vient jusqu'au bord et laisse voir la poule étendue sans vie à la surface. L'enfant la saisit et s'écrie :

— Voyez, senhor Inigo, elle est morte!

Le Saint lève les yeux au ciel, prie encore un instant, prend la poule dans ses bras comme pour la réchauffer, la bénit et la rend vivante à sa petite gardienne!

L'enthousiasme éclate aussitôt parmi les témoins de cette merveille; car tous les passants s'étaient arrêtés pour voir de quelle manière se terminerait ce petit incident.

Don Inigo, embarrassé, confus de l'admiration qu'il excite, s'éloigne avec empressement et va se réfugier dans sa grotte bien-aimée.

Cependant, il avait perdu le sommeil; ses austérités avaient abîmé son estomac, qui ne supportait plus d'aliments. Il ne put résister plus longtemps à tant de fatigues, de privations et de souffrances, il retomba malade dangereusement; ce fut un deuil pour Manreza. Les magistrats et les principaux habitants de la ville voulurent se partager la consolation de le soigner eux-mêmes, et à leurs frais, chez André Ferreira d'Amigante, où il fut porté encore cette fois. Les Dominicains et les Bénédictins s'entendirent pour lui imposer le devoir de modérer ses austérités, et dès qu'il eut recouvré la santé, il se soumit à tout ce qu'on voulut. Il quitta son pauvre vêtement de Mont-Serrat, accepta celui qu'on lui donna en échange, et se revêtit par-dessus d'une

longue robe de toile grise ayant la forme de celle des clercs; il consentit aussi à se couvrir d'un manteau de drap bleu, et d'un bonnet de même étoffe (1) pour se garantir du froid qui commençait à se faire sentir.

Le preux chevalier de Jésus et de Marie venait de faire ses premières armes à Manreza. L'épée de la parole, avec laquelle il avait remporté d'éclatantes et magnifiques victoires sur les passions humaines, lui avait été donnée par le ciel même, et sa vertu merveilleuse ne pouvait être mise en doute, la réforme d'une ville entière et de ses environs l'attestait suffisamment.

Dans les romans de chevalerie, dont Ignace garde toujours le souvenir, ce n'était qu'aux plus vaillants paladins, à ceux dont les prouesses avaient acquis le plus brillant renom, qu'étaient accordées les armes enchantées qui assuraient la victoire. Il y avait aussi des armures dont la vertu était de rendre invulnérables ceux qui les portaient; mais il arrivait parfois qu'un mécréant ou un félon s'en emparait par la ruse; et, dès lors, le chevalier dépouillé devenait vulnérable comme un simple mortel.

« Je n'ai rien fait, hélas ! se dit notre héros, pour mériter l'épée merveilleuse que mon seigneur et maître a daigné me confier pour sa gloire. En la recevant, je me suis engagé à défendre son honneur envers et contre tous, partout et toujours; je ne puis ni ne dois la laisser oisive ! J'irai dans la Palestine attaquer les phalanges ennemies du souverain Seigneur et de la souveraine Dame et Maîtresse du

1. *Ribadeneira.*

monde ! Mon armure enchantée sera composée de la Foi, de l'Espérance, de la Charité et de la prière. La grâce me soutiendra et m'aidera. Si je conserve précieusement cette sainte armure, je serai invulnérable ; si, au contraire, je ne me défie sans cesse du traître et félon, sa ruse infernale peut me tout enlever! En avant donc ! marchons contre l'infidélité qui couvre la Terre-Sainte, et, arrière le félon maudit ! »

Ignace était déterminé à partir. La peste diminuait ses ravages à Barcelone, les bâtiments ne pouvaient tarder à reprendre la mer, et notre saint voulait s'y trouver pour embarquer sur le premier qui ferait voile pour l'Italie.

La nouvelle de son prochain départ fit éclater une vive douleur parmi ses amis. Prières, larmes, supplications, furent vainement employées pour le détourner d'un voyage qu'on jugeait alors des plus dangereux. Plusieurs personnes sollicitèrent inutilement la faveur de l'accompagner, ajoutant :

— Vous ne savez ni le latin, ni l'italien, prenez donc quelqu'un parlant assez facilement l'un ou l'autre, pour vous servir d'interprète et vous éviter les inconvénients résultant de l'ignorance de la langue des pays que l'on parcourt.

— Quand vous me proposeriez le fils du duc de Cordoue, — répondit énergiquement notre héros, — je ne l'accepterais pas ! Si j'avais un compagnon de voyage, je compterais sur lui pour me nourrir quand j'aurais faim, pour me relever si je tombais... Non ! je mettrais en lui la confiance que je ne dois mettre qu'en Dieu ; je m'attacherais à lui au

lieu de n'aimer que Dieu seul... Non! je ne veux personne..., ou plutôt je pars accompagné de la Foi, de l'Espérance et de la Charité : la Foi me guidera, l'Espérance sera ma pourvoyeuse, et la Charité ne me laissera jamais seul.

Avant son départ, il voulut faire une dernière fois le pèlerinage de Notre-Dame de Villadordis, et au retour, il fit ses adieux aux bons fermiers qui le recevaient toujours avec le plus tendre respect :

— Senhor Inigo, lui dit le chef de la pieuse famille, nous avons tous bien du chagrin de votre départ, et nous serions bien heureux si vous vouliez nous laisser un petit souvenir de vos visites et du bien que nous ont fait vos avis.

— Je le ferais de grand cœur, répondit notre Saint, mais je ne possède absolument rien en ce monde, je ne puis donc vous rien donner.... Attendez.

Il détache la ceinture d'herbes sèches qui retenait sa tunique, il la donne au bon fermier et lui dit :

— Continuez à faire l'aumône, accueillez toujours pour l'amour de Dieu les pauvres qui vous la demanderont en son nom, et ayez confiance, Dieu vous bénira, vous et vos descendants ne manquerez jamais du nécessaire.

Le fermier conserva précieusement cette relique, et nous verrons plus loin si Dieu confirma les promesses d'Inigo de Loyola.

Notre Saint avait pour ennemis, à Manreza, quelques hommes, en bien petit nombre, il est vrai, dont l'endurcissement dans le péché avait résisté à ses pressantes exhortations. Dona Inès Pasquale, craignant qu'il ne fût pour-

suivi de leurs injures, et que sa vie même ne fût menacée, appela son frère, don Antonio Pujole, attaché à l'archevêque de Taragone, et le pria d'accompagner à Barcelone le saint pénitent. Ignace, ne pouvant refuser cette société, se soumit humblement.

Il n'avait point d'argent, on le savait; toutes les bourses s'ouvrirent devant lui ; on voulait qu'il emportât au moins une somme suffisante pour les frais de son passage :

— La Providence, répond-il, saura bien faire les frais de ce passage et de celui du retour.

Et, prenant ses manuscrits et son bâton de pèlerin, il partit à pied, ne voulant d'autres provisions que le pain de l'aumône qui lui serait donné sur sa route, l'eau dont sa calebasse était remplie, et, surtout, sa confiance en Dieu. Un clerc, nommé Cavaglia, lui avait toujours porté des aumônes avec un tendre respect. Au moment de le quitter, Ignace veut lui laisser un souvenir de sa reconnaissance, mais il ne possède rien : il n'a que son livre de l'office de la sainte Vierge, il en fait le sacrifice et le lui donne.

Il ne put retenir ses larmes à la vue de la désolation de ceux qui l'aimaient ; il promit à tous ses souvenirs et ses prières, et s'arrachant enfin à leurs regrets et à leur tendresse, il s'achemina vers Barcelone avec don Antonio Pujole [1], qui chevauchait près de lui sur un mulet.

1. *Le P. Genelli.*

V

LES EXERCICES SPIRITUELS EN USAGE DANS LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

« Le livre des *Exercices spirituels* est un manuel de retraite, une méthode de méditation, et en même temps un recueil de pensées et de préceptes propres à diriger l'âme dans le travail de la sanctification intérieure et dans le choix d'un état de vie. Ce livre n'est pas fait pour être lu, mais pour être mis en pratique ; aussi ne peut-on réellement l'apprécier avec quelque justice qu'après avoir passé par l'école de l'expérience.

« Ces religieux *Exercices* ont été naguère étrangement défigurés : on s'est complètement mépris sur le sens, le but et l'économie des enseignements qu'ils contiennent ; je rendrai à tout cela son véritable caractère.

« Le livre des *Exercices spirituels* [1] est l'ouvrage d'un soldat non moins étranger aux sciences humaines qu'aux études sacrées quand il le composa.

1. « Exercitia spiritualia. — Institutum Societatis Jesu, 2 vol. in-f°, Pragæ, 1757, t. II, p. 384. C'est la meilleure édition de l'Institut et celle que je citerai toujours. »

« Je sens que je vais nécessairement parler une langue étrangère pour un grand nombre. J'ai à exposer le travail intérieur de la régénération véritable ; j'ai à raconter cette transformation d'une âme qui passe du monde à Dieu, et qui se revêt d'une vie surnatnrelle, malgré l'entraînement des inclinations de la nature.

« Non-seulement j'ai lu, mais j'ai pratiqué ce livre des *Exercices*. Depuis vingt et un ans il est sous mes yeux ; il fut, il est encore le trésor de ma vie ; je l'étudie, je le médite sans cesse avec bonheur, avec amour ; j'ai fait, ce livre à la main, les exercices qu'il indique.

« Je ne pourrais exprimer ce qu'ils m'apportèrent de lumière, de liberté, de paix intérieure. Je ne me flatte pas cependant de posséder la science cachée dans ce petit livre[1] : j'ai encore besoin, pour l'acquérir, de méditations pro-

1. « Saint Iguace désira que son livre fût scrupuleusement examiné à Rome. Le pape Paul III nomma des censeurs. Après un double examen et un double rapport, le 31 juillet 1548, il publia la bulle *Pastoralis officii*. On lit ces paroles : Ayant reconnu que ces enseignements et ces exercices sont remplis de piété et de sainteté, très-utiles et très-salutaires pour l'édification de l'avancement spirituel des fidèles... De notre science certaine et par l'autorité pontificale, en vertu des présentes, nous approuvons, louons et confirmons lesdits exercices et tout leur contenu. »

« Nos igitur qui Exercitia et documenta hujusmodi... pietate ac sanctificate plena et ad ædificationem et spiritualem profectum fidelium valde utilia et salubria esse et fore comperimus... Documenta et *Exercitia prædicta ac omnia et singula in eis contenta*, auctoritate prædicta, tenore præsentium ex certa scientia nostra approbamus, collaudamus ac præsentis scripti patrocinio communimus. » *Institutum Societatis Jesu*, t II p. 387.

« Je ne sache pas qu'il y ait un autre exemple d'un livre aussi formellement approuvé par une bulle des souverains Pontifes. »

longées et recueillies, et je ne m'étonne assurément pas qu'il ait été le livre inconnu et fermé pour plusieurs.

« Ce furent ces exercices suivis et médités avec constance qui donnèrent à l'Eglise saint Charles Borromée, saint François Xavier, saint François de Borgia et une foule d'autres. Saint François de Sales, dont la piété ne doit pas faire oublier le génie, disait de ce livre qu'il avait sauvé autant d'âmes qu'il renfermait de lettres.

« J'adjure les hommes du monde sérieux et réfléchis ! et même les autres, de lire attentivement la rapide analyse que je vais en faire. Ils y trouveront, j'ose le croire, quelque chose qui va bien aux intelligences élevées et aux cœurs généreux.

« Le livre des *Exercices* est partagé en quatre semaines; je suivrai cet ordre.

I. Première semaine des Exercices.

« Le sujet des méditations, leur distribution dans le cours d'une journée, les avis et les pensées qui doivent diriger les divers exercices, voilà ce qui arrêtera d'abord notre attention.

« Les graves souvenirs de la foi s'emparent d'une âme : cela arrive encore, grâce au ciel; la lumière de Dieu n'est pas éteinte dans le monde; elle va quelquefois chercher ceux qui l'attendent le moins.

« Un homme faisait fausse route dans la vie ; il s'égarait dans les voies tortueuses à travers les folles opinions et

les passions désordonnées. L'ambition, les vives affections de la jeunesse, peut-être le succès lui ont prodigué toutes leurs jouissances ; il les a épuisées. Triste maintenant, il s'assied au bord du chemin, comme le voyageur las et déçu.

« Tout à coup, il sent le besoin de trouver quelque chose de meilleur, de s'élancer au-devant de ce bien-être dont l'absence le désole. Il cherche Dieu ; il voudrait le ressaisir, se placer près de lui, afin de relever son âme abattue et de calmer les angoisses qu'elle éprouve en présence des redoutables jugements de la conscience.

« Pressé d'un indéfinissable désir, il brise ses liens. A l'une de ces heures que Dieu connait et marque du sceau de ses attentions infinies, disciple nouveau du repentir, il s'enfuit dans la solitude où le Seigneur l'appelle pour parler à son cœur. Il a résolu de vivre, durant un temps, inconnu, caché, loin de ces illusions qui le fascinèrent, loin de ce tumulte qui l'étourdit. Noble effort ! généreuse entreprise ! car rien n'est difficile comme de s'arracher à l'agitation, au bruit et à toutes ces puissantes entraves qu'on déplore et qu'on aime.

« Aussi le début est-il pénible : mais bientôt on sent que le bonheur commence, qu'après tant de fluctuations cruelles on a cessé d'être ballotté : c'est l'orage qui a jeté dans le port. On sent aussi qu'on vient de trouver l'ami nécessaire, l'ami désintéressé qui manquait, le père d'une nouvelle existence : on entend la voix de Dieu dans le prêtre éclairé qui conseille et qui dirige. C'est lui qui apprend à manier les armes spirituelles des *Exercices*, et les distribue à propos pour les combats qui se préparent.

« Le généreux transfuge va donc poser sa tente dans la solitude pour trente jours, et accomplir la grande œuvre des exercices qui régénèrent et transforment : comme tant d'autres avant lui, il va renaître à la vie pure, forte et dévouée.

« La fin de l'entreprise est du reste proposée sans détour; je le lis en titre : « *Exercices spirituels pour apprendre à se vaincre soi-même et pour régler à l'avenir tout l'ensemble de sa vie, sans prendre conseil d'aucune affection désordonnée* [1]. »

« Je me souviens encore de l'impression que produisirent sur moi ces paroles quand je les lus pour la première fois ; j'y vis tous les engagements de mon avenir. But immense, me disais-je, vue généreuse d'une philosophie supérieure qui s'applique à fonder dans une âme le souverain empire de la vérité, de la grâce et de la vertu !

« Vient ensuite le cours de cet apprentissage intérieur et spirituel qui remplit quatre semaines. Mais il faut bien le comprendre, et c'est ce qui échappe aisément à une lecture superficielle : toutes ces formes nécessaires d'examen, de méditation, de contemplation, de prière vocale ou mentale, et les autres opérations qu'on nomme *Exercices spirituels*, sont des mouvements pieux et réguliers qui doivent acheminer l'âme vers le grand but ; et ce but, je le répète, c'est d'arracher toutes les mauvaises passions qui ont troublé et déshonoré la vie, et de marquer à chacun l'état qui lui convient en ce monde pour l'accomplissement libre des éternelles destinées [2]. Ce sera faire alors un noble ouvrage :

1. « Exercitia. — Annot. prima, — Instit. Soc., t. II, p. 390. »
2. « Exercitia — Instit. Soc., t. II, p. 393. »

ce sera replacer la créature dans toute la dignité véritable qui peut lui appartenir ici-bas.

Dans ce dessein si digne des réflexions et des efforts d'un chrétien et d'un sage, saint Ignace pose d'abord le principe de tout bien moral. L'homme est créé de Dieu pour Dieu : roi de l'univers, dans tout ce qui est sujet à son empire, il ne doit ambitionner et choisir que des appuis pour s'élever jusqu'à Dieu et atteindre sa fin sublime. Toutes les créatures qui l'environnent et le servent lui-même n'ont pas d'autre destination à remplir. Il faut donc ici appeler à son aide toute l'énergie de la volonté, tous les élans de la prière, pour demander, pour conquérir ces moyens salutaires.

« Plus j'avance, plus je m'aperçois que je parle un langage qui conviendrait mieux aux enseignements de la chaire. Mais puisqu'on a voulu marquer du sceau du ridicule ce livre des *Exercices*, il faut bien que je dise ce qui s'y trouve de sérieux et d'élevé.

« L'âme ainsi replacée par un violent et généreux effort sous la loi éternelle de tendance vers Dieu ; l'âme désormais soumise et dévouée, comme il est juste, aux volontés du Créateur, doit entreprendre un grand combat.

« Un mal ennemi, un tyran nous opprime, celui qui asservit le premier homme, qui ravage encore l'humanité, le péché ; scission volontaire entre la créature et son auteur par l'infraction des lois divines ; révolte funeste, qui, entraînant l'âme loin de la majesté et de la beauté infinie, dégrade et souille ses plus nobles facultés.

« Pour briser ce joug, et aussi pour expier ce trop long règne du mal, l'athlète des Exercices spirituels s'armera de

son humiliation même et de ses plus douloureux souvenirs. Le flambeau des justices divines à la main, il descendra dans les profondeurs de sa conscience; il parcourra d'un regard scrutateur les traces honteuses imprimées par l'iniquité sur tout son être dans le cours des années écoulées. Il viendra soulever, pour ainsi dire, les unes après les autres, et peser au poids du sanctuaire les puissances avilies de son âme [1].

« C'est ce que saint Ignace a nommé dans son livre l'*Exercice des trois puissances de l'âme,* ou la méditation proprement dite. La mémoire, l'intelligence, la volonté ont successivement leur fonction et leur devoir à remplir; en sorte que tout l'être spirituel et moral de l'homme soit replacé dans *la sainteté et la justice de la vérité,* comme parle saint Paul.

« L'âme commence à considérer, dans de rapides préludes, les traits hideux du péché qui doivent exciter le vif besoin de la réparation pénitente. Puis la réflexion patiente, semblable à la charrue qui laboure un champ, exerce tour à tour chacune des facultés par la vue sévère des caractères et des châtiments d'un mal qu'on méconnut longtemps, par l'action des motifs impérieux qui nous pressent de le haïr et de le déplorer.

« Telle est la méditation de saint Ignace, comme elle se trouve dans le livre des *Exercices* [2].

« Elle se fait le jour, elle se fait la nuit. Elle partage ré-

1. « Exercitium... secundum tres animæ potentias. — Inst. Soc., t. IX, p. 396. »
2. « Exercitia. — Instit. Soc., t. II, p. 397. »

gulièrement le cours des heures, et laisse au repos ou au loisir silencieux les intervalles nécessaires. Ce mystérieux combat, quand on l'accepte pleinement, demande une constante énergie : cependant un sage et intelligent régulateur veille près du combattant ; il consulte et ménage la mesure des forces. L'action intérieure et les fatigues des exercices ne doivent jamais la dépasser, on le conçoit.

« Dans les limites d'une juste discrétion, saint Ignace veut donc qu'au milieu de la nuit, comme autrefois les illustres pénitents du désert, le solitaire des Exercices soit appelé du sommeil à la lutte. Sous la religieuse impression de l'obscurité et du silence le plus profond, une heure s'écoule lentement dans le travail de la pensée et des affections qui pressurent et purifient l'âme. Heureuse nuit que celle qui s'ajoute ainsi aux jours les mieux remplis! Elle portera des fruits abondants de lumière et de paix.

« Le matin, au second réveil, la première heure qui nous rend à nous-mêmes doit nous rendre à Dieu et aux lois austères de la méditation. Deux autres heures dans le courant du jour doivent mûrir encore les pensées et faire croître les sentiments de la nuit et du matin.

« Ce labeur est aimé : je me souviens cependant qu'il appelle quelquefois la fin du jour ; la fin du jour tarde quelquefois à venir. C'est que la vie de l'esprit fatigue la chair. Et pourtant le soir venu on est content ; on sent que la journée a été bonne, et on se repose dans la joie de la conscience.

« Il va sans dire que la loi qui préside à tout dans le cours des exercices, c'est la belle loi de la solitude et du silence ; elle doit être toujours religieusement gardée [1] : la solitude et le silence, ces deux grandes choses qui touchent de si près Dieu, qui semblent nous donner quelque idée de la nature divine elle-même, et nous plonger plus avant dans son immensité pour y retremper nos âmes amolies! La solitude est la patrie des forts, le silence leur prière. Là Dieu parle et agit en eux ; il les enfante aux généreux desseins, aux énergiques entreprises.

« L'homme captif de la chair et du sang a horreur de la solitude et du silence : les hommes du monde le savent ; et combien de fois ne m'en ont-ils pas fait l'aveu ! Ce que leur pèse la solitude, ils le sentent ; c'est qu'il retrouvent Dieu ; c'est qu'ils s'y retrouvent eux-mêmes, et leur vie entière est un long effort pour y échapper. Je raconte ici ce que j'ai vu trop souvent : déplorables faiblesses de l'âme pour lesquelles le souvenir de ma délivrance m'inspire un plus profond et plus tendre intérêt.

II. — Seconde semaine.

« Telle est donc la phase première des *Exercices*. J'en résume ici les faits principaux.

1. « Exercitia. — Annot, 20a ; addit. 7a, 8a, 2a, Instit. Soc., t. II, p. 393 et 400. »

« L'âme, placée par la méditation sous le regard de Dieu, a été fortement exercée au milieu des travaux, des pensées et des douleurs qui purifient et qui réparent ; elle a conçu une horreur profonde du mal qui la dégrade et un juste mépris d'elle-même et du monde. C'est un pas immense qui a été fait[1].

« Alors Jésus-Christ se présente à ses regards comme un roi vaillant et glorieux ; et pendant tous les jours de la semaine qui commence, ce divin Sauveur, les mystères de sa vie seront l'objet que le livre des *Exercices* offrira constamment à la méditation.

« Jésus-Christ apparaît donc d'abord sous le voile d'une parabole militaire qui rapppelle le guerrier et l'apôtre. Saint Ignace fut l'un et l'autre ; et l'on méconnaît complètement son esprit si l'on ne sait pas voir dans ses *Exercices* et ses constitutions la forte union de ces deux caractères. L'apôtre de la Compagnie de Jésus doit apporter, dans les combats où son Dieu l'appelle, la discipline, la franchise et l'abnégation militaires. Le Jésuite est soldat, et c'est peut-être pour cela que nous rencontrons de si vives et de si généreuses sympathies dans les rangs de ces guerriers sans peur, mais aussi sans reproche, qui conservent, avec la piété magnanime des preux, l'antique héritage de la valeur française.

« On se persuade trop souvent que la piété affaiblit les courages ; non, non, elle les fortifie, elle les exalte ; et

1. « Exercitia. — 3um exerc., 1. hebd. — Instit. Soc., t. II p. 399. »

dans la méditation attentive des vérités de la foi, les plus nobles images de la vie du soldat se présentent comme d'elles-mêmes au cœur qui s'en nourrit.

« Jésus-Christ, ce divin héros, et, comme le nomme quelque part Bossuet, ce divin capitaine, se montre sous la figure d'un roi marchant à la conquête des régions infidèles, et cherchant des soldats courageux qui se dévouent à suivre ses traces et à partager ses fatigues. Celui qui recule quand Jésus-Christ appelle est un lâche, dit saint Ignace, *ignavus miles œstimandus* [1].

« Et maintenant le livre des *Exercices* veut que l'âme solitaire, durant les heures consacrées à la méditation, se tienne constamment placée près du modèle divin. Tous les adorables mystères de l'histoire évangélique se déroulent successivement à ses regards. Ces mystères devront être pour elle comme s'ils étaient actuellement présents [2].

« Saint Ignace demande qu'on se recueille assez profondément par le secours de la prière, pour s'isoler quelques instants de toute la vaine fantasmagorie du monde, et s'établir dans le sein même des réalités divines toutes vivantes.

« Une observation importante trouve ici sa place ; elle explique non-seulement le secret et la puissance des *Exercices* de saint Ignace, mais encore elle nous révèle l'économie et la raison de la liturgie et des fêtes sacrées du christianisme : les faits de l'Homme-Dieu opèrent toujours la ré-

1. « Exercitia. — Contemplatio regni Jesus Christi. Instit. Soc., t. II, p. 402. »
2. Exercitia. — Instit. Soc., t. II, p. 403. »

demption du monde ; ce ne sont pas simplement des souvenirs et des histoires du passé ; leur vérité, leur puissance infinie vit et dure toujours présente, prête à guérir, prête à régénerer en tout temps l'âme docile.

« On n'a pas compris ces choses. Des hommes étrangers à ces voies intérieures et à leur langage n'y ont vu qu'un triste et froid mécanisme, qu'une contrainte étudiée, propre seulement à arrêter l'élan de l'inspiration religieuse. Ah ! que n'ont-ils éprouvé, comme il me fut donné de l'éprouver un jour, tout ce qu'au milieu de cette économie salutaire des *Exercices* l'âme ressent de sainte et généreuse liberté !

« A ce jour bienheureux, je sentis que je n'étais plus asservi à un funeste et tyrannique arbitraire ; je retrouvais l'onction et la lumière divine de la grâce dans l'ordre même qui m'était tracé ; j'avais enfin un guide et un soutien pour le grand voyage. C'est lui, c'est le ministre de Jésus-Christ dont l'expérience paternelle tempère, modifie au besoin la forme, la nature des exercices et leur durée suivant les dispositions et les forces ; c'est lui qui sans cesse rapproche l'âme des leçons et des exemples du maître ; car l'âme est toujours gouvernée, mais seulement pour être mieux remise entre les mains de son conseil sous l'action divine, et l'on n'a pas voulu comprendre que si des règles, des méthodes sont tracées, elles sont le moyen, non le but ; qu'elles n'enchaînent pas, mais qu'elles aident et dirigent.

« L'âme n'en demeure pas moins libre sous la main de Dieu. Sa liberté se fortifie, s'élève ; et ceux qui prétendent trouver un joug avilissant dans une direction secourable ne voient pas qu'ils repoussent l'appui qui est offert

pour ne pas tomber dans les flots du torrent : car se précipiter parmi les profondeurs des choses divines, s'aventurer dans les vastes déserts de la contemplation sans règle, sans guide, pour ne suivre que l'élan spontané et le caprice de l'inspiration c'est accepter tous les dangers des illusions extrêmes et des plus désastreuses folies [1].

III. Élection ou choix d'un état de vie.

« Il ne faut pas croire que le livre des *Exercices* ait été fait pour occuper saintement les loisirs de l'esprit. C'est surtout pour se décider et pour agir. Ce n'est pas seulement pour réparer le passé, c'est pour fixer l'aveuir ; c'est pour décider le temps et l'éternité. Ce n'est pas un pur délassement contemplatif. Le guerrier de Pampelune, qui avait emprunté au métier des armes plus d'une idée, en a transporté une ici : les soldats ne font l'*exercice* que pour se préparer à la guerre.

« Voilà pourquoi au milieu de la sainte carrière une grave délibération doit s'ouvrir, en présence des divins exemples de Jésus-Christ, qui fixent le beau idéal de la perfection pour tous, et pour ceux qui sont appelés à la vie d'apôtre, et pour ceux qui sont appelés à la vie du monde et de la famille : c'est le temps arrrivé de ce que le livre des *Exercices* nomme l'élection, c'est-à-dire le choix

1. « Exercitia. — Addit. 4ª. — Notand. 3m IIª heb. — Colloq, de Incarn. — Annot. 15ª, 17ª, 18ª. — Instit. Soc., t, II, p. 400. 404, 408, 392. »

d'un état de vie. L'âme libre encore doit donc mûrement considérer quel genre de vie il lui convient d'embrasser en vue de la gloire de Dieu et de l'éternel avenir. Elle considère fidèlement le divin Rédempteur ; elle s'interroge et prie toujours.

« Telle est cette grande affaire du choix d'un état de vie ; c'est le centre des *Exercices ;* c'est le foyer où tout vient aboutir, et le nœud puissant auquel se rattachent nos espérances et nos destinées.

« Que d'existences aventureuses et manquées dans le monde ! Que l'histoire en serait longue et triste ! Elles ne furent point délibérées et choisies aux pieds du souverain maître de la vie, à la source des religieuses pensées.

« Ah ! si, compatissant pour soi-même et généreux envers le Créateur, on daignait arracher au tourbillon qui emporte quelques heures et quelques journées recueillies avant de courir tête baissée dans les fonctions si diverses de l'ordre social : si, jeune encore, on n'acceptait une détermination de son avenir qu'en présence de celui qui prodigua son sang et sa vie pour le salut de tous ; alors on comprendrait la haute mission de tout chrétien, de tout homme éclairé dans ce monde : magistrat, guerrier, homme d'État, père, époux, littérateur, savant, pontife, prêtre ou religieux, on marcherait sous l'étendard de la foi, prudent et dévoué pour remédier aux maux, pour accroître les biens communs : et ce serait le christianisme réalisé à sa plus haute puissance pour le bonheur de l'humanité ; mais on ne sait plus guère ni délibérer, ni choisir, ni prier, et la *désolation couvre la terre.*

« Ce fut à la vue de cette indifférence lamentable de la plupart des hommes que saint Ignace résolut de placer au centre des *Exercices* cette délibération décisive. Et pour mieux y parvenir, il demande à ceux qui se font ses disciples, de réaliser ce qu'il accomplit lui-même, et de faire la méditation que lui inspira dans la grotte de Manrèze le souvenir récent de la carrière des armes et des brillantes espérances qu'elle lui offrait.

« Il y a là devant vous deux camps, deux étendards, deux chefs, deux armées, deux esprits, Satan, le prince du monde, apparait dans Babylone. Le bruit, l'agitation, le trouble, un faux éclat l'environnne. Sur son drapeau, en traits enflammés, sont gravés ces mots : *richesse*, *honneur, orgueil* : car il ne représente pas d'abord l'attrait des *plaisirs* à l'âme que les douleurs du repentir ont régénérée : il ordonne à ses ministres de faire partout briller l'éclat de ses promesses, et d'établir au loin l'empire de ses puissantes illusions.

« Jésus, assis dans une humble plaine auprès de Jérusalem, offre à tous les regards la touchante et divine image de la paix et de la douceur. On lit sur son étendard : *Pauvreté*, *opprobres*, *humilité*. Noble et courageuse devise : et Jésus-Christ demande à ses soldats d'en propager au loin la puissance et les bienfaits. Il faut choisir : saint Ignace, dans le calme constant qui n'abandonne jamais ses enseignements, avertit qu'il faut prier, conjurer instamment Marie, pour qu'elle nous place et nous retienne sous la bannière de son Fils, au degré toutefois et dans le rang marqués par la volonté divine. C'est ce qu'on nomme la méditation des deux étendards. D'un côté s'offrent les jouissances

qui donnent la mort, de l'autre les sacrifices qui apportent la vie [1].

Une plainte douloureuse s'échappe souvent de ma conscience : pourquoi de jeunes courages n'osent-ils presque jamais affronter dans le silence de la retraite le combat des affections et des pensées, afin de conquérir la sécurité, le bonheur que donne seule une vocation divine connue et embrassée, quelle qu'elle soit ! Et je dirai toujours : Si le monde est agité par tant d'inquiétudes, par tant de tiraillements en sens contraire, c'est parce que beaucoup de natures fortes et ardentes ne sont point à la place que la Providence leur avait marquée. Qui donc se recueille en son cœur pour chercher à la connaître ?

Mais les exercices réservent pour ce moment un magnifique spectacle. Ils nous présentent le plus noble et le plus bel usage de la liberté humaine : c'est la situation la plus élevée pour l'homme ; rien n'est plus solennel dans une existence, et Dieu lui-même n'a pas eu de but plus divin. C'est le but même de la création. Dieu ne place jamais une âme ici-bas sans décider qu'il y aura pour elle un moment qui la verra faire bien ou faire mal la grande option. Et quand cela se fait bien, la plus sublime prérogative exercée ; c'est l'élection de Dieu par la créature.

« L'âme donc à ce moment des *Exercices* est mise en présence de Jésus-Chrit et de son Évangile, en présence de la fin suprême de tout homme voyageur ici-bas, en présence de tous les états et de tous les moyens légitimes.

1. « Exercitia. — Instit. Soc , t. II, p. 406 et 407. »

Elle est libre, soumise néanmoins au travail intérieur d'une double action et d'influences ennemies. Que de troubles quelquefois et de violents orages! que de combats et d'alternatives! C'est comme une mer agitée, les flots baissent. Un balancement immense comme le balancement de deux mondes se fait sentir. Et l'âme est réellement entre deux mondes, entre deux éternités.

« C'est chose admirable d'observer comment Ignace dans son invincible assurance conduit son disciple à travers tous les écueils et l'établit dans un port tranquille.

« L'action de l'esprit de Dieu est diverse : tantôt c'est l'aigle qui fond et qui enlève, tantôt c'est la colombe qui se repose et charme doucement.

« Une grâce puissante vient-elle saisir et terrasser Saul persécuteur sur le chemin de Damas; il n'y a plus guère de délibération possible : « Paul, hier Saul, lève-toi ; va porter mon nom devant les nations. » L'âme obéit.

« L'action divine par des attraits doux et constants incline-t-elle vers un choix clairement montré ; on avance dans le calme, ce sera un avenir béni du Seigneur.

« Mais ces signes privilégiés n'apparaissent-ils pas dans leur indubitable éclat; la raison éclairée de la foi devra remplir alors sa fonction la plus haute et sa mission la plus auguste sur la terre.

« Quand l'âme est tranquille, quand elle possède en paix toutes ses puissances, elle balancera, elle pèsera les motifs opposés, consultant Dieu dans la prière. Elle se placera sur le lit de mort, aux pieds du souverain Juge, ou bien près d'un inconnu qui, rencontré pour la première fois

dans la vie, exposerait ses doutes, en demanderait la solution, appellerait tout le désintéressement du plus libre conseil.

« La lumière se fait ainsi ; le choix se détermine, il immole sur l'autel du sacrifice toutes les répugnances de la nature. Jésus-Christ a vaincu, et le disciple fidèle, vainqueur avec lui, chante et célèbre son triomphe en dévouant au Seigneur ses travaux et sa vie tout entière, ou dans l'apostolat du monde ou dans la milice consacrée [1].

« O Dieu ! je vous bénis et vous rends grâces : c'est ainsi que vous avez fixé ma vie et assuré pour jamais ma bienheureuse existence. »

IV. Troisième et quatrième semaine.

« La grande œuvre de l'élection est accomplie, la vie est fixée. Mais ce qu'il faut bien remarquer, et ce que saint Ignace ne pouvait oublier, c'est que quelque état qu'on ait embrassé, la croix, la croix et ses épreuves doivent être contemplées dans leur réalité la plus vive et la plus présente. Rien n'est plus nécessaire ni plus sage. Quel temps, quel lieu, quel état furent jamais exempts de souffrances? Les croix sont partout ; quand on les fuit, on les trouve. Les plus heureux sont ceux qui les embrassent. La terre n'est-elle pas un immense Calvaire ? Il faut savoir, comme

1. « Exercitia. — Instit. Soc., t. II, p. 407-410. »

le Fils de Dieu, se réduire par obéissance à l'état de mort volontaire, pour ressusciter, pour vivre de sa vie, pour agir, parler en son nom avec puissance, pour se dévouer à sa suite, dans la carrière *élue*, à tous les travaux de l'abnégation, de la mortification et de l'apostolat [1]. Et alors que reste-il ? Une seule chose qui comprend et résume tous les exercices, qui assure et féconde l'avenir créé par leur vertu : l'amour divin.

« La philosophie a bien peu la conscience de la dignité de sa mission parmi les hommes, quand elle néglige dans ses hautes spéculations de se joindre à la foi pour célébrer le devoir, la puissance et le bonheur de l'amour de Dieu.

« Le soldat élevé tout à coup dans la grotte de Manrèze à la plus haute philosophie, à celle de la sainteté, n'avait garde d'omettre cette dernière consommation et ce couronnement des vertus par la divine charité. Il indique, suivant son usage, plutôt qu'il ne développe ; il ouvre une riche veine, raconte quelques faits, et livre l'âme à ses pensées.

« Mais quelle ébauche sublime dans cette contemplation finale *pour obtenir l'amour* [2] !

« Deux principes féconds et pratiques sont posés : l'amour consiste dans les œuvres ; l'amour consiste dans la communication réciproque des biens, Dieu même va nous servir de régulateur et de mesure. Ce que Dieu fait, ce qu'il nous donne, nous devons nous efforcer de le faire et de le donner pour lui : c'est justice.

1. « Exercitia. — Instit. Soc., t. II, p. 410-414. »
2. « Exercitia. — Instit. Soc., t. II, p. 414 et 415.

« L'âme se transporte au milieu des anges, afin de mieux contempler avec eux ce que le Seigneur, dans son amour pour l'homme, lui prodigue d'inépuisables richesses.

« Je vous rends, ô mon Dieu, je vous consacre et vous « livre par un juste retour tout ce que je suis, tout ce que « j'ai : ma liberté, mes souvenirs, ma pensée, mes affec- « tions ; car vous m'avez tout donné. »

« Dieu vit, Dieu habite dans les créatures ; il vit et habite en moi ; il crée en moi sans cesse la vie, le sentiment, l'intelligence ; il m'a fait son temple auguste où brille sa divine image ; je vivrai donc de sa vie, et je vivrai pour lui, uni sans cesse à son immensité toujours présente.

« Dieu opère, il travaille pour moi dans toutes les créatures ; sa main s'ouvre, et par son action il remplit de ses bienfaits tout ce qui respire. Je travaillerai donc, j'agirai à mon tour, je dépenserai toutes mes forces pour Dieu, et ce sera la correspondance légitime de l'amour.

« La carrière est finie ; trente jours sont écoulés ; l'homme est prêt ; les exercices l'ont transformé : il faudra cependant qu'il persévère, qu'il croisse, qu'il se dévoue dans le divin amour, qu'il combatte et se renonce toujours lui-même [1].

« Tel est le livre des *Exercices*. On connaît maintenant la pensée qui l'inspira, le but où il tend, les moyens qu'il indique pour y parvenir. »

« Exercitia. — Instit. Soc., t. II, p. 410. »

VI

Un célèbre prédicateur attirait la foule à la cathédrale de Barcelone pendant le carême de l'année 1523, et dona Isabel de Rosello, une des femmes les plus distinguées de la ville, ne manquait aucun de ses sermons. Dona Isabel s'était entièrement retirée du monde et ne vivait que pour Dieu et pour son mari, qui, ayant perdu la vue [1], réclamait tous ses soins.

Un jour, elle écoutait le prédicateur dont nous venons de parler, lorsque son regard se porte machinalement vers le sanctuaire. Les marches de l'autel étaient couvertes d'enfants, comme à l'ordinaire, et, parmi eux, elle distingue un homme qui fixe son attention. C'est un étranger, ses vêtements sont communs, mais sa physionomie est céleste, et ses traits sont d'une extrême distinction; son visage est pâle, maigre, allongé et paraît exténué par la fatigue, la souffrance ou la mortification ; son manteau est celui des pèlerins. Peut-être vient-il de loin et a-t-il besoin de secours et de soins ?...

Pendant que la sainte femme se livre à ces observations,

1. *Ribadeneira.*

une auréole lumineuse entoure la tête de l'étranger, et dona Isabel croit entendre une voix intérieure lui ordonner de ne pas sortir de l'église sans avoir parlé à ce pèlerin. Mais elle attribue cette voix à une illusion de son imagination, et elle rentre chez elle aussitôt après le sermon, fort pressée de raconter à son mari ce qu'elle a vu, et les impressions qu'elle a reçues :

— Ce doit être un saint, ajouta-t-elle, et, si vous l'approuvez, j'enverrai un de vos gens le prier, en votre nom de nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

— Très-volontiers, lui répondit son mari ; je serai heureux de l'entendre parler de Dieu. Envoyez promptement, afin qu'on le trouve encore à l'église.

L'office était terminé lorsque l'envoyé de dona Isabel se présenta à la cathédrale ; mais le pèlerin y était encore, il le reconnut aisément au portrait qui lui en avait été fait. Il s'approcha de lui, le pria de sortir et lui dit :

— Senhor pèlerin, mes maîtres, qui sont de vrais serviteurs de Dieu, m'envoient vous dire que vous ferez œuvre agréable à Dieu et à la bonne Vierge Marie, si vous voulez à titre de pèlerin, leur faire l'honneur de vous venir asseoir à leur table pour dîner avec eux ?

— Soyez le bienvenu, mon frère, répondit simplement l'étranger ; je suis le serviteur de vos maîtres, conduisez-moi, je vous suivrai.

Le saint pèlerin ravit ses hôtes par la manière dont il parla de Dieu. A l'élévation de ses pensées, à la pureté de ses expressions, à la distinction de son langage ils ne purent douter de sa noble origine ; mais, n'osant l'interro-

ger sur ce point, dona Isabel lui demanda seulement le but de son pèlerinage.

— Rome, répondit-il.

Il n'osait pas avouer son but principal, les Lieux-Saints, dans la crainte de donner prise à la vanité, en ce temps où ce pèlerinage était rare et attirait l'estime sur ceux qui avaient le courage de l'entreprendre [1].

— Et quand partirez-vous, senhor?

— J'embarquerai sur le brigantin qui va mettre à la voile pour l'Italie.

— Sur le brigantin ! s'écrie donna Isabel, je vous conjure de n'en rien faire, senhor pèlerin, car votre vie serait en danger, il lui arrivera malheur en mer ! Prenez passage sur le vaisseau marchand qui partira quelques jours après ; notre senhor l'évêque va se rendre à Rome par ce bâtiment, vous ferez la traversée avec lui.

— Ce saint prélat est mon oncle [1], ajouta le senhor de Rosello, et je suis sûr qu'il serait charmé de voyager avec vous.

— J'ai pris tous mes arrangements avec le capitaine du brigantin, dit Ignace de Loyola, car c'était lui ; mais je retarderai volontiers mon départ et prendrai passage sur le vaisseau marchand, puisque vous le désirez.

— Vous nous rendriez plus heureux encore, reprit le senhor de Rosello, si vous vouliez bien accepter l'hospitalité chez nous pendant ces quelques jours.

1. *Le P. Genelli.*
1. *Ribadeneira.*

— Je ne puis céder à ce désir, senhor, répondit Ignace ; je me suis fait une loi de n'avoir d'autre demeure que l'hôpital, où je trouve de grandes misères à consoler et à soulager.

— Eh bien, dit Isabel, permettez-nous au moins de subvenir aux frais de votre voyage !

— Senhora, répondit notre saint, je suis touché de votre charité et je vous en remercie ; Dieu vous rendra le bien que vous désirez me faire et que je ne puis accepter ; une condition de mon passage à bord du bâtiment, c'est que le capitaine me l'accordera pour l'amour de Dieu.

Les nouveaux amis de notre pèlerin ne purent obtenir d'autres concessions et se séparèrent de lui avec regret.

Ignace, persuadé que Dieu s'était servi de dona Isabel pour le préserver d'un grand danger, s'empressa d'aller reprendre ses manuscrits qu'il avait déjà portés sur le brigantin. Hâtons-nous de dire que ce petit bâtiment, ayant mis à la voile le lendemain, fut aussitôt assailli par une violente tempête et périt le même jour corps et biens.

Le capitaine du navire marchand consentit à accorder le passage gratuit au saint pèlerin, mais à la condition qu'il se pourvoirait de vivres et ne demanderait pas l'aumône aux passagers. Ignace s'était promis de ne manger d'autre pain que celui qu'il aurait mendié ; la condition imposée par le capitaine troubla sa conscience, il consulta son confesseur ; celui-ci lui ayant ordonné de se soumettre, notre héros trouva le moyen de tout concilier. Il parcourut toutes les rues de la ville tendant la main aux passants, acceptant des restes de pain, une pièce de petite monnaie,

ce qu'on voulait lui donner. Il mettait le vieux pain dans une besace, la monnaie dans sa poche, et il témoignait une sincère reconnaissance à tous.

C'est ainsi que le brillant Ignace de Loyola préparait ses provisions pour un si long voyage !

Pendant qu'il mendiait dans une des plus grandes rues de Barcelone, il vit une femme de noble et riche apparence à la porte d'une maison ; elle était sur le point d'y entrer, Ignace s'approche et lui demande une aumône pour l'amour de Dieu :

— Misérable vagabond ! lui répond-elle, n'avez-vous pas honte du métier que vous faites? Croyez-vous qu'il ne soit pas facile de voir que vous n'êtes pas né pour mendier ? Ce n'est pas moi que vous tromperez ! Je vous deviné : vous avez dissipé votre fortune comme l'Enfant prodigue, et vous voilà réduit à tendre la main pour le déshonneur et l'ignominie de votre famille.

Ignace écoutait tout cela sans répondre ; les yeux baissés, l'attitude respectueuse, il semblait un coupable en présence de son juge. La senhora Zepilla, c'était son nom, reprit :

— Où allez-vous, malheureux ?

— A Rome, senhora.

— Ceux qui y vont n'en reviennent pas meilleurs ! Où demeurez-vous, malheureux ?

— A l'hôpital, senhora.

— Et quel est votre nom ?

— Je ne puis répondre à cette question, senhora.

— Je m'en doutais bien ! Allez, vous êtes un misérable ! Je ne vous donnerai pas une aumône que vous ne méritez pas !

— Rien n'est plus vrai, senhora ; je ne mérite l'aumône de personne, et je suis, hélas ! le plus grand de tous les pécheurs ! Je vous suis reconnaissant de m'avoir jugé et traité comme je devrais l'être toujours ; je vous rends mille grâces, senhora !

Et notre saint se retire après s'être profondément incliné devant la femme qui vient de l'humilier ainsi.

Dona Zepilla était mère d'un fils dont les désordres avaient ruiné la fortune, qui s'était enfui quelques années auparavant et dont elle n'avait point de nouvelles... L'air de noblesse d'Ignace, la distinction de ses traits et de sa personne lui avaient rappelé le fils dont elle déplorait les égarements, et, le croyant également coupable, elle l'avait traité sans pitié. La douceur et l'humilité du noble mendiant l'éclairèrent et lui donnèrent un vif regret de l'avoir repoussé avec tant de dureté. Le soir même, elle lui envoya une aumône considérable à l'hôpital, en lui faisant demander de prier pour elle et pour le fils dont le souvenir avait causé l'irritation qu'elle se reprochait amèrement.

VII

Le moment du départ est arrivé, le navire va lever l'ancre, Ignace de Loyola se rend à bord. Ses provisions sont suffisantes : sa besace contient assez de pain pour le soutenir pendant la traversée, sa calebasse est remplie d'eau. N'est-ce pas le nécessaire? Il lui reste quelques pièces de monnaie ; les garder comme sa propriété serait contraire à l'esprit de pauvreté, les donner aux matelots serait les disposer en sa faveur, les réserver pour acheter du pain au débarquement serait manquer de confiance en Dieu. Il les dépose sur le rivage pour le premier pauvre qui les apercevra.

Cinq jours après une violente bourrasque jetait le vaisseau dans le port de Gaëte, et notre pèlerin, sans perdre un instant, prenait, à pied, la route de Rome.

A la fin de la première journée, il se trouve dans un village, où quelques personnes réunies autour d'un grand feu, près de l'hôtellerie, l'invitent à se chauffer. Ignace leur tend la main et demande à leur chartié une aumône et un abri pour l'amour de Dieu. On lui donne à manger et on l'envoie dans l'écurie ! Le noble Ignace de Loyola s'y rend en bénissant Dieu de cette humiliation ; car l'orgueil de race n'est pas encore éteint dans son

âme, et il a soif de tout ce qui peut contribuer à l'écraser sans pitié. Au milieu de la nuit, il entend pousser des cris de détresse au-dessus de l'écurie ; il monte au plus vite pour porter du secours à la personne qui semble en appeler, et il trouve, sur son chemin, une femme luttant contre un homme qui veut l'entraîner. Ignace parle espagnol à ce malheureux Italien, mais il lui parle au nom de Dieu il le menace de sa colère, il est compris et la femme est sauvée.

Avant le lever du soleil, notre saint se remet en marche. Le soir, arrivé trop tard à la porte d'une petite ville, il la trouve fermée : il se retire dans une petite chapelle, hors des murs, et y passe la nuit. A l'ouverture des portes, il se présente pour entrer dans la ville ; on lui demande son *laissez-passer*, car la peste désole une partie de l'Italie et nul ne pénètre dans les cités s'il n'est muni d'un certificat de santé. Notre héros n'a pour lui que sa confiance en Dieu, et il a contre lui un visage exténué, une maigreur excessive. L'entrée lui est refusée. Il se résigne à faire un long détour; mais au premier village, il est forcé de s'arrêter. Épuisé de fatigue, réduit à une extrême faiblesse par ses jeûnes et ses austérités, souffrant de sa jambe droite à laquelle il n'a pas laissé le temps nécessaire pour se fortifier et se remettre du violent traitement qu'il lui a fait subir, éprouvant de vives douleurs d'estomac, il ne pouvait faire un pas de plus.

Pendant que le saint pèlerin se reposait de ses grandes fatigues dans un village inconnu, ignorant la langue des habitants et souffrant en proportion de ce genre d'isolement, il voit le peuple mis en émoi subitement et chacun courant

prendre ses habits de fête avec l'agitation du plaisir et de la joie. Bientôt, il comprend que la princesse suzeraine de la ville, dont l'entrée lui a été refusée, va traverser le village pour s'y rendre. Il se joint aux habitants qui vont au-devant d'elle, et profite de cette circonstance pour lui demander l'autorisation de passer par sa bonne ville pour se rendre à Rome [1], ajoutant :

« J'affirme à votre Excellence que je n'ai point la peste et ne suis malade que d'épuisement. »

Cette autorisation lui ayant été accordée, il se reposa deux jours dans cette ville et reprit ensuite le chemin de Rome, où il arriva le dimanche des Rameaux, 1523.

Il y passa la semaine sainte, en visita toutes les églises, reçut la bénédiction du souverain Pontife Adrien VI, ainsi que la permission de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte et se disposa au départ.

Quelques Espagnols que le noble pèlerin avait rencontrés dans la ville éternelle, n'ayant pu le détourner d'entreprendre ce dangereux voyage, le forcent d'accepter au moins sept pièces d'or pour la traversée. Ignace de Loyola se reproche aussitôt cette faute contre la sainte pauvreté. En sortant de Rome, il distribue aux pauvres tout ce qu'il vient de recevoir et se dirige sur Venise, toujours à pied, en demandant l'aumône du gîte qui doit l'abriter, du pain qui doit le nourrir.

Les difficultés du voyage devenaient plus grandes chaque jour pour notre héros. La pâleur maladive de son visage

1. *Genelli.*

effrayait tout le monde ; on s'éloignait de lui avec épouvante, le prenant pour un pestiféré. Ne pouvant traverser les villes dont on lui refusait l'entrée, ni trouver dans les villages un abri pour la nuit, il se vit réduit à prendre en plein air les courts instants de repos qu'il accordait à sa faiblesse. Entre Chioggia et Padoue, il avait pourtant pu se joindre à quelques voyageurs allant à pied comme lui, et il espérait pouvoir entrer avec eux dans la ville. Arrivés à la porte on leur demande leur *laissez-passer* ; nul ne peut le produire, ils sont repoussés. Les compagnons de notre saint retournent sur leurs pas pour faire attester le bon état de leur santé, mais ils ne veulent plus du noble mendiant qui se disposait à les suivre ; ils sont persuadés que son aspect seul serait un obstacle au succès de leur démarche. D'ailleurs, Ignace est faible et marche avec peine. Le prétexte leur semble suffisant pour se débarasser d'un pauvre mendiant dont la compagnie est une humiliation pour eux. Ils lui déclarent donc que trop pressés pour conformer leur marche à la lenteur de la sienne ils prennent les devants.

Ignace, bientôt épuisé de fatigue, abandonné dans une campagne inconnue, et ne sachant plus le chemin qu'il devait suivre, Ignace se mit en oraison, d'autant plus confiant dans la Providence, que tout secours humain lui manquait.

Celui pour lequel il s'exposait à tant de privations et de souffrances lui vint en aide, en effet : Notre-Seigneur lui apparut, le consola, lui promit de le faire entrer à Padoue et à Venise, et le laissa inondé d'une joie inexprimable.

Notre pèlerin se remit en marche, plein de force et de courage. Il rejoignit les voyageurs par lesquels il avait été abandonné et apprit d'eux qu'ils n'avaient pu entrer à Padoue, malgré leur sauf-conduit. Il ne s'en effraya pas. Arrivé à la porte de cette ville, il passe au milieu des gardes qui ne lui adressent aucune question et semblent ne pas le voir. De là, il continue sa marche, franchit l'entrée de Venise comme s'il eût été invisible, et cela sous les yeux de ses compagnons de voyage qu'il retrouvait en ce moment, et qui, moins heureux que le mendiant dédaigné, subissaient un examen minutieux de leurs personnes et de leurs papiers, avant d'être admis à pénétrer dans la ville.

L'heure était avancée lorsque notre saint arriva à Venise. Ignorant où étaient situés les divers hôpitaux, il se réfugia sous un portique pour y passer la nuit.

Ce portique était celui du palais Trevisano, appartenant au sénateur de ce nom, Marco Antonio, vénéré pour ses grandes vertus et son éminente piété [1]. Ce seigneur qui venait de s'endormir fut réveillé tout à coup par ces paroles :

« Mon serviteur est couché sur la pierre à la porte de ton palais, et tu dors mollement dans un lit orné de riches étoffes ! »

Le sénateur se lève aussitôt, court à la porte de son palais, rencontre sous son pied [2] un corps qui fait un léger

1. En 1553, il fut élevé à la dignité de doge, et après une sainte vie, il mourut dans une extrême vieillesse, pendant la messe à laquelle il assistait avec la plus grande ferveur.
2. *Ribadeneira.*

mouvement, s'assure que c'est un pauvre pèlerin sans asile, et le conduit dans sa demeure, où il le traite avec le plus grand respect.

Notre héros ne pouvait rester longtemps dans une maison où il était honoré à ce point ; il en sortit pour aller chez un marchand espagnol, biscayen, dont il avait été reconnu, mais n'accepta pas plus ses offres que celle du sénateur. L'un et l'autre voulaient se charger des frais de son voyage, il refusa et leur demanda seulement de lui obtenir une audience du doge André Gitti. Le vaisseau qui portait les pèlerins pour la Terre-Sainte avait quitté les eaux de Venise et devait relâcher à l'île de Chypre ; or, en ce moment, la république envoyait un nouveau gouverneur dans cette île, et la capitane qui devait le transporter étant prête à mettre à la voile, Ignace désirait obtenir la faveur de prendre passage sur ce bâtiment :

— Songez, lui dit-on, que depuis la prise de Rhodes par les Turcs, leurs pirates croisent sans cesse dans la mer de Syrie, et que le moindre danger auquel vous soyez exposé est celui de l'esclavage.

— Rien de tout cela, répondit-il, ne saurait ébranler ma confiance ; si les vaisseaux manquaient absolument, avec le secours du ciel, je ferai la traversée sur une planche.

On l'engageait à ne pas quitter Venise sans voir l'ambassadeur de Charles-Quint, il s'y refusa :

— Je n'ai plus rien à faire avec les grands de ce monde, répondit-il, je n'ai rien à leur demander : je suis sous la protection du Roi du ciel et de la terre, que j'ai l'honneur de servir ; elle me suffit et ne me manquera jamais.

Le passage lui fut accordé sur la capitane; mais la veille du départ une fièvre ardente le saisit. On lui ordonne un médicament qui exige le repos et des mesures de prudence; Ignace ne peut se résoudre à suivre les avis de la sagesse humaine. Le médecin lui défend de s'embarquer, l'assurant qu'il y va de sa vie: son inspiration le presse de partir et de ne pas perdre cette occasion de passer en Palestine, il obéit à son inspiration. Il s'embarque le 14 juillet [1], et le mal de mer le guérit parfaitement.

L'équipage de la capitane se composait de matelots et de passagers dont la conduite et les discours étaient un sujet de scandale pour notre pèlerin. Il fait entendre à ces malheureux pécheurs le langage de la foi et leur rappelle les vérités qu'ils semblent avoir oubliées. Sa parole n'est pas comprise, ses conseils sont méprisés; on le regarde comme un censeur importun dont on veut punir la témérité en se débarrassant de sa présence. Dans ces parages est une île déserte; on manœuvre de manière à y atterrir seulement le temps nécessaire pour y jeter le pèlerin espagnol. Un des passagers, instruit de l'infernal complot, en avertit notre saint, qui redouble ses exhortations avec aussi peu de succès. Les matelots persistent dans leur projet homicide; ils manœuvrent dans ce but, ils approchent de l'île inhabitée; encore quelques instants et le crime sera consommé.... Une épouvantable rafale, que rien n'annonçait, que nul n'aurait pu prévoir, repousse le bâtiment, l'enlève et le porte devant l'île de Chypre!

1. *Ribadeneira.*

Ignace de Loyola n'avait-il pas dit avant de s'embarquer : « Je suis sous la protection du Roi du ciel et de la terre, que j'ai l'honneur de servir ; elle me suffit et ne me manquera jamais?

VIII

Le vaisseau en partance pour la Terre-Sainte allait mettre à la voile au moment où notre saint aborda : il n'eut que le temps de passer d'un bord à l'autre. Le 31 août, après la plus heureuse traversée, il débarquait à Jaffa, le 4 septembre il entrait à Jérusalem.

Nous ne parlerons pas de ses impressions à la vue des lieux sanctifiés par la présence du divin Sauveur et de ceux où s'accomplirent les ineffables mystères de son amour; quelles faveurs ne dut pas recevoir, sur ces lieux sacrés, celui à qui Dieu s'était communiqué si fréquemment et si merveilleusement à Manreza?

Dans cette dernière ville, Dieu lui avait fait connaître qu'il le destinait à travailler au salut des âmes, et qu'il serait aidé dans cette mission par plusieurs disciples. Mais à quelle époque? Dans quel lieu? Quels seraient ses disciples? Ignace l'ignorait. Le désir qu'il avait éprouvé, dès le premier moment de sa conversion, de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte, lui parut être une indication des lieux sur lesquels devait s'exercer son zèle et se former la Compagnie de disciples destinés à partager son apostolat. Il résolut donc de se fixer à Jérusalem et se rendit auprès du Père gardien

des Franciscains, à qui il remit une lettre de recommandation qu'il avait apportée d'Europe, ajoutant :

— Mon très-vif désir est de rester à Jérusalem, et je vous demande l'autorisation d'y résider indéfiniment.

— Le révérend Père provincial peut seul vous donner cette permission, mon frère, lui répondit le religieux ; il est en ce moment à Bethléem, nous l'attendons sous peu de jours, vous le verrez, peut-être vous l'accordera-t-il.

— Du reste, mon Père, reprit notre pèlerin, bien que je vive d'aumônes, je ne serais point une charge pour votre maison et ne demanderais à votre charité que les secours spirituels de votre ministère.

— Attendez le Père provincial, répéta le Père gardien, je lui parlerai en votre faveur et j'espère qu'il ne vous refusera pas.

Plein d'espérance, Ignace écrit aussitôt à quelques-uns de ses amis dont il comptait faire des apôtres, et les engage à venir le joindre à Jérusalem [1]. Ses lettres devaient partir par le retour du bâtiment qui avait amené les pèlerins.

Il y avait près de deux mois que la pieuse caravane était à Jérusalem, lorsque le Père provincial des Franciscains arrivant enfin, Ignace se présenta à lui et lui adressa sa demande sans lui dire toutefois le motif qui lui faisait désirer de rester en Palestine [2] :

— Je comprends et j'approuve votre dévotion, lui répon-

1. *Bartoli.*

2. Le père Genelli croit que saint Ignace communiqua sa pensée intime aux religieux franciscains, mais il avoue n'en avoir aucune preuve.

dit-il, mais j'ai le regret de ne pouvoir vous autoriser à la satisfaire. Ce serait nuire aux intérêts de notre maison déjà si pauvre. Nous avons bien de la peine à trouver des ressources suffisantes, vous-même n'avez d'autres moyens de vivre que la charité publique, vous nous priveriez donc en proportion de ce qui vous serait donné... Je suis même forcé de renvoyer en Europe plusieurs de nos frères que nous ne pouvons plus nourrir ; ils partiront demain par le vaisseau des pèlerins.

— Mon révérend Père, dit notre saint, je vous promets de ne nuire en rien aux aumônes qui vous sont destinées,et de ne vous demander à vous-même que les secours spirituels.

— Mon cher frère, reprit le Père provincial, l'intérêt de notre maison n'est pas le seul motif de mon refus ; je considère encore votre intérêt personnel. Il arrive souvent que des pèlerins sont tués par les Turcs ; quelquefois ils sont emmenés en esclavage ; et, dans ce dernier cas, notre monastère est obligé de les racheter. Le plus sûr pour vous est donc de retourner en Europe.

— Mon père, la crainte de la mort ou de l'esclavage ne saurait m'éloigner des Lieux-Saints ! celle d'offenser Dieu aurait seule la puissance de me déterminer à ce sacrifice.

— Alors, partez tout de suite, ajouta le provincial, car vous l'offenseriez en restant ici contre ma volonté. Voici une bulle de notre saint Père qui nous autorise à excommunier celui qui demeurerait dans la Terre-Sainte malgré notre défense.

— Mon révérend Père, je vais partir, répondit notre saint en s'inclinant profondément.

Et il se retira pour préparer son départ. Néanmoins, ne pouvant se résigner à s'embarquer sans revoir et vénérer une dernière fois les vestiges des pieds sacrés du Sauveur sur le mont de l'Ascension, et voulant être seul dans ce dernier pèlerinage, il s'y rendit furtivement malgré le danger qu'il courait d'être maltraité ou enlevé par les Turcs. Il n'avait point d'argent, il donna au gardien son stylet à écrire[1], et le gardien le laissa passer. En revenant, il voulait aller faire une station à la montagne de Bethphagé ; mais il se souvient qu'il n'a pas observé l'orientation des empreintes sacrées; il retourne sur ses pas, donne au gardien la seule chose qui lui reste, ses ciseaux, et il satisfait sa dévotion.

Cependant on s'est aperçu de l'absence d'Ignace qu'on a cherché vainement. Les Franciscains se doutent de son imprudence et envoient un Arménien au mont des Oliviers, avec ordre de ramener le pèlerin. L'Arménien rencontre notre héros au bas de la montagne, l'insulte, le maltraite, le menace de son bâton et le fait marcher devant lui comme un criminel. Ignace de Loyola entend à peine les injures dont on l'honore. Notre-Seigneur, pour l'amour duquel il s'est exposé à cette humiliation, lui est apparu au moment même où l'Arménien s'est présenté, et il marche près de lui, répandant dans son âme d'indicibles consolations.

Le lendemain, notre saint s'embarquait avec les pèlerins, emportant la douce espérance de revenir un jour sur cette terre bénie où il laissait son cœur.

1. *Ribadeneira.*

Arrivé au port de l'île de Chypre [1], d'où il était parti, il trouva trois bâtiments prêts à mettre à la voile pour l'Italie: l'un était un galion turc qui refusa notre pèlerin; le second, un bon navire Vénitien, bien armé et sur lequel tous les Italiens prirent passage, en demandant au capitaine de recevoir Ignace pour l'amour de Dieu.

— C'est un véritable saint, lui dirent-ils, il fera descendre les bénédictions du ciel sur votre traversée.

— Eh bien ! répondit le capitaine, si c'est un saint, qu'il fasse le miracle de marcher sur les eaux, qu'il traverse la mer à pied !

Le troisième bâtiment était en mauvais état, on craignait qu'il ne pût résister au moindre coup de vent; mais le capitaine ayant bien voulu le recevoir gratuitement, Ignace monta à son bord, et le lendemain, dès l'aurore, les trois vaisseaux levèrent l'ancre. Ils vont de conserve toute la journée par le vent le plus favorable; au coucher du soleil, une tempête imprévue les sépare. Le galion turc sombre en pleine mer avec tout son équipage; le navire vénitien, rejeté violemment sur les côtes de l'île de Chypre, se brise contre un écueil, son équipage peut se sauver dans

1. Le P. Genelli ne peut admettre que le bâtiment des pèlerins se soit rendu au port de l'île de Chypre au lieu d'aller directement à Venise. Mais la plus grande partie des pèlerins étant de l'ile de Chypre, il est plus que probable que le vaisseau sur lequel ils avaient retenu leur passage était un vaisseau grec faisant le commerce avec Venise et les principales villes maritimes d'Italie, ce qui expliquerait qu'il eût pris d'abord des passagers a Venise, qu'il fût entré dans les eaux de l'île de Chypre pour déposer ses marchandises et prendre les pèlerins qui l'attendaient, et qu'au retour, il ait fait voile pour cette direction.

les canots ; le bâtiment qui porte notre saint reçoit quelques avaries, les répare dans un port napolitain et arrive heureusement à Venise, à la fin de janvier 1524, après plus de deux mois de traversée.

Le froid était vif ; Ignace de Loyola était vêtu d'un haut-de-chausses de toile, d'un gilet et d'une tunique de même étoffe qu'il n'avait pas quittés depuis son départ de Manreza et qui tombaient en lambeaux. Qu'avait-il fait de son manteau de drap ? C'était le secret de sa charité. A Venise, il retrouva le riche marchand espagnol dont il était connu et qui ne put lui faire accepter autre chose, pour se garantir du froid, qu'une pièce de drap qu'il mit en double sur son estomac dont il souffrait toujours. Toutefois, les instances du bon marchand furent telles, que notre pèlerin, craignant de l'affliger en persistant dans ses refus, consentit à accepter encore une aumône de quinze pièces d'or, et, pressé de retourner en Espagne, il se mit en marche aussitôt.

La France et l'Espagne étaient en guerre, leurs troupes couvraient la Lombardie, on engageait notre saint à prendre mer à Venise pour éviter les pays d'occupation à travers lesquels il pouvait courir de très-grands dangers ; mais la route la plus simple étant d'aller s'embarquer à Gênes, il aurait craint de manquer de confiance dans la Providence s'il en avait pris une autre. Il partit donc, toujours à pied, habillé comme nous l'avons vu, demandant l'aumône, grelottant de froid et enfonçant dans les neiges qui couvraient les montagnes. A Ferrare, il entre dans la cathédrale pour prier ; malgré sa pauvre apparence, un mendiant s'approche de lui et implore sa charité pour l'amour de Dieu. Ignace

se souvient qu'il possède quinze pièces d'or, il lui en donne une. Le mendiant, émerveillé d'une telle générosité, court au parvis, annonce à ses compagnons sa bonne fortune, et les engage à aller tendre la main au généreux pèlerin. De l'un à l'autre, ils se succèdent près d'Ignace, qui donne une pièce à chacun, jusqu'à ce que, n'ayant plus rien, il sort de l'église et leur dit avec l'accent de la plus tendre compassion :

— Mes bons amis, je n'ai plus rien ni pour vous ni pour moi, je vous ai donné tout ce que j'avais !

Et voyant passer des personnes riches, il va tendre la main, lui aussi, et demander sa part à leur charité. Les mendiants s'écriaient alors : — C'est un saint ! c'est un saint !

Ignace disparaît, à ce cri, avec la promptitude de l'éclair. Il continue son voyage par la Lombardie, passant la nuit en plein air ou abrité sous un hangard, quelquefois dans une masure en ruine.

En traversant un village, occupé par l'armée de Charles-Quint, il est pris pour un espion et arrêté comme tel. Il peut être reconnu par des officiers ou des soldats, puisque tous sont Espagnols, dès lors son parti est pris : il affectera les manières et le langage du peuple, car l'amour-propre n'est point mort en lui et il sent vivement son aiguillon en ce moment. Il sait qu'il suffirait de dire : Je suis Inigo de Loyola, pour se voir entouré d'honneurs et de respects. Il ne le dira pas ! Peut-être va-t-il subir un rude châtiment... Il le redoute, il se sent faible devant cette crainte [1] ; mais

1. *Bartoli.*

elle ne peut venir que du démon, il le reconnaît et ne lui cèdera pas. A toutes les questions que lui adressent les soldats espagnols, il ne répond que par le silence. On le dépouille de ses habits pour découvrir les papiers compromettants dont on suppose qu'il est porteur; n'en trouvant point et ne sachant ce qu'on doit faire de lui, on le conduit, ainsi dépouillé, devant l'officier supérieur qui commande le corps :

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

Ignace garde le silence.

— Où allez-vous ?

— A Gênes.

— Êtes-vous un espion ?

— Non.

— De quel pays êtes-vous ? Dans quel but voyagez-vous ?

Ignace ne répond pas.

— Cet homme là est idiot, dit le commandant à ceux qui avaient amené notre saint; comment pouvez-vous prendre cet imbécile pour un espion ? Laissez-le passer.

En le ramenant, les soldats le maltraitent, se moquent de lui et de son idiotisme, et l'accablent d'humiliations. Ignace remercie Dieu intérieurement d'une faveur dont il se reconnaît indigne. Un officier, ému de pitié, le retire des mains des soldats, lui fait prendre un peu de nourriture et lui donne un asile pour la nuit.

Plus loin, il va traverser le quartier des Français ; les sentinelles l'arrêtent, il est conduit devant le général et espère recueillir un nouveau trésor de souffrances et d'hu-

miliations ; mais la Providence en a ordonné autrement. Ignace étant parmi les Français ne craint plus d'être reconnu :

— D'où venez-vous ? lui demande le général.

— De la Terre-Sainte.

— Où allez-vous?

— A Gênes, m'embarquer pour l'Espagne.

— D'où êtes-vous ?

— De la province de Biscaye, en Espagne.

— Eh bien! mon ami, vous serez bien traité dans le camp, car je suis Biscayen d'origine et je veux protéger un compatriote.

Ignace reçut, en effet, des soins et des aumônes dans le camp français ; s'y reposa quelques jours de ses grandes fatigues et se rendit ensuite à Gênes, où il fut reconnu par don Rodrigo de Portundo, général des galères d'Espagne, qu'il avait vu à la cour des rois catholiques, et qui était aussi de la province de Biscaye. Don Rodrigo lui fit prendre passage sur un navire faisant voile pour l'Espagne, et qui, malgré la poursuite des pirates génois et des galères d'André Doria au service de la France, arriva peu de jours après, sans accident, dans les eaux de Barcelone.

TROISIÈME PARTIE.

MAÎTRE ET ÉCOLIER.

(1524 — 1534.)

I

Ignace de Loyola savait que Dieu le destinait à fonder une Compagnie d'apôtres, et il sentait la nécessité de recruter ses disciples parmi les jeunes gens adonnés à l'étude des sciences, ou à celle des lettres. Mais il se demandait si son ignorance personnelle ne compromettait pas son succès auprès d'eux. Les hommes n'avaient rien à lui apprendre dans les sciences divines, Dieu lui-même l'avait instruit et merveilleusement éclairé, nous l'avons vu; il n'en était pas de même pour les sciences humaines. Poussé d'ailleurs vers l'étude, par une inspiration secrète

trop impérieuse pour qu'il songeât à lui résister, sa résolution était prise. Il allait se mettre sur les bancs, à l'âge de trente-trois ans, et, pour la plus grande gloire de Dieu, se mêler à des écoliers enfants, afin d'apprendre avec eux les premiers éléments de la langue latine. Il fallait une vertu comme celle d'Ignace pour ne pas reculer devant une telle entreprise, car il n'avait que du dégoût pour l'étude ; mais la gloire de Dieu le demande, et, dût-il consacrer la moitié de sa vie à ce rude labeur, il n'hésitera pas à s'y engager.

En arrivant à Barcelone, il va voir doña Isabel de Rosello et doña Inès Pasquale, et leur fait part de son projet. Isabel lui promet de faire les frais des livres et autres objets nécessaires, et lui donne l'assurance qu'il trouvera toujours dans sa maison les aumônes dont il aura besoin. Doña Inès lui offre une chambre dans sa maison, au bout de la rue *de los Cotoneros*, la dernière à gauche en allant vers la mer [1]. Les hôpitaux étant situés dans les faubourgs, l'auraient trop éloigné des classes. Le professeur Geronimo Ardebalo le reçoit gratuitement dans sa classe de grammaire, et notre saint se met à l'œuvre sans retard.

Ici l'attendait un nouveau piége du démon.

Dès que notre héros entrait en classe, son esprit n'était plus occupé que de Dieu ; les choses spirituelles l'absorbaient complètement, il ne comprenait pas ce qu'il lisait, il n'entendait pas les explications de son professeur, et les consolations divines qu'il éprouvait allaient jusqu'à l'extase;

1. *Genelli.*

tous ses efforts, pour surmonter cet état extraordinaire, n'obtenaient aucun résultat.

« C'est étrange ! se dit-il enfin. Lorsque je prie, que je me confesse, que j'ai le bonheur de communier, que je me donne la discipline, que je me livre à un exercice spirituel quelconque, les ravissements ne viennent ni si fréquents, ni si complets ; et dès que je veux me livrer à l'étude, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais uniquement pour la plus grande gloire de Dieu, je suis forcé d'y renoncer par l'abondance des consolations spirituelles que le ciel semble répandre sur moi. Je reconnais là l'esprit de ténèbres, transformé en ange de lumière ; hâtons-nous de déjouer ses ruses infernales [1]. »

Le lendemain, Ignace demande à son professeur de l'accompagner à l'église de Notre-Dame de la Mer. Là, il se met à genoux devant lui :

« Maître, lui dit-il, je suis coupable, grandement coupable ! Jusqu'à présent j'ai négligé le travail, j'ai été paresseux à l'étude; je n'ai répondu à aucun de vos soins, je vous supplie de me pardonner ! J'ai été illusionné par les ruses du démon, que Dieu m'a fait la grâce de reconnaître, et que je veux déjouer à tout prix. Je m'engage, en ce moment, en présence du Roi et de la Reine du ciel et de la terre que j'ai l'honneur de servir, à travailler sous votre direction pendant deux années entières. Je m'y engage solennellement, et je vous conjure de me regarder désormais comme un enfant, de me traiter comme tel, et de me

1. *Ribadeneira.*

châtier sévèrement au besoin, pour me rendre plus attentif et plus studieux ! »

Le professeur ne trouva pas une parole, mais il versa des larmes d'attendrissement en pressant les mains du sublime écolier, et, en sortant de l'église, il l'embrassa avec admiration, n'ayant jamais vu de vertu comparable.

A partir de ce jour, Ignace put étudier avec application et succès, les extases ne reparurent pas.

Quelques savants lui conseillèrent, pour former son goût, la lecture des œuvres d'Erasme, entre autres celle du *Soldat chrétien*. Il le lut, le goûta d'abord, l'annota même; mais, s'apercevant que cette lecture refroidissait son cœur et nuisait à son esprit intérieur, il rejeta loin de lui un livre qui n'était bon qu'à affaiblir l'amour de Dieu dans son âme. Il lut alors l'*Imitation de Jésus-Christ*, et en fit ses délices.

Sa vie d'étude le forçant à retrancher une partie du temps qu'il avait coutume de donner à la prière, il voulut compenser cette privation, afin qu'elle ne pût nuire à son avancement spirituel. Son estomac s'était remis depuis son arrivée à Barcelone, il en profita pour reprendre ses austérités, non toutefois sans y être autorisé par son confesseur, le Père Diego d'Alcantara, religieux franciscain. Il ne reprit ni sa tunique de toile, ni sa chaîne de fer; voulant travailler à la sanctification des âmes, il sentait qu'il ne devait présenter rien d'austère à l'extérieur. Il avait adopté une manière de soutane grise et le chapeau à larges bords, que les Espagnols appellent *sombrero*. Il portait un cilice, se donnait de rudes et fréquentes disciplines,

et avait imaginé une nouvelle mortification : il coupait le milieu de la semelle de ses chaussures, de manière que son pied, paraissant chaussé, marchait à nu sans qu'on pût s'en douter.

Il occupait une petite chambre, au milieu du dernier étage, et souvent le fils de doña Inès, Juan Pasquale, commettait la pieuse indiscrétion de monter silencieusement au milieu de la nuit, et d'épier notre saint par une petite ouverture de la porte. Il le voyait toujours en prière, tantôt prosterné, tantôt le regard élevé et les pieds en croix. Plusieurs fois il le vit élevé au-dessus du sol et environné de lumière. Il l'entendait souvent répéter :

« O Dieu ! mon amour, les délices de mon âme ! Si les hommes vous connaissaient, ils ne vous offenseraient jamais ! Mon Dieu ! que vous êtes bon de supporter un pécheur comme moi ! »

Doña Inès et don Juan Pasquale le supplièrent vainement de manger à leur table : il voulut toujours mendier le pain nécessaire à sa subsistance de chaque jour. La vénération qu'il inspirait lui attirait d'abondantes aumônes en vêtements et en argent ; il distribuait tout aux pauvres qui assiégeaient sa demeure, ou qui guettaient son passage dans les rues. On savait qu'il donnait tout ce qu'il recevait ; mais on ne lui apportait pas moins, car on savait aussi que c'était le rendre heureux que de lui procurer les moyens de satisfaire sa charité. Doña Inès se plaignait un jour de ce qu'il donnait toujours aux pauvres ce qu'il avait de meilleur :

— Eh ! senhora, lui répliqua notre saint, si Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ vous demandait l'aumône, garderiez-vous le meilleur pour vous?

Dieu continuait à le favoriser fréquemment de ses plus intimes communications, et il arrivait parfois qu'elles le surprenaient hors de chez lui avec une force irrésistible. Un jour, il était resté à genoux pendant plus de deux heures, et dans la plus complète immobilité, devant l'autel de saint Matthieu, dans l'église du couvent de Saint-Jérôme, lorsque les religieuses qui l'observaient, avec une sainte curiosité, le virent s'élever de terre, toujours agenouillé ; son visage avait une expression séraphique, son regard était céleste!

Il allait prier souvent dans l'église du monastère des Saints-Anges, situé hors de la ville, entre la porte Neuve et la porte Saint-Daniel. Là, le même prodige se renouvela plusieurs fois. Les religieuses qui en furent témoins éprouvèrent un vif désir de voir et d'entretenir celui qu'on avait surnommé *le saint*. Ignace, prévenu de ce désir, s'empressa de le satisfaire, dans la pensée que Dieu ferait tourner à sa plus grande gloire l'entretien qu'on lui demandait.

Le monastère des Saints-Anges, depuis longtemps déchu de sa première ferveur, avait fini par tomber dans le plus déplorable relâchement de mœurs. Les religieuses désiraient voir Ignace de Loyola, non pour s'édifier, mais pour satisfaire une curiosité tout humaine. Elles avaient entendu parler de sa noble origine, de ses brillants succès à la cour et dans les armées, des sacrifices de gloire, de fortune, de position et de cœur qu'il avait faits, à l'âge où d'ordinaire l'homme se livre tout entier aux espérances ambitieuses

de l'avenir; elles voulaient connaître cette célébrité du moment.

Notre saint leur fut présenté par un saint prêtre, don Martino Puyalto, qui l'avait instruit des désordres de ce monastère. Ignace, dès la première visite, s'exprima énergiquement sur le scandale donné par quelques-unes des religieuses : il leur rappela l'esprit de leur institut, les pressa vivement de réformer leur conduite, et parvint, après quelques entretiens, à leur faire faire les *Exercices spirituels.* Le résultat fut des plus merveilleux. La régularité la plus parfaite fut reprise, la clôture fut rétablie dans toute sa rigueur, la réforme la plus complète répara le plus scandaleux relâchement.

Quelques hommes du monde, ceux qui avaient le plus activement contribué à détourner les religieuses de l'esprit de leur vocation, s'irritèrent contre le réformateur et jurèrent de se venger.

Ignace de Loyola et don Martino Puyalto, revenant un jour du monastère des Saints-Anges, furent attaqués, près de la porte Saint-Daniel, par deux esclaves nègres qui les frappèrent violemment de leur bâton, don Martino en mourut; Ignace tomba sans connaissance, et, le croyant mort, les assassins l'abandonnèrent et prirent la fuite. Il ne leur avait opposé aucune résistance; loin de là, il avait remercié Dieu d'être ainsi traité pour sa gloire, et il avait imploré sa miséricorde en faveur des coupables jusqu'au moment où il perdit ses sens. Il revenait à lui, lorsqu'un meunier[1], le voyant

1. *Bartoli.*

étendu à terre, s'approche, l'interroge, le met sur son cheval et le conduit chez doña Inès Pasquale ; il était mourant. Peu de jours, après, on avait perdu l'espoir de le sauver, et les personnes les plus considérables de la ville se pressaient chez lui pour le voir et l'admirer. Doña Estefania de Roquesens versait, auprès de lui, d'abondantes larmes :

— Pourquoi pleurez-vous, senhora? lui dit notre héros ; vous ne devez pas me plaindre, mais plutôt vous réjouir avec moi.

Don Diego d'Alcantara, son confesseur, lui ordonna de retirer le cilice qu'il portait ; don Juan Pasquale s'en empare et ne voulut jamais le lui rendre ; ce serait, disait-il, la plus précieux héritage qu'il laisserait à ses enfants [1]. Enfin, après cinquante-trois jours de maladie, Ignace put reprendre sa vie habituelle. Une de ses premières courses fut pour le monastère des Saints-Anges :

— Vous commettez une imprudence, lui dit doña Inès ; vous vous exposez à une attaque de la part de vos ennemis.

— Mon plus grand bonheur, lui répondit-il, serait de mourir pour une si belle cause.

Mais, loin de là, le repentir était entré dans l'âme du malheureux dont les deux esclaves avaient exécuté les ordres. Un jour, un homme se jette à genoux devant le saint apôtre qu'il rencontre dans la rue :

1. La famille Pasquale en fit le sacrifice, en 1606, en faveur du duc de Monte-Leone, vice-roi de Catalogne, qui la sollicita longtemps pour obtenir cette précieuse relique.

— Je me nomme Ribeira, lui dit-il, c'est moi qui vous ai fait attaquer par mes esclaves ; je vous conjure de me pardonner ce crime ! Je voulais votre vie, senhor ! J'étais aveuglé par la haine et la fureur, pardonnez-moi ! Je suis touché de votre bonté, de votre charité. Vous auriez pu me perdre et vous ne l'avez pas fait !

Ignace le consola, l'assura qu'il l'avait pardonné dès les premiers coups qu'il avait reçus, et qu'il n'avait cessé de prier pour lui depuis ce moment. Il fit ensuite de Ribeira un fervent chrétien qui lui resta toujours dévoué.

Un autre jour, notre saint, revenant du monastère des Saints-Anges, entend des cris de désolation poussés par plusieurs personnes dans l'intérieur d'une maison de la rue Belloco [1]. Il entre et s'informe de la cause d'un tel désespoir ; on lui répond :

— C'est le jeune Lizano qui était en procès avec son frère ; il a perdu le procès et il s'est pendu à une poutre de sa maison.

Ignace, ému de compassion pour cette âme, fait couper la corde qui suspend le cadavre. On emploie inutilement tous les moyens de rappeler le jeune homme à la vie, et on constate sa mort. Ignace se met à genoux implore à haute voix la miséricorde infinie, et demande que cette âme reprenne assez de vie pour avoir le temps de se confesser et de recevoir l'absolution de ses péchés. Au même instant, le jeune Lizano ouvre les yeux et demande un prêtre ! il se confesse, reçoit l'absolution et meurt !

1. *Genelli.*

Il y avait deux ans que notre saint écolier étudiait à Barcelone : son professeur, le jugeant assez avancé pour commencer la philosophie, l'engagea à se rendre à l'université d'Alcala. Ignace, s'étant fait examiner par un docteur qui fut du même avis, se prépara au départ. Don Juan Pasquale se jette à ses pieds :

— Permettez, lui dit-il, que je vous accompagne, que je vous suive partout où vous irez, et que je sois votre disciple !

— Non, mon cher Juan, lui répond notre saint, Dieu ne veut pas que vous me suiviez ; il vous veut dans le monde. Vous épouserez une femme d'une éminente vertu, et dont vous aurez plusieurs enfants, qui vous causeront de grands chagrins, de cuisantes douleurs, et vous serez un jour réduit à une grande misère !... Mais, prenez courage, toutes ces tribulations tourneront à la gloire de Dieu et à la sanctification de votre âme.

Et, retirant le petit crucifix qu'il portait sur sa poitrine, il le lui donna et ajouta :

— Vous m'avez comblé de soins et de témoignages d'affection, ainsi que doña Inès ; je ne l'oublierai jamais ! Je ne possède rien, et je désire pourtant vous laisser un souvenir de ma reconnaissance : acceptez ce petit crucifix, qui m'a accompagné dans tous mes pèlerinages, consolé dans toutes mes afflictions, soutenu dans toutes mes épreuves.

Juan baisa le crucifix, le mit sur son cœur, et ne s'en sépara qu'à la mort. Nous verrons, plus loin, si la prédiction que notre saint venait de lui faire eut son accomplissement.

Un jeune Catalan, de Girona, Miguel Rodez, lui demande également à le suivre et à devenir son disciple :

— Non, mon bon Miguel, lui répond-il, ce n'est pas là votre vocation : vous devez rester dans le monde, entrer dans la magistrature où vous aurez d'honorables succès ; vous vous marierez, vous aurez plusieurs enfants, et l'un d'eux prendra l'habit d'un ordre que je dois fonder [1].

Quelques autres jeunes gens proposèrent aussi à Ignace de l'accompagner, il n'en accepta que trois : Calisto, Artiaga et Diego Cazeros.

Toute la ville de Barcelone était en larmes, le jour de son départ.

1. Miguel Rodez eut en effet un fils qui entra dans la Compagnie de Jésus et s'y distingua.

II

Ignace de Loyola arrivait seul à Alcala un des premiers jours du mois d'août 1526. En entrant dans la ville, il demande l'aumône au premier passant qu'il rencontre : c'est un jeune étudiant en philosophie, don Martino Olave, qui lui donne de grand cœur une petite pièce de monnaie. Dieu lui-même reçoit cette aumône par la main d'Ignace et saura récompenser un jour celui qui l'a faite en l'appelant dans la sainte compagnie dont le noble mendiant sera le fondateur.

Notre saint va prendre son logement à l'hôpital d'Antezuma, et, les classes ne devant pas commencer avant plus de deux mois, il se livre entièrement à la sanctification des âmes et aux soins des pauvres et des malades. Il voit à l'hôpital où il demeure un jeune homme qui lui inspire un intérêt d'autant plus vif que son âme est plus malade. Il le soigne avec une tendre charité, s'en fait aimer et le questionne sur sa famille et sa position :

— Je suis Français, lui répond le malade, mais j'ai été élevé en Espagne et suis page de don Martino de Cordoue, nouveau vice-roi de Navarre. Je l'accompagnais dans son gouvernement, lorsque, passant à Alcala, j'eus une affaire

d'honneur dans laquelle je reçus la blessure qui me retient ici.

— Prenez courage, senhor, lui dit notre saint. J'espère que Dieu, dans sa miséricorde infinie, daignera se servir de cette blessure pour guérir toutes celles de votre âme.

Ce vœu de l'apôtre mendiant fut promptement exaucé, et Jean, le jeune page converti, s'étant déclaré son disciple aussitôt après sa guérison, partagea sa sainte vie et ses bonnes œuvres avec Calisto, Artiaga et Diego Cazeros, arrivés à Alcala depuis peu de jours. Ignace demeurait seul à l'hôpital, où on lui donnait une petite cellule; ses quatre disciples avaient accepté l'asile que la charité leur avait offert par considération pour leur saint maître : don Ferdinando de Para en logeait deux, don Andrès de Arce [1] logeait les deux autres.

Dans son extrême impatience de travailler exclusivement à la conversion des pécheurs, Ignace de Loyola eût voulu dévorer les sciences humaines qu'il devait apprendre. On

1. Le grand cœur d'Ignace de Loyola n'oubliait jamais un bienfait et se faisait un bonheur d'en témoigner sa reconnaissance. Après l'institution de la Compagnie de Jésus, Geronimo de Arce, frère ou fils d'Andrès, fit un voyage à Rome et y arriva très-malade. Ignace en est averti, va le voir, et dans la crainte qu'il ne reçoive pas tous les soins désirables, il lui donne un frère coadjuteur pour infirmier, le soigne lui-même, et veut que Geronimo trouve une famille dans la Compagnie. En ce moment-là les malades étaient nombreux dans la maison professe, mais l'ami du saint fondateur ne put se douter du dérangement ou de la gêne que sa maladie occasionnait, car chacun était heureux de contribuer à acquitter la dette du Père commun.

lui dit que dans l'université d'Alcala on enseigne la logique de Soto, la physique d'Albert le Grand, la théologie du maître des sentences; il imagine d'étudier à la fois tout cela, persuadé que, ces trois sciences marchant de front dans son intelligence, il gagnera un temps précieux qu'il est pressé de mieux employer. Il ne réussit qu'à surcharger son esprit, à le fatiguer sans profit pour son instruction, à augmenter encore son dégoût pour l'étude. Il se fit une désolante confusion dans ses idées, son courage faiblit, et, cédant à l'inspiration qui le pressait d'abandonner l'étude pour le moment, il ne s'occupa plus que du salut des âmes, du soin des pauvres et des malades et de son avancement spirituel. Il voyait d'ailleurs très-clairement, par les lumières surnaturelles qui l'éclairaient, que Dieu l'avait conduit à Alcala dans ce but et non dans celui de continuer des études qu'il sentait devoir reprendre plus tard.

Il partagea donc le temps qu'il ne consacrait pas à l'oraison, entre le service des malades, la visite des pauvres honteux, l'explication du catéchisme aux enfants et des conférences spirituelles. Le catéchisme et les conférences avaient lieu dans une salle de l'hôpital. Il s'attacha surtout à la conversion des nombreux écoliers de l'Université; ses succès dépassèrent ses espérances. Bientôt, la plus grande partie de ces jeunes gens fit l'édification général; ils se réunissaient aux conférences de notre saint, s'approchaient des sacrements tous les dimanches et toutes les fêtes et vivaient d'une manière exemplaire.

Les amis du saint apôtre lui parlent d'un dignitaire ecclé-

siastique dont les désordres sont connus et dont les pernicieux exemples ont déjà perdu bien des âmes. Sa fortune est considérable, il est de grande naissance, le train de sa maison est imposant, on l'approche difficilement; rien de tout cela ne peut être un obstacle pour notre héros. Il sent que la conversion de cette âme entraînerait celle de beaucoup d'autres ; plein de confiance en Dieu, il la tentera. N'est-ce pas pour sauver des âmes que la Providence l'a envoyé à Alcala ?

Ignace se présente résolûment à la porte de ce grand personnage, et lui fait dire qu'il demande à lui parler pour une affaire des plus importantes et du plus haut intérêt pour lui. Ignace était connu, on le désigne au maître de la maison, qui consent à le recevoir, persuadé que ce mendiant dont on proclame la sainteté ne veut autre chose de lui qu'une large aumône :

— C'est du plus grand intérêt de votre excellence que j'ai à l'entretenir, lui dit Ignace, et je sais que de tous vos amis nul ne vous serait assez dévoué pour vous avertir des dangers que vous courez.

— De quoi s'agit-il donc ? parlez !

— Senhor, il s'agit de votre réputation perdue dans Alcala et de votre âme perdue pour l'éternité, si vous étiez à l'instant frappé de mort par la justice divine.

— De quel droit venez-vous chez moi m'insulter ainsi, misérable mendiant ?

— Du droit que donne la charité qui m'amène, pour vous demander si Dieu ne vous a mis au monde que pour perdre votre âme et pervertir toutes celles que vous avez

déjà entraînées au mal, et dont vous rendrez compte au souverain juge, au jour et à l'heure où il lui plaira de vous citer à son redoutable tribunal.

— Mais vous êtes un fou! sortez, malheureux, ou je vous fais jeter à la porte par mes gens !

— Non ! vous ne le ferez pas, car vous pâlissez, votre conscience vous a déjà dit que je suis venu ici de la part de Dieu, et elle doit vous dire aussi que je ne me retirerai pas sans avoir obtenu de vous une bonne parole.

Le coupable était pâle, en effet, il était profondément ému ; les derniers mots d'Ignace le firent rentrer en lui-même, sa colère s'éteignit subitement, ses larmes coulèrent, il écouta les encouragements du saint mendiant, lui demanda pardon de l'avoir insulté, convint de ses torts, promit de renoncer à ses habitudes de péché, et finit par lui demander de vouloir bien rester à souper avec lui. Ignace crut devoir accepter une invitation qui lui donnait un moyen facile de prolonger cet entretien. Mais ce n'était pas assez pour le pécheur repentant. Dans le feu de sa colère, il a élevé la voix de manière à être entendu de ses gens, il veut faire une réparation complète à l'envoyé de Dieu. Il ouvre sa porte et dit aux domestiques qui se tenaient à portée de recevoir ses ordres :

— Le mendiant que j'ai la douleur d'avoir mal accueilli est un saint qui vient de me rendre le service le plus grand et le plus important qui fût jamais. Qu'on mette son couvert à ma table, il veut bien me faire l'honneur de souper avec moi.

Cette conversion si prompte fut d'autant plus éclatante,

que le personnage occupait une position plus élevée. Ainsi que l'avait prévu notre saint, elle produisit des fruits merveilleux pour plusieurs âmes, qu'un si grand exemple entraîna facilement.

Il était difficile de s'expliquer qu'un pauvre inconnu, vêtu misérablement, vivant d'aumônes, tendant la main publiquement dans les rues, et n'ayant d'autre asile que l'hôpital, attirât un si grand nombre de jeunes gens à ses conférences spirituelles, opérât tant de conversions, eût une si grande influence sur tous ceux qui l'approchaient :

— Ne serait-ce pas un sorcier ? disait l'un.

— Peut-être bien, répondait un autre ; car il serait impossible d'obtenir sans magie un tel ascendant sur les esprits.

— On devrait se méfier de tels succès, disait un troisième ; c'est peut-être un hérétique qui attire la jeunesse des écoles pour lui insinuer le poison de l'erreur. Ne serait-ce pas un disciple secret de ce Luther dont les doctrines ravagent l'Allemagne ?

— Ou un des illuminés qui ont échappé dernièrement aux recherches de l'inquisition, ajoutait un quatrième.

Les esprits s'échauffaient ainsi par une foule de suppositions. On se demandait ce que signifiait cette robe grise ayant la forme de celle des clercs, et ce chapeau gris que portait cet homme et ses quatre compagnons. On ne comprenait pas que venu pour étudier, ce qui prouvait son ignorance, Ignace se permît d'enseigner. Ces bruits allaient grossissant chaque jour, et notre saint apôtre perdait la faveur populaire, au point qu'un jour don Alonzo Sanchez,

chanoine de Saint-Just, lui refusa publiquement la sainte communion, ainsi qu'à ses disciples, en leur disant :

— Il est scandaleux d'abuser ainsi des choses saintes !

Le chanoine avait à peine prononcé ces paroles, que, saisi d'un trouble inexprimable, il se hâte de les communier tous les cinq. En ce moment, il éprouva une douce consolation, et laissa échapper des larmes de bonheur.

Cependant les suppositions auxquelles le succès de l'apôtre avait donné lieu, étaient arrivées jusqu'au tribunal de l'inquisition de Tolède. L'inquisiteur, alarmé, envoie secrètement à Alcala le chanoine don Alonzo de Mecchia, et le charge de se concerter avec don Miguel Carasco, docteur et chanoine de Saint-Just, pour prendre des informations et éclairer le tribunal. Don Alonzo, après l'enquête la plus sévère sur les actes et la doctrine de notre saint, remit l'affaire entre les mains de don Juan Rodriguez de Figueroa, lieutenant de l'inquisiteur à Alcala [1] et vicaire général de l'évêque, en lui disant :

— L'enquête est des plus favorables, la doctrine de cet homme est parfaitement orthodoxe, sa vie est celle d'un saint ; je n'ai nul besoin de le voir pour le juger. Si l'opinion s'exaltait encore contre lui, vous pourrez le protéger en toute sûreté de conscience. Je retourne à Tolède rendre compte au tribunal.

Le lieutenant ne s'en tient pas à l'avis du docteur de Mecchia, il veut faire du zèle et se faire valoir ensuite auprès de l'inquisiteur. Il mande Ignace :

1. *Bartoli.*

— L'opinion publique s'est émue à votre sujet, lui dit-il ; vous êtes ignorant, et vous vous permettez d'enseigner le catéchisme aux enfants ; vous êtes laïque, et vous vous arrogez le droit de prêcher. Cette conduite a été dénoncée à l'inquisiteur, on a fait une enquête, elle vous est favorable, et vous ne serez point inquiété là-dessus ; mais une chose paraît étrange et semble tenir du mystère : pourquoi portez-vous, tous les cinq, un habillement de même forme et de même couleur, puisque vous n'êtes pas religieux ? On ne peut tolérer cette singularité ; vous ne pourrez continuer à vivre comme vous le faites qu'à la condition de quitter ce costume et de ne plus aller nu-pieds.

Ignace obéit ; il fit prendre un vêtement brun à Calisto et à Cazeros, Jean garda le gris, notre saint et Artiaga s'habillèrent en noir, et tous prirent la chaussure.

III

Un gentilhomme, à la mise élégante et riche, allait et venait un jour devant la collégiale de Saint-Just, et paraissait attendre quelqu'un avec une certaine impatience. Un homme sortit de l'église, tendit la main à quelques fidèles qui y entraient, reçut quelques maravédis, fit le signe de la croix, et continua son chemin en priant. Le gentilhomme cessa son va-et-vient devant la façade de la collégiale et prit, à la suite du mendiant, le même chemin que lui. Arrivé devant une pauvre petite maison, dont l'apparence annonçait la misère de ceux qui l'habitaient, le mendiant entra; le gentilhomme le suivit de près, sortit presque au même instant, et se tint en observation dans la rue étroite et sale où était située cette maison. Ici encore il attendit longtemps. Enfin, le mendiant reparut : cette fois, le gentilhomme ne le suivit pas ; il le laissa s'éloigner et entra à son tour dans la maison. Il monta jusqu'au dernier étage, ouvrit une porte fermée par un simple loquet, et se trouva en face d'une femme que la maladie et les infirmités tenaient clouée sur son grabat :

— Ma bonne femme, lui dit-il, je désirerais savoir le nom de l'homme qui sort de chez vous.

— Je l'ignore, senhor.

— Vous ne le connaissez donc pas ?

— Non, senhor ; je ne connais que sa charité et sa sainteté. Il a su que de grands malheurs m'avaient réduite dans la position où vous me voyez, et, depuis, il a la bonté de venir me voir, de m'apporter des secours et de me donner des consolations. Ce n'est pas un homme, c'est un saint, c'est un ange ! Je ne puis vous en dire autre chose ; je n'ai jamais su son nom de famille ; je sais seulement qu'il s'appelle Inigo.

— Eh bien ! ma bonne femme, lorsqu'il reviendra vous lui remettrez mon nom et mon adresse que voilà, et vous lui direz que je le prie de compter sur moi pour fournir aux besoins de tous ses pauvres, et que je lui demande de ne me point épargner.

Deux jours après, le mendiant venait visiter la pauvre malade :

— Senhor, lui dit-elle, un gentilhomme est venu avant-hier et m'a priée de vous remettre ce papier, en vous assurant qu'il vous donnera autant d'aumônes que vous en désirerez pour vos pauvres.

Le mendiant prend ce papier et lit : « Don Martino de Saër, d'Azpetia... »

— Chère sœur, dit-il à la malade, la Providence se chargera de vous secourir désormais, car je ne puis plus rien pour vous [1].

1. *Bouhours.*

Ignace de Loyola venait de lire le nom d'un de ses plus proches parents du côté maternel, il se voyait reconnu et ne voulait pas s'exposer à rencontrer don Martino qui, ayant entendu parler de lui et de sa sainteté, avait voulu le voir, l'avait reconnu et l'avait attendu à sa sortie de l'église, comme nous l'avons vu. Il respectait le secret d'Ignace et ne voulait pas paraître l'avoir découvert, mais il tenait à lui faire savoir qu'il pouvait compter sur un ami dévoué, et que s'il voulait reconnaître un parent, qui maintenant se trouvait à Alcala, il serait assuré d'en être reçu à bras ouverts. Notre saint vit de trop grands inconvénients dans un rapprochement qui aurait pu réveiller en lui les sentiments humains, il s'y refusa.

Depuis quelques mois, il ne demeurait plus à l'hôpital : son éloignement était pour lui une trop grande perte de temps. Il était logé dans la ville, chez un imprimeur, Esteban d'Eguia, dont le frère, Diego, était son ami et l'aidait dans ses bonnes œuvres avec un zèle et une générosité qui lui attirèrent plus tard la grâce d'être appelé dans la sainte Compagnie de Jésus.

Un jour Ignace, ayant besoin d'une somme pour une œuvre de charité, la demande à son ami :

— Impossible pour le moment, senhor Inigo, lui répond Diego, je suis sans argent ; mais si vous voulez des effets en linges ou vêtements pour vos pauvres, prenez tout ce que vous voudrez.

Et en même temps Diego ouvrait toutes ses armoires à notre saint. Ignace de Loyola fait aussitôt main basse sur le ménage, enlève des couvertures, du linge, des habits et

jusqu'à des flambeaux met tout cela dans un drap, charge ce lourd fardeau sur ses épaules, va vendre une partie de son butin au profit de ses pauvres et leur distribue le reste.

Cependant Calisto, qu'une affaire avait appelé à Ségovie, y était tombé gravement malade, et Ignace, en apprenant cette nouvelle, partit sans retard pour lui porter les soins et les consolations de sa tendre charité ; dès que son disciple fut rétabli, il revint à Alcala.

Peu de jours après son retour, le 19 avril 1527 [1], de grand matin, quelques alguazils se présentent chez lui et s'emparent de sa personne :

— Nous sommes envoyés, lui dit celui qui les commandait, pour vous conduire en prison ; voici l'ordre du lieutenant de l'inquisition.

Ignace de Loyola ne s'informe point du crime dont on l'accuse, n'oppose aucune résistance et se laisse emmener comme un malfaiteur. Sur le chemin qu'il parcourt, les agents lui font suspendre sa marche pendant quelques instants, car le fils du duc de Sandia passe en ce moment, entouré de son brillant cortége. Il a dix-sept ans environ et se nomme don Francisco de Borgia ; le respect dû à sa personne exige que tout le monde s'arrête sur son passage. Notre prisonnier se découvre respectueusement devant cet enfant... en attendant que cet enfant, devenu

1. Le P. Genelli donne la date du 6 *mars*, et plus loin, il dit que le saint sortit de la prison le 1er juin, après y être resté quarante-deux jours ; or, il y a plus de quarante-deux jours du 6 mars au 1er juin.

homme et vice-roi, se prosterne à ses pieds et n'ait plus d'autre volonté que la sienne.

On apprit bientôt l'arrestation de l'apôtre d'Alcala. Tout ce qu'il comptait de disciples et d'admirateurs accourait en foule pour le voir et l'entendre, et s'en retournait profondément ému de sa joyeuse résignation, de son ardent amour pour Dieu, de sa douce charité pour ceux à qui il devait sa captivité :

— Aimer Dieu ! disait-il sans cesse, aimer Dieu, c'est le seul bonheur de cette vie ! Souffrir pour lui est le plus grand témoignage de notre amour ; souffrir pour sa gloire est la véritable joie, la plus insigne félicité !

Don Jorge Navera, premier professeur d'Écriture sainte à l'université, venait fréquemment voir notre saint dans sa prison pour l'entendre parler de Dieu. Un jour, il s'y oublia et manqua l'heure de son cours. Lorsqu'il s'aperçut du temps qui s'était écoulé, il se hâta de se rendre à sa classe et, en arrivant, il dit à ses élèves réunis pour l'attendre :

— Je suis bien en retard, mais je viens de voir Paul dans les fers !

Et il leur parla de l'admiration que lui inspirait une si éminente sainteté, de manière à leur faire partager ce sentiment.

Plusieurs personnes de distinction avertirent Ignace qu'on faisait une nouvelle enquête sur sa doctrine et sur ses œuvres, qu'il avait été calomnié, qu'il serait désirable que cette affaire fût étouffée ; on lui offrait de faire les démarches nécessaires pour cela. Entre ces personnes, dona Teresa

Henriquez de Mercada [1] et dona Léonora de Mascarenhas, dame de l'impératrice, et depuis gouvernante de Philippe II étaient les plus zélées :

— Ma cause est celle de Dieu, leur répondit-il, c'est à lui de la défendre; je l'ai remise entre ses mains. Pardonnez-moi donc de ne point accepter les bons offices que vous voulez bien m'offrir.

Mais le lieutenant de l'inquisition, don Rodriguez de Figueroa, accompagné d'un greffier, vint voir notre saint, et, après plusieurs questions, lui demanda :

— Observez-vous le sabbat ?

— Oui, sans doute, répondit-il ; mais celui que j'observe est en l'honneur de Notre-Dame. Du reste, je suis tout à fait ignorant des usages hébraïques, car il n'y a point de juifs dans le pays où je suis né.

— Don Rodriguez ajouta :

— J'ai pris de nouvelles et sérieuses informations sur votre compte, vous devez le savoir, elles vous sont toutes favorables; mais il y a un point qu'il importe d'éclaircir, et c'est de vous-même que je veux savoir la vérité.

Connaissez-vous deux femmes veuves, la mère et la fille, nommées Maria de Vados et Luiza Velasquez ?

— Oui, senhor.

— Assistaient-elles à vos conférences spirituelles ?

— Oui, senhor.

— Est-ce vous qui les avez converties?

1. Le P. Genelli la nomme *Cardena*.
2. *Genelli*.

— Elles ont été touchées de la grâce, en entendant l'explication que je donnais des vérités chrétiennes.

— Est-ce vous qui leur avez conseillé de s'habiller en pèlerines et d'aller faire de lointains pèlerinages, à pied et en demandant l'aumône, en expiation de leurs péchés?

— Oh! certainement non, senhor. Je vous proteste que je m'y suis opposé formellement lorsqu'elles m'ont consulté sur ce projet. J'ai tâché de leur faire sentir les dangers auxquels pouvait les exposer la beauté de dona Luiza, et leur ai dit que les hôpitaux d'Alcala offraient un exercice suffisant à leur zèle et à leur charité, et que c'était là ce que Dieu demandait d'elles [1]. Elles ont paru céder pour le moment, et j'ai appris plus tard, dans les premiers jours du carême, qu'elles étaient parties sans même prendre l'avis de don Pedro Cirvelho qui les dirige.

Le lieutenant de l'inquisition sourit, pose sa main sur l'épaule d'Ignace [2] et lui dit :

— Eh bien! prenez courage, car c'est la seule cause de votre arrestation : on vous a accusé d'avoir conseillé à ces dames l'extravagance qu'elles ont faites. Toutefois je vous avoue qu'il serait préférable que vos discours n'eussent pas le cachet de nouveauté que vous leur donnez.

— Senhor grand vicaire, dit Ignace avec une sainte dignité, je ne pouvais penser que parler de Jésus-Christ à des chrétiens pût être une nouveauté [3]!

1. *Ribadeneira.*
2. *Bartoli.*
3. *Bartoli.*

Depuis dix-sept jours [1] que notre héros était en prison, c'était la première fois qu'il entendait parler du motif qui l'y avait conduit. Son disciple, Calisto, alors à Ségovie, ayant appris sa captivité, accourut pour la partager. Ignace l'envoya au lieutenant de l'inquisition pour être interrogé sur l'affaire des pèlerines; mais don Rodriguez de Figueroa était fixé et n'avait nul besoin de ce témoignage; il ne demandait plus que le temps de faire connaître les faits au tribunal, pour pouvoir prononcer l'acquittement du saint apôtre. Ces formalités n'étaient pas terminées lorsque, le 18 mai, dona Maria de Vados et dona Luiza Velasquez reparurent à Alcala, ayant fait le pèlerinage de Notre-Dame de-la-Guadalupa et celui du Saint-Suaire de Jaën [2]. Leur retour ralentit l'affaire, mais contribua à la mettre dans tout son jour, car on voulut les interroger, et elles n'hésitèrent pas à certifier qu'elles avaient agi contre l'avis de notre saint et à son insu. Enfin, le 1er juin, Ignace de Loyola vit entrer dans sa prison don Rodriguez de Figueroa qui venait lui donner lecture d'une sentence ainsi conçue :

1° L'innocence d'Inigo et de ses compagnons est reconnue;

2° Ils devront à l'avenir, et dans un délai de dix jours, porter l'habit des étudiants;

3° Étant encore novices dans les saintes Écritures, ils s'abstiendront d'enseigner la religion au peuple, jusqu'à ce qu'ils aient étudié la philosophie pendant quatre ans [3].

1. *Ribadeneira.*
2. *Bouhours.*
3. *Ribadeneira.*

Après cette lecture, Ignace répondit à don Rodriguez :

— Lorsque vous nous avez ordonné de nous habiller différemment que nous ne l'étions, et de ne point porter tous les cinq la même couleur, nous avons obéi avec empressement; aujourd'hui, vous exigez que nous adoptions le costume des étudiants, nous ne pouvons le faire, ne possédant rien et étant bien résolus à ne rien devoir qu'à la charité publique.

— Eh bien ! dit le grand vicaire, nous arrangerons cela.

Sa manière de l'arranger fut de prier un gentilhomme, nommé Luzena, et dont la vie était entièrement consacrée aux œuvres de charité, d'accompagner Ignace dans les principales rues de la ville et de quêter pour l'habiller comme on l'entendait.

L'héroïque guerrier, l'élégant courtisan, l'illustre gentilhomme, qui avait foulé aux pieds toutes les grandeurs terrestres et embrassé la pauvreté évangélique, agissait par sa propre volonté lorsqu'il demandait l'aumône pour lui-même ou pour les pauvres. Mais ce même gentilhomme, dont le cœur était si haut, la nature si fière, l'honneur humain si délicat, se soumettant à marcher à la suite de celui qui quête pour lui publiquement, ce gentilhomme subit volontairement l'humiliation la plus complète qui fut jamais pour une nature comme la sienne ! C'est la vertu la plus sublime, c'est l'humilité portée à la hauteur de la sainte folie de la croix !

C'est ce que fit notre Ignace de Loyola.

Pendant cette humiliante quête, Ignace et Luzena, passant devant la maison de Lopez de Mendoza, voient ce der-

nier jouer à la paume, dans sa cour, avec plusieurs de ses amis. Luzena s'approche et lui demande une aumône pour habiller notre saint. Lopez lui lance un regard foudroyant, car le saint apôtre s'est permis de lui donner quelques avis qu'il n'a pu lui pardonner :

— Comment un homme d'honneur, un gentilhomme, dit-il à Luzena, peut-il demander ainsi pour un tel hypocrite? Que je meure par le feu si ce misérable ne mérite pas d'y être condamné [1] !

Cette imprécation, Dieu l'entendit. Les amis de Lopez en furent troublés comme s'ils venaient de voir s'accomplir un grand crime ; elle vola rapidement de bouche en bouche, fit en peu d'instants le tour de la ville et produisit partout l'effet d'un scandale public.

Quelques heures après, un héraut d'armes parcourait les rues d'Alcala, annonçant la naissance d'un infant (Philippe II). Le soir, Lopez de Mendoza monta sur la plate-forme de sa maison, accompagné d'un page et d'un esclave, pour tirer des coups d'arquebuse en signe de réjouissance... Une étincelle, lancée par la justice divine, s'échappe et tombe dans un vase contenant une grande quantité de poudre ; une épouvantable explosion se fait entendre... Lopez est seul atteint ; ses vêtements sont enflammés, il jette des cris perçants, court en désespéré, descend, va se précipiter dans la citerne de sa maison et expire avant que les secours de l'Église aient pu arriver jusqu'à lui !...

1. *Bartoli.*

Ignace de Loyola, ne pouvant plus exercer son zèle apostolique dans la ville d'Alcala, consulta la volonté divine pour savoir le parti qui lui restait à prendre, et, quelques jours après, il partait pour Valladolid où se trouvait don Alonzo de Fonseca, archevêque de Tolède, dont il désirait les avis.

IV

Avant de quitter Alcala, notre saint apôtre s'était dépouillé de l'habit des étudiants, qu'on lui avait imposé, et avait repris sa pauvre robe ou tunique de toile grise, le *sombrero* de même couleur et le bourdon de pèlerin ; mais il garda la chaussure.

Ce fut ainsi qu'il se présenta devant l'archevêque de Tolède. Le prélat l'accueillit avec une bonté paternelle, encouragea son zèle, lui promit sa protection, l'engagea à ne point retourner à Alcala, où ses ennemis pourraient renouveler leurs persécutions, mais à se rendre à Salamanque où il pourrait continuer ses études et s'occuper de ses bonnes œuvres accoutumées. A ce conseil, l'archevêque ajouta une aumône considérable pour le voyage de Valladolid à Salamanque.

Arrivé dans cette dernière ville, Ignace éprouva autant d'éloignement pour l'étude qu'à Alcala; il sentit que Dieu l'appelait ailleurs ; mais où ! Il l'ignorait encore. En attendant de connaître la volonté divine, il se mit sous la direction d'un religieux dominicain, et entreprit la conversion des écoliers et des pécheurs qu'il rencontrait. Il parlait en public et en particulier toutes les fois qu'il en trouvait

l'occasion, et, quinze jours après son arrivée [1], il avait opéré de si nombreuses conversions, que l'opinion publique s'en effraya.

« Est-il convenable, disait-on, qu'un laïque, un mendiant se permette de prêcher, de diriger les âmes, comme le ferait un docteur en théologie ? Est-il possible que ses prédications ne soient pas entachées d'erreurs ? L'autorité ecclésiastique doit être avertie. »

Un jour, le confesseur de notre héros l'invite à dîner pour le dimanche suivant, au nom du sous-prieur de sa communauté, et le prévient qu'on a le désir de l'interroger sur sa doctrine ; car les Dominicains ont été avertis du succès de ses prédications et tiennent à s'assurer de son orthodoxie. Ignace se rend à cette invitation. Après le dîner, on le conduit dans une chapelle où se trouvent le lieutenant de l'inquisition et le sous-prieur tenant la place du prieur absent. Le religieux qui conduisait l'apôtre était son confesseur ; ce dernier, chargé de porter la parole, s'adresse à Ignace et lui dit :

— Je suis heureux d'entendre dire de vous de si grandes choses. On parle beaucoup de la manière tout apostolique dont vous évangélisez le peuple, et la joie que j'en éprouve est partagée par nos frères ; mais elle serait plus grande encore si nous pouvions vous entendre. Nous vous demanderons d'abord quelles études vous avez faites, à quelles sciences vous vous êtes appliqué [2].

1. *Bartoli.*
2. *Ribadeneira.*

— Mon révérend Père, j'ai fort peu étudié et je reconnais que je ne sais rien ; toutes les sciences me sont inconnues [1].

— Si vous avez aussi peu étudié que vous le dites, comment se fait-il que vos discours soient goûtés au point de produire tant de conversions ? Pourquoi prêchez-vous sans être théologien ?

— Je ne prêche pas, je parle simplement de Dieu, dans l'espoir de lui ramener quelques âmes.

— Sur quel sujet parlez-vous ordinairement ?

— Je tâche de parler de la vertu de manière à la faire aimer et pratiquer, et du vice de manière à le faire haïr et éviter.

— Ce sont là des sujets qui exigent la science théologique, dit le sous-prieur, et dont on ne doit parler qu'après les avoir profondément étudiés, ou bien par une inspiration divine. Puisque vous avouez n'avoir point fait d'études, vous êtes donc inspiré par le Saint-Esprit ? Si cela est, il faut le dire.

Ignace de Loyola éprouva un instant de trouble : sa nature impétueuse n'était pas morte entièrement et avait encore, de loin, des moments de réveil. Après un court silence, notre héros répondit au sous-prieur :

— Mon révérend Père, si vous le permettez, nous en resterons là ?

— Il faut nous dire la vérité, reprit le religieux, faites-nous entendre une de vos exhortations, afin que nous puissions en juger l'orthodoxie.

1. *Ribadeneira.*

— Je n'ajouterai pas un mot de plus, dit Ignace avec dignité, à moins que je n'en reçoive l'ordre de mes supérieurs qui ont seuls le droit de disposer de moi [1].

— Comment ! s'écrie le sous-prieur, dans un temps où l'hérésie fait tant de ravages, vous refusez de faire connaître votre doctrine à ceux qui ont le droit de la juger ! Si elle est pure, pourquoi vous taire? Si elle ne l'est pas, pourquoi l'enseigner?

Ignace garda le silence.

— Et que signifie d'ailleurs l'étrange habillement de votre compagnon ?

Ceci s'adressait indirectement à Calisto qui avait accompagné Ignace, et qui portait une espèce de jupon court, d'autant plus ridicule, que la taille de Calisto était plus élevée. Ce dernier répondit :

— Mon Père, ce costume est ridicule, je le sais, mais j'ai rencontré un pauvre malheureux si peu couvert, que je lui ai donné une partie de mes vêtements [2].

Le sous-prieur, regardant Calisto avec une sorte de mépris, accompagne son regard du sourire de l'incrédulité, et s'adressant à Ignace :

— Puisque vous refusez de nous faire connaître votre doctrine, nous saurons vous y forcer [3].

Après ces paroles, prononcées sur le ton de la plus vive indignation, il se retire ainsi que ses frères, et laisse Ignace et Calisto seuls dans la chapelle ; on ferme toutes les portes

1. *Ribadeneira.*
2. *Bartoli.*
3. *Ribadeneira.*

du monastère, on vient ensuite chercher Ignace et on le conduit dans une cellule. Il passe trois jours dans le couvent, mangeant avec la communauté, recevant dans sa cellule les religieux qui viennent le voir et le faire parler de Dieu, et attendant ce qu'il plaira à la Providence de décider sur son sort.

Le quatrième jour, le lieutenant de l'inquisition se présente, fait enlever Ignace et Calisto, et les fait conduire en prison. Ils sont enfermés, avec les plus grands criminels, dans un lieu d'où s'exhale une odeur fétide et dont les murs suintent de toutes parts. On les enchaîne l'un à l'autre avec une chaîne si courte, que leurs pieds se touchent et qu'ils ne peuvent faire un mouvement sans souffrir gêne et douleur ; l'un ne peut qu'entraîner l'autre, c'est une véritable torture. Ils passent la nuit en prière et bénissent Dieu du fond du cœur. Le lendemain, leur arrestation étant connue, on s'empresse de les visiter, on leur apporte un lit, des aliments, tout ce qui peut adoucir leur intolérable position.

Le bachelier Frias, grand vicaire de l'évêque, vient interroger Ignace et Calisto dans la prison, chacun séparément. Après avoir répondu à toutes les questions qui lui sont adressées, notre héros remet au grand vicaire son livre des *Exercices spirituels*, et le prie de l'examiner. Quelques jours après, on fait comparaître Ignace devant un conseil composé de quatre docteurs en théologie : Isidoro, Paravinha, Frias, et le grand vicaire portant également le nom de Frias. Tour à tour ils l'interrogent sur les questions les plus délicates et les plus difficiles : sur la très-sainte Trinité, l'Incarna-

tion, l'Eucharistie, même sur le droit canon. Ignace demande grâce, par humilité, car il sait que nul homme sans étude ne possède la science que Dieu lui-même lui a donnée; mais il est forcé d'obéir, et il ravit d'admiration les docteurs qui l'écoutent. On le questionne sur le premier commandement... Il ne se possède plus, il laisse parler son cœur, son âme, il semble avoir tout oublié excepté Dieu et l'amour brûlant qui l'inspire. Ses examinateurs étaient sous le charme, eux aussi croyaient aimer Dieu en ce moment autant qu'Ignace l'aimait.

Il restait encore une difficulté relative aux *Exercices spirituels*. Comment un homme sans étude peut-il clairement distinguer le péché véniel du péché mortel ?

— Nous ne vous reprochons point d'erreur, lui dirent les examinateurs; mais nous blâmons votre témérité.

— C'est à vous à juger et non à moi, répondit Ignace; si les principes posés sont orthodoxes, approuvez-les; s'ils sont erronés, condamnez-les [1].

Nul n'osa le condamner.

Par une négligence inexplicable, et que la Providence permit sans doute en faveur de son saint apôtre, la porte de la prison resta ouverte une nuit entière. Tous les prisonniers en profitèrent pour s'évader, Ignace et Calisto refusent seuls de recouvrer la liberté par ce moyen. Ceci prouvait suffisamment leur innocence; on le comprit ainsi, mais, la procédure ecclésiastique devait avoir lieu dans toutes les formalités exigées, et la captivité de notre saint

1. *Ribadeneira.*

dut se prolonger quelques jours encore ; toutefois, elle fut adoucie. On lui retira la chaîne qui le liait à Calisto, on leur donna une chambre située au-dessus des cachots destinés aux malfaiteurs, et dont une colonne, placée au milieu, soutenait le plancher supérieur. A cette colonne était scellée une chaine terminée par deux bouts, à chacun desquels on attacha un des pieds de nos prisonniers. L'un d'eux ne pouvait remuer sans entraîner son compagnon ; mais, au moins, ils étaient seuls.

Cette chambre, assez spacieuse, devint aussitôt une sorte de lieu public ; on y accourait en foule pour voir et entendre *le saint*. Don Francisco de Mendoza [1], qui le visitait fréquemment, lui dit un jour :

— Que cette prison doit vous être pénible ! que cette chaîne doit vous être lourde !

— Non, senhor, lui répondit notre héros, il n'y a pas de captivité, quelque dure qu'elle soit, que je ne sois heureux de subir pour Jésus-Christ ; il n'y a pas de si lourdes chaînes que je ne sois disposé à porter avec bonheur pour lui témoigner mon amour !

Une pieuse et noble femme lui écrivit pour lui exprimer la part qu'elle prenait à ses souffrances imméritées ; Ignace lui répondit aussitôt :

« Vous semblez ignorer, senhora, que la croix renferme un trésor de gloire. Ne me plaignez pas, félicitez-moi plutôt, car je suis dans la joie. Mon désir le plus ardent est de souffrir bien davantage encore, si, par là, je dois être plus

1. Depuis archevêque de Burgos et cardinal.

agréable au souverain Maître que j'ai l'honneur de servir. »

Le vingt-troisième jour après leur arrestation, Ignace et Calisto reparurent devant leurs juges et entendirent prononcer leur sentence en ces termes :

« La vie d'Inigo est pure, sa doctrine est orthodoxe. Lui « et ses disciples peuvent instruire le peuple. Il leur est « défendu, toutefois, d'expliquer la différence du péché « mortel au péché véniel, avant qu'ils n'aient étudié la théo- « logie pendant quatre ans. A cette condition, la liberté leur « est rendue. »

Ignace de Loyola s'inclina et dit à ses juges :

— Je me conformerai à la condition qui m'est imposée, pendant toute la durée du temps que je passerai sous votre juridiction [1].

Cette défense de définir la nature des péchés dont il parlerait parut au zèle de notre saint un obstacle insurmontable. Il crut y voir une manifestation de la Providence et prépara son départ. Ses disciples, peu disposés à le suivre désormais dans une vie si aventureuse, firent d'inutiles efforts pour le retenir :

— La volonté de Dieu m'appelle ailleurs, leur dit-il, vous n'êtes nullement tenus à me suivre; je suis obligé de partir, séparons-nous donc pour le moment, mais demeurons unis d'esprit et de cœur, et que Dieu veuille nous conduire tous où il nous appelle.

Ses amis le blâmèrent d'une résolution qui les privait de sa présence et de l'édification qu'il apportait. Rien ne put

1. *Ribadeneira.*

l'ébranler. Il chargea ses livres et ses manuscrits sur un âne [1] et s'achemina vers Barcelone.

La joie fut vive à son arrivée dans cette ville où il comptait de si nombreux amis; mais elle fit bientôt place à une profonde tristesse, car Ignace déclara qu'il ne s'arrêterait que quelques jours, et voulait quitter l'Espagne au plus tôt. Tout fut vainement employé pour le retenir; sa fermeté triompha de toutes les instances et de toutes les larmes de l'amitié.

1. *Ribadeneira.*

V

Dans une maison d'assez pauvre apparence, située dans le quartier Latin, quelques jeunes gens étrangers occupaient une même chambre et vivaient en parfaite harmonie. Attirés par la célébrité des professeurs de l'université de Paris, ils étaient venus suivre leurs cours et s'étaient réunis pour vivre à frais communs, afin de trouver ainsi la part de quelques plaisirs sur la modeste pension qu'ils recevaient de leurs familles.

Un jour de la fin de février 1528, pendant que les écoliers étaient réunis au collége, un de ces jeunes gens entre dans la chambre commune, fait à la hâte un petit paquet, y introduit, d'une main tremblante, une escarcelle assez bien garnie, met son petit paquet sous son bras, sort, prend sa course et disparaît.

Après la classe, ses amis étant rentrés chez eux s'étonnent de ne l'y point trouver :

— Voilà quelques jours, dit l'un d'eux, que Diego ne vient pas régulièrement au cours ; je crains qu'il n'ait été entraîné par de mauvais conseils.

— C'est d'autant plus à craindre, dit un second, qu'il refuse de s'expliquer lorsqu'on lui en parle, et qu'il s'est

fait un changement évident dans ses habitudes et dans son humeur.

— Ne jugeons pas, si nous ne voulons pas être jugés, mes bons amis, dit le troisième.

Le soir Diego ne rentra pas ; la journée du lendemain et celle du surlendemain se passèrent sans qu'on le vît ; le quatrième jour on apprenait qu'il avait quitté Paris. Alors, l'étudiant qui avait demandé qu'on ne jugeât point le fugitif dit à ses amis :

— Je me vois forcé de me séparer de vous ; je n'ai plus d'argent, et recourir à la charité publique, pour mes frais de logement absorberait une trop grande partie de mon temps.

— Et où voulez-vous donc aller, senhor ?

— A l'hôpital Saint-Jacques [1], où je trouverai un asile gratuit.

— Vous renoncez donc à vos études ?

— Non, certainement, je viendrai tous les jours à Montaigu [2].

— Mais, senhor, on ne peut sortir de l'hôpital avant le lever du soleil et on doit y être rentré avant son coucher ; calculez aussi tout le temps que vous perdrez par cette immense distance. Restez avec nous sans craindre de nous gêner ; nous saurons nous arranger pour cela.

1. L'hôpital Saint-Jacques, fondé par Charlemagne pour les pèlerins, était situé sur l'emplacement des rues Saint-Jacques-de-l'Hôpital et des Pèlerins, dans la rue Saint-Denis.

2. Le collége de Montaigu, situé à l'angle de la place Sainte-Geneviève et de la rue des Sept-Voies, et dont les bâtiments sont affectés aujourd'hui à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

— Non, mes bons amis ; adjoignez-vous plutôt un autre Espagnol qui puisse alléger votre dépense en la partageant; je vais à l'hôpital.

— Senhor Inigo, vous nous affligez ! Restez avec nous !

Toutes les instances se brisèrent devant la fermeté d'Inigo.

A Barcelone, les amis de notre saint l'avaient averti que les étrangers, les Espagnols surtout, malgré la paix de Cambrai, trouvaient difficilement des aumônes à Paris, et ils l'avaient conjuré d'accepter une somme assez considérable pour subvenir aux premières nécessités durant une année au moins. Ignace, sachant par expérience que la mendicité enlevait un temps précieux pour l'étude, ne s'était pas fait scrupule de céder à leurs instances et de recevoir les diverses aumônes qu'on lui avait apportées. Toutefois, par esprit de pauvreté, il avait fait son voyage à pied, par un froid glacial, à travers les neiges, bravant les dangers des Pyrénées, et implorant la charité publique sur toute sa route, de Barcelone à Paris, où il était arrivé le 2 février 1528. Il s'était logé, comme nous venons de le voir, avec quelques étudiants espagnols ; il avait prié l'un d'eux de lui garder sa bourse, et celui-ci, après en avoir follement dépensé une partie, s'est enfui avec le reste.

Trop délicat pour se plaindre de cette soustraction et pour demeurer plus longtemps avec ceux dont il ne pouvait plus partager les frais, Ignace de Loyola avait pris le parti de se réfugier à l'hôpital Saint-Jacques, aussitôt après les fêtes de Pâques. Sa charité alla même jusqu'à taire absolument cette perte à ceux de ses amis qui auraient pu l'en dédommager facilement. Ainsi, en écrivant à dona Inès Pas-

quale, il ne lui dit pas un seul mot d'un événement qui dérangerait ses plans, et le réduisait à une position si difficile et si pénible. Nous reproduirons ici cette lettre que nous trouvons dans le Père Genelli, et dont Menchaca ne donne qu'un court fragment :

« Que la véritable paix de Jésus-Christ Notre-Seigneur règne en nos âmes et les protége.

« D'après la bienveillance et la charité que vous m'avez toujours témoignées dans le Seigneur, et dont j'ai si longtemps éprouvé les effets, je crois devoir vous écrire en ce moment pour vous parler de mon voyage et vous donner de mes nouvelles, depuis le jour où je vous ai quittée.

« Par la grâce et la bonté deDieu Notre-Seigneur, je suis arrivé à Paris le 2 février, ayant eu un temps favorable et jouissant d'une parfaite santé ; j'y ai repris mes études que je continuerai jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu Notre-Seigneur de disposer de moi d'une autre manière.

« Je désirerais savoir si Fonseca a répondu à votre lettre ou si vous lui avez parlé. Dites à Juan mille choses de ma part ; recommandez-lui d'être toujours obéissant envers ses parents et fidèle à observer les jours de fête. S'il le fait, il vivra longtemps sur la terre et éternellement dans le ciel. Rappelez-moi (il y a ici une lacune).

« Vos aumônes sont arrivées ; votre charité et votre bonne volonté pour l'amour de Dieu ne me quittent point. Que le Maître du monde vous le rende, et que, dans sa

bonté infinie, il daigne habiter dans nos âmes, afin que sa volonté et son bon plaisir s'accomplissent toujours en nous.

« YNIGO [1], *pauvre de bonté* [2]. »

Paris, 3 mars 1528.

Notre saint, établi à l'hôpital Saint-Jacques, continuait, malgré la distance, d'aller chaque jour au collége de Montaigu, où il avait recommencé ses humanités. En allant et en revenant, il demandait l'aumône sur son chemin, ne manquant jamais de donner en retour l'aumône spirituelle, quand l'occasion s'en présentait.

Cette mendicité absorbait une grande partie de son temps, et il recueillait à peine assez de pain pour se soutenir. Un saint religieux, qui dirigeait sa conscience, lui conseille d'employer le temps des vacances à faire un voyage dans les Pays-Bas, où il trouvera de riches négociants espagnols dont la charité le pourvoira pour l'année suivante. Ignace ne sait qu'obéir ; les vacances s'ouvrent,

1. Saint Ignace signait indifféremment *Ynigo* ou *Inigo*.

2. Il est impossible de rendre par la traduction littérale toute l'énergique signification du titre que saint Ignace avait pris l'humble habitude de joindre à sa signature. *Pauvre de bonté* ne rend pas le *pondad pobre* de saint Ignace, parce que nous attribuons une signification plus restreinte au mot *bonté. De bondad pobre* signifie, en espagnol, une indigence absolue de tout ce qui est bon spirituellement. Voilà ce qui a fait traduire souvent le mot de saint Ignace par *pauvre de vertu*; mais la pauvreté exprimée par le saint est plus que cela, elle est intraduisible en un seul mot. Il signait souvent aussi *Pauvre de tous biens.*

il part, son bâton à la main, sa besace sur le dos, à la grâce de Dieu !

A Anvers, il va voir Pedro Quadrato, jeune marchand de Medina del Campo, province de Valladolid, qui l'accueille avec empressement et générosité. Notre saint reçoit sa large aumône, le regarde fixement et lui dit :

— Senhor Pedro, vous, si libéralement charitable pour moi aujourd'hui, vous fonderez un jour, en Espagne, dans le lieu de votre naissance, une maison de l'ordre que Dieu établira dans son Église par le plus misérable de ses serviteurs que vous venez de secourir [1].

A Bruges, Louis Vivès, homme des plus distingués par sa science et ses vertus, désire admettre à sa table un pauvre pèlerin qui vient de lui tendre la main, et dont l'expression de sainteté l'a frappé. Il le fait dîner avec lui, lui parle de Dieu, et, ravi de la manière dont le pèlerin lui répond, il presse l'entretien sur ce sujet. Le dîner fini, il le retient encore, désireux que les amis qui se présentent l'entendent également. Le pèlerin émeut, charme tout le monde, et, lorsqu'il est parti, Louis Vivès dit à ses amis :

— Cet homme-là est un véritable saint ! Retenez ce que je vous dis aujourd'hui : un jour viendra où il fondera un ordre religieux !

Dans ce voyage, Ignace de Loyola, reconnu par plusieurs des marchands espagnols auxquels il s'adressa, en reçut les offres les plus obligeantes et les plus empressées :

1. Pedro Quadrato fonda, en effet, un collége de la Compagnie de Jésus à Medina del Campo, et voulut en faire seul tous les frais.

— Ne vous donnez plus la peine de chercher des aumônes, senhor, lui disait chacun d'eux ; je me ferai un bonheur de vous faire toucher à Paris tout l'argent dont vous aurez besoin, et je n'attendrai pas que vous le demandiez.

A son retour, notre saint écolier, ayant repris son logement à l'hôpital Saint-Jacques, reprit aussi ses études au collége de Montaigu ; mais, pourvu maintenant pour la vie matérielle, il consacra plus de temps à son travail et à l'apostolat qu'il avait entrepris pour la conversion des étudiants.

Toujours occupé de la Compagnie qu'il était appelé à fonder, et dont Dieu lui-même lui avait tracé le plan, Ignace avait pressenti, en arrivant à Paris, qu'il était enfin sur le lieu marqué par la Providence pour l'accomplissement de ce grand dessein de miséricorde et d'amour. Il devait donc s'attacher à former des disciples dans ce but ; le moment était venu, il fallait se mettre à l'œuvre.

Parmi les jeunes gens que la parole de notre saint apôtre avait le plus profondément impressionnés, don Peralto et don Amator lui paraissant réunir les qualités désirables, il les engagea à faire les *Exercices spirituels*. Le résultat fut ce qu'il était toujours, la volonté déterminée de ne plus vivre que pour Dieu et pour sa gloire. Don Juan de Castro, docteur de Sorbonne et appartenant à une des plus nobles familles d'Espagne, fit aussi les *Exercices spirituels* sous la direction d'Ignace, et en retira le même fruit.

Bientôt après on voyait don Peralto, don Amator et don Juan de Castro vendre tout ce qu'ils possédaient, en donner

le prix aux pauvres, se déclarer disciples de l'écolier mendiant que nul ne connaissait, embrasser la pauvreté volontaire, le dénûment évangélique dans toute sa rigueur, se couvrir de vêtements misérables et aller partager avec leur saint maître le logement des pauvres de l'hôpital des pèlerins.

Leurs amis et leurs parents présents à Paris employèrent pour les détourner de cette voie, tous les moyens suggérés par l'amitié, la colère ou l'orgueil ; les jeunes convertis résistèrent à leurs menaces, comme ils avaient résisté d'abord aux instances de leur tendresse ; rien ne put ébranler leur résolution.

VI

Un jeune homme à l'air noble et fier, à la mise élégante et riche, se présentait à l'hôpital Saint-Jacques, avant le coucher du soleil :

— Je voudrais parler à un homme qui vient d'entrer avant moi, dit-il, et qui est aisé à reconnaître, non-seulement à sa tunique grise, mais encore à ses cheveux longs et tombants.

— Ah ! oui, senhor! c'est le *saint*, comme tout le monde l'appelle ici ; venez, je vais vous faire conduire.

Le jeune élégant est amené à notre héros qui paraît recevoir un inconnu :

— Vous ne me reconnaissez donc pas, don Inigo ?

— Juan de Madeva ! Oui, mon ami, je vous reconnais très-bien.

— Vous affligez vivement et profondément votre noble famille, don Inigo ! Vous la déshonorez par votre vie aventureuse et par votre obstination à tendre la main à tout le monde. Il est indigne de votre naissance d'agir ainsi ! Que voulez-vous qu'on pense de vos parents ? On supposera ou qu'ils n'ont pas les moyens de fournir à vos besoins, ou qu'ils n'en ont pas la volonté. Dans l'un et l'autre cas, on se trompera, et le blâme restera sur eux.

puisque leurs biens sont considérables, et que tout Espagnol de noble race sait à quoi s'en tenir sur les illustres d'Onhez de Loyola. Je vous dirai plus, senhor, c'est qu'un gentilhomme de votre naissance, ayant la fortune que vous avez, ne peut vivre aux dépens de la charité publique, comme vous le faites, sans se rendre coupable envers sa famille qu'il déshonore, envers Dieu qu'il offense, envers les pauvres qu'il dépouille en proportion de ce qu'il reçoit.

— Il serait possible que vous eussiez raison, senhor Juan ; je tâcherai d'éclaircir cela et vous remercie en attendant de votre intérêt pour ma famille.

Dès le lendemain, Ignace de Loyola fait poser cette question par écrit, à la Sorbonne :

« Un gentilhomme qui, par amour pour Dieu, a renoncé au monde et embrassé la pauvreté volontaire, offense-t-il Dieu en vivant d'aumônes dans les divers pays qu'il parcourt ? »

Tous les théologiens répondirent par écrit :

« Il n'y a point de péché, pas même l'ombre du péché [1]. »

Ignace s'empressa de communiquer cette décision à don Juan de Madeva, ajoutant :

— C'est moins pour ma justification que j'ai cherché à vous éclairer, que par respect pour la pauvreté volontaire dont notre souverain Seigneur Jésus-Christ nous a donné l'exemple.

Juan de Madeva, ne trouvant plus rien à lui opposer, ne

1. *Bouhours.*

l'inquiéta pas davantage et lui promit de ne point révéler son nom.

Cependant, les parents et amis des disciples de notre saint renouvelaient, toujours sans succès, leurs tentatives pour les détourner de la voie dans laquelle ils étaient entrés. L'inutilité de leurs efforts les détermina à prendre, de concert, le moyen le plus efficace.

Un matin, dès l'aurore, la force armée se présente, enlève les trois jeunes gens et les livre à leur famille. On leur fait subir un interrogatoire, dans l'espoir que leurs réponses amèneront un motif d'accusation contre leur maître ; mais ils n'en parlent qu'avec la vénération la plus profonde et la tendresse la plus vive. N'importe ! L'enfer, qui frémit déjà au seul nom d'Ignace, saura bien inspirer ceux dont il s'est servi pour lui enlever ses disciples.

En attendant, notre héros reçoit une lettre de Diego, celui qui l'a dépouillé des aumônes dont il l'avait fait le dépositaire. Diego s'accuse de cette infidélité, du désordre dans lequel il s'est jeté, de la misère qui s'en est suivie, et il ajoute que, retenu à Rouen par la maladie et la plus complète détresse, il conjure Ignace de l'aider à retourner en Espagne en lui procurant quelques secours.

Notre saint n'hésite pas. Il confie à un ami le motif d'une absence dont il ignore la durée. Il va se mettre en oraison dans l'église des Dominicains ; et, après avoir consulté Dieu, il part, à pied, en demandant l'aumône toujours, espérant au moins consoler et fortifier son ennemi, s'il ne lui est pas donné de faire davantage pour lui. Il part à jeun ; et, persuadé qu'il marchera plus vite s'il

ôte sa lourde chaussure, il va nu-pieds, offrant à Dieu ses fatigues et ses souffrances pour le pauvre pécheur qu'il va secourir. Son cœur bat d'une douce émotion à la pensée qu'il recueillera peut-être assez d'aumônes sur sa route, pour être plus utile encore à Diego. Et, pourtant, il est à peine hors de Paris, qu'il éprouve une sorte d'appréhension des fatigues de ce voyage ; il se sent alourdi, presque découragé. Il s'était promis de ne rien prendre et de rester à jeun jusqu'à Rouen ; maintenant, il se demande s'il pourra soutenir ce long jeûne, et il le redoute. Néanmoins, il renouvelle cette résolution comme s'il était certain de le pouvoir, car il compte sur les secours de Dieu.

Il était près d'Argenteuil, lorsque, tout à coup, il se sentit rempli d'une force et d'une vigueur qui ne pouvaient lui venir que d'en haut. Il marchait avec une telle légèreté et tant de vivacité qu'il fit dix lieues dans sa journée, ne s'arrêtant de temps à autre que pour louer et remercier le Dieu qui le comblait de ses faveurs.

Le soir, il s'arrêta dans une petite ville, demanda un gîte à l'hôpital, pour la nuit seulement, et accepta avec joie la moitié du lit qu'on lui offrit ; l'autre moitié était occupée par un pauvre mendiant dont l'aspect soulevait le cœur. Ignace de Loyola remercia Dieu de cette faveur de plus, qui terminait si bien pour lui cette heureuse journée. Comment eût-il pu lui témoigner sa reconnaissance et son amour s'il n'avait eu une si précieuse occasion de vaincre sa nature ?

La seconde nuit fut moins méritoire à son gré : il la passa sur une botte de paille, et il y était seul. C'était presque du luxe, comparativement.

La troisième nuit, il était à Rouen, il soignait Diego, l'embrassait, l'encourageait, lui promettait de lui chercher des secours dès le lendemain, et surtout lui renouvelait l'assurance de son amitié et de son entier oubli de la faute commise à son préjudice. Il quêta pour lui, dès que le jour parut, lui procura ensuite le passage gratuit sur un bâtiment marchand, et lui donna des lettres de recommandation pour l'Espagne.

Telle fut la vengeance d'Ignace de Loyola.

Pendant qu'il était occupé de cette œuvre héroïque, l'enfer agissait.

Les personnes qui avaient arraché à notre saint les trois disciples qu'il s'était attachés portaient une plainte en forme au grand inquisiteur, Matthieu Ori, prieur des Jacobins. Elles accusaient Ignace de pervertir la jeunesse des écoles, et d'exercer sur elle une influence qui ne pouvait avoir sa source que dans la magie. Matthieu Ori mande le coupable à son tribunal; mais ce coupable ne se trouve point à Paris en ce moment, et, de là, une foule de suppositions dont l'absurdité ne choque personne :

— Il est bourrelé de remords, disaient les uns, et il a pris la fuite pour échapper au bûcher.

— Toute cette apparence de sainteté, disaient les autres, s'est évanouie ; se voyant près d'être démasqué, il a pris la fuite pour n'être pas pendu haut et court.

— Cela prouve, ajoutaient ceux qui se piquaient de sagesse et de modération, qu'on doit toujours se défier de l'exagération et la tenir pour très-dangereuse [1].

1. *Ribadeneira.*

L'ami auquel notre saint avait confié le motif de son départ lui écrit aussitôt et lui dépêche un messager. Celui-ci rencontre le saint sur une place publique, à Rouen, et il lui remet la lettre.

Ignace en prend lecture, fait dire à Diego qu'il ne peut l'embrasser, tant il est pressé de retourner à Paris, et il entre chez un écrivain public, accompagné des personnes qui se trouvaient avec lui. Il présente à l'écrivain la lettre qu'il vient de recevoir, en le priant de la lire aux témoins qu'il amène; il déclare que, sans retourner à l'hôtellerie où loge l'ami qu'il est venu visiter, et sans communiquer avec qui que ce soit, il va se mettre en marche pour regagner Paris. Il demande à l'écrivain une attestation du fait, le prie de l'accompagner, avec les témoins, jusqu'au delà des murs de la ville et part en leur présence [1].

En arrivant à Paris, il ne s'arrête nulle part ; couvert de la poussière du chemin, il se présente devant Matthieu Ori; il lui dit où et comment il a reçu la nouvelle des accusations portées contre lui, et ajoute :

— Me voici maintenant à votre disposition, prêt à répondre à tout ce que votre révérence jugera devoir me demander, prêt à me soumettre à tout ce qu'elle jugera devoir faire de moi. Je ne lui demande qu'une grâce, c'est de me permettre de suivre la classe de philosophie, qui commencera le jour de Saint-Remi [2].

Il fut aisé à l'inquisiteur de reconnaître l'innocence du

1. *Ribadeneira.*
2. *Bartoli*

prétendu coupable, et d'apprécier sa sainteté. Ignace lui inspira la plus entière confiance et une véritable vénération ; ce fut tout le résultat de l'agitation et des démarches de ses ennemis. Mais la pureté reconnue de sa doctrine et l'éminente perfection de sa vie ne purent changer leurs sentiments à son égard, et ses disciples ne lui furent jamais rendus. On les entoura de surveillance et de persécutions jusqu'à la fin de leurs études; on les ramena ensuite dans leur patrie, et, plus tard, Juan de Castro, prêtre et grand prédicateur, entra dans l'Ordre de Saint-Bruno ; Peralto voulut entreprendre le voyage de la Terre-Sainte, et, ne pouvant en obtenir l'autorisation du pape, il retourna en Espagne. On ignore ce que devint don Amator.

Les vacances approchaient; Ignace formait le projet de faire un voyage en Angleterre, pour y recueillir les aumônes nécessaires à sa subsistance pendant l'année scolaire qui allait suivre. Il déplorait toujours le temps que la distance de l'hôpital Saint-Jacques au quartier Latin enlevait chaque jour à ses études, et il se demandait souvent ce qu'il pourrait faire pour se rapprocher des collèges, sans augmenter ses dépenses. Une idée, que son étonnante vertu pouvait seule lui suggérer, se présente à son esprit :

« Les professeurs de l'Université ont tous des serviteurs, se dit-il; si je pouvais être accepté par l'un d'eux à ce titre, sans autre rétribution que les leçons qu'il voudrait bien me donner, à la condition, toutefois, qu'il me permettrait de suivre les cours de philosophie? Je le servirais de

mon mieux, m'attachant à voir Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa personne, et les apôtres dans la personne de ses élèves... Oui ! je vais chercher, je vais demander cela !

Et l'héroïque Ignace cherche et demande, en effet, cette place de *domestique!* de *valet!* Il avait déjà fait à Dieu le plus grand de tous les sacrifices, en se retranchant plusieurs heures d'oraison pour les donner à l'étude, sans laquelle il savait ne pouvoir jamais arriver au libre exercice de l'apostolat. Il se présente maintenant à sa pensée un autre sacrifice, qui peut accélérer ses succès et lui faire atteindre plus sûrement et plus promptement le but tant désiré pour la gloire de Dieu : il le fera sans hésiter. Lui, le fier guerrier, le noble courtisan, le riche et magnifique Loyola se fera le serviteur d'un professeur dont il eût fait si peu de cas quelques années auparavant ! L'humilité de notre héros pouvait seule aller jusque-là.

Dieu ne permit pas qu'il trouvât la place ambitionnée par sa vertu.

Pendant les vacances, il fit, en Angleterre, le voyage projeté. A son retour, il trouva, à l'hôpital, des lettres de crédit que lui envoyaient plusieurs des marchands espagnols établis dans les Pays-Bas, en lui renouvelant la promesse de lui faire toucher régulièrement tous les ans pareille somme, et de l'augmenter même autant qu'il pourrait le désirer pour ses bonnes œuvres, ou pour lui-même. Peu de jours après, il recevait encore des aumônes considérables de Barcelone.

Ainsi pourvu du nécessaire, et au delà, il put s'accorder le luxe d'un pauvre logement dans le quartier Latin, près

du collége de Sainte-Barbe, où il allait commencer sa philosophie. Il avait alors trente-huit ans [1].

1. Dans notre *Histoire de saint François de Xavier*, nous avons dit que saint Ignace de Loyola quitta le collége de Montaigu en 1530 C'est une erreur de notre part. D'après la lettre de saint Ignace à dona Inès, il arriva à Paris *le 2 février* 1528. Le P. Bouhours dit qu'il suivit les classes du collége de Montaigu *pendant dix-huit mois*. Ce fut donc au mois d'octobre de l'année 1529 qu'il commença son cours de philosophie à Sainte-Barbe, et non en 1530.

VII

Il était d'usage, au collége Sainte-Barbe, de réunir les étudiants en philosophie, tous les dimanches et tous les jours de fête. On les faisait argumenter, en présence de plusieurs professeurs, juges compétents de leurs progrès, et il résultait de ces réunions fréquentes et pleines d'intérêt une vive émulation, un zèle ardent pour l'étude et le travail. Ignace de Loyola se dispensa de ces réunions.

En commençant la philosophie, il se promit de travailler de manière à faire de rapides progrès, et, pour cela, de refouler au fond de son cœur le zèle dont il était dévoré pour la sanctification des âmes. Il avait fait une épreuve suffisante à Alcala et à Salamanque; il avait vu que la science infuse est comptée pour peu parmi les hommes, et que, sans la science acquise, il ne pourrait jamais exercer l'apostolat avec la liberté, l'autorité, les garanties exigées par les théologiens chargés de veiller à l'orthodoxie des enseignements chrétiens. Il s'était dit : Sachons tout sacrifier, même la gloire de Dieu, *à la plus grande gloire de Dieu !* »

Et il avait tout sacrifié pour atteindre ce but, qui fut celui de sa vie tout entière depuis son séjour à Manreza.

Cependant lorsqu'il trouvait l'occasion sans la chercher, il en profitait pour faire aimer ce Dieu dont la gloire était

la plus ardente passion de son âme. Il parvenait ainsi à ramener plusieurs de ses condisciples à la réforme de leur conduite, à la pratique des vertus chrétiennes, et à la fréquentation des sacrements.

Bientôt, le docteur Juan Penha, professeur de philosophie, remarque dans ses élèves un changement qui lui déplaît. Il surveille, il interroge, il s'informe et en découvre la cause. Il prend Ignace à part et lui dit avec une colère qu'il ne peut dissimuler :

— J'ai deux reproches à vous adresser : le premier, de ne jamais paraître à nos réunions du dimanche ; le second, d'empêcher plusieurs de vos condisciples d'y venir. A ces reproches, j'ajouterai un avertissement : mêlez-vous de vos propres affaires et ne cherchez pas à vous immiscer dans celles des autres, si vous ne voulez être victime de votre zèle ridicule et exagéré.

— Si je ne viens pas à vos réunions, maître Penha, c'est uniquement parce que je me crois obligé d'obéir à l'Église qui m'ordonne de sanctifier les jours consacrés plus spécialement à Dieu ; je pense que le même motif éloigne ceux de mes condisciples qui se glorifient également d'être chrétiens.

— Ils n'y pensaient pas avant que vous ne fussiez venu les détourner de ce qu'ils doivent considérer comme un devoir. Tenez-vous donc pour averti, croyez-moi !

Cet avertissement, le docteur Penha le renouvela sans succès jusqu'à trois fois [1]. Ignace n'en persista pas moins

1. *Ribadeneria.*

à mettre à profit toutes les occasions que la Providence lui ménageait pour gagner à Dieu une âme de plus.

Un jour, le docteur Juan Penha, empourpré par le feu de la colère, se présente chez le recteur du collége, don Diego de Govea :

— Maître, lui dit-il, nos réunions d'étudiants en philosophie sont réduites au point que nous serons forcés de les supprimer si vous ne prenez des mesures énergiques. Et cela tient à cet Inigo, ce mendiant inconnu, qui se donne des airs inspirés et qu'on croirait payé pour recruter les jeunes gens au profit des monastères !

— C'est ce misérable qui a perdu Amator et Peralto, l'année dernière, s'écria le recteur furieux à ce souvenir. J'avais tout fait auprès de l'inquisiteur pour amener son arrestation ; mais l'hypocrite a su lui persuader qu'il est un saint...

— Voilà plusieurs de mes écoliers, reprit Juan Penha, qui, en quelques mois, ont disparu du monde pour prendre le froc ! Le dimanche, plusieurs autres ont cessé de venir argumenter, pour aller au sermon, et de là s'entretenir de spiritualité avec leur Inigo ! N'est-ce pas indigne, de la part de cet homme, d'apporter un tel désordre dans le collége ?

Le recteur parut réfléchir un moment, puis il dit au professeur, avec l'accent d'une parfaite satisfaction :

— Eh bien ! maître Penha, vous avez raison ; il faut en finir avec ce ridicule personnage. Prenez vos mesures pour que tout soit prêt, afin de le faire *passer par la salle*, demain matin, à son arrivée au collége.

Dans la journée, on vit de fréquents chuchotements entre maître Penha et ses élèves privilégiés ; on en vit aussi entre les professeurs ; il était évident qu'une grave affaire agitait les esprits, et la curiostié de ceux qui n'étaient pas initiés s'en trouvait vivement excitée. Il y eut bien des distractions pendant les heures d'étude ; plus d'une oreille était plus attentive aux paroles échangées à voix basse, qu'elle ne l'avait été à l'explication d'*Aristote.*

Au sortir du collége, Ignace de Loyola fut rejoint par un des jeunes écoliers qu'il avait convertis et dont il était tendrement aimé :

— Senhor Inigo, lui dit-il, il se trame un horrible complot dont j'ai saisi quelques mots bien suffisants pour m'éclairer... Ne venez plus à Sainte-Barbe, je vous en conjure !

— Pourquoi cela, mon ami ?

— Parce qu'on veut vous faire *passer par la salle !* Oh ! c'est infâme !

— Qu'est-ce que cela ?

— Ce que c'est ? mais une infamie, senhor ! Celui qui subit ce châtiment est déshonoré à tout jamais !

— Expliquez-vous, senhor, je vous le demande ; en quoi consiste ce châtiment ?

— Eh bien ! le voici : Quand celui qui doit le subir se présente pour la classe, on ferme toutes les portes, on sonne la cloche, tous les écoliers se rangent autour de la salle ; les régents arrivent armés de verges, frappent le coupable, l'un après l'autre, et le malheureux est déclaré infâme, au point que des parents honnêtes ne voudraient jamais

permettre à leurs enfants de lui adresser la parole.

— Et pour quel crime suis-je condamné à ce traitement ? demanda notre saint.

— Pour le bien que vous nous avez fait, senhor Inigo.

— C'est alors pour la gloire de Dieu. Je réfléchirai à cela, mon ami ; je vous remercie de m'en avoir prévenu.

— Ne revenez plus, senhor ! je vous en supplie ! Allez continuer votre cours au collége de Beauvais. C'est don Francisco de Xavier qui y professe, et vous n'y perdrez rien, car il a un talent des plus brillants.

— Je vais consulter Dieu, et ce qu'il m'inspirera je le ferai.

Le maître et le disciple se séparèrent, après s'être cordialement serré la main.

Le premier mouvement de notre héros, en apprenant l'infâme complot tramé contre lui, avait été celui de l'indignation. Toute sa fière et bouillante nature se révoltait à la pensée d'un tel châtiment ; mais le motif qui le lui méritait, suffit seul pour le calmer aussitôt. Il alla plus loin, il remercia Dieu de lui avoir ménagé cette amère humiliation, et le pria de l'éclairer dans une affaire où sa gloire était si fort intéressée. Le lendemain, après avoir accepté le sacrifice avec la générosité que nous lui connaissons, il s'achemine vers le collége de Sainte-Barbe .. Au moment d'y entrer, il se trouble, il pâlit [1], il sent qu'il est encore Ignace de Loyo-

1. *Ribadeneira.*

la! Sa nature se refuse à l'ignoble supplice qui l'attend; mais il regarde en haut... Tous ses sentiments humains sont écrasés à l'instant, et il va franchir le seuil... Une lumière divine l'éclaire soudain! Dieu est content de son acceptation, et ne lui demande pas davantage; il l'arrête au contraire, car le salut de plusieurs âmes est attaché à la justification de son héroïque apôtre. Ignace sait ce qu'il doit faire; la volonté divine lui est connue.

Il entre, toutes les portes se ferment derrière lui; il ne s'en émeut pas, et demande à parler au recteur pour une affaire importante. Il va trouver le docteur Diego de Govea, et lui dit avec une noble et modeste assurance:

— Maître recteur, vous m'avez préparé un supplice infamant en punition de la bénédiction que Dieu a daigné répandre sur les faibles efforts de son indigne serviteur. Vous devez comprendre qu'après avoir été mis aux fers dans la prison de Salamanque et confondu avec les derniers malfaiteurs, pour avoir commis le même crime qu'à Sainte-Barbe, pour avoir gagné quelques âmes à Dieu, je subirais, de tout mon cœur, le châtiment que vous désirez m'infliger, si Dieu en devait retirer plus de gloire. J'ai été prévenu de ce qui m'attendait ici ce matin, et vous voyez que je n'ai pas cherché à m'y soustraire, puisque je suis venu; mais je ne suis pas seul intéressé dans cette affaire, le salut de plusieurs âmes en dépend; c'est pourquoi j'en appelle à votre jugement, senhor, et crois devoir vous demander si la justice chrétienne ordonne de punir comme perturbateur celui qui n'a commis d'autre crime que de travailler à faire connaître et aimer notre Maître à tous, le souverain

Seigneur Jésus-Christ ! Est-il permis de me faire subir un châtiment ignominieux, dans l'unique but de détacher de moi les âmes que Jésus-Christ m'a attachées par sa grâce?

Le recteur versait des larmes et ne répondait pas. Après quelques instants, il prend Ignace par la main, le conduit dans la salle où les régents, tenant les verges, l'attendaient ainsi que tous les écoliers. Au moment de donner le signal il se met à genoux devant l'apôtre du collége, et lui dit en fondant en larmes :

— Je vous demande, senhor, je vous conjure de me pardonner le tort que j'ai eu de croire si légèrement les rapports calomnieux qui m'ont été faits contre vous ! Pardonnez-moi l'injure que j'ai voulu vous faire et que j'aurais faite à Dieu, dans votre personne. Je le reconnais avec douleur !

Et, se laissant relever par Ignace, que l'émotion empêchait de parler. il dit à tous ceux qui étaient présents :

— Que désormais l'étudiant Inigo soit respecté içi de tous à l'égal d'un saint ; je le regarde comme tel. J'ose le dire en sa présence, malgré son humilité, car la réparation doit être éclatante : c'est un saint [1].

Cette scène fut d'un immense effet dans le collége. Le docteur Juan Penha exprima aussi tous ses regrets à notre héros, lui témoigna, depuis, la plus haute estime et s'y attacha sincèrement. Les professeurs Moseralo et Valho devinrent ses plus chauds partisans. Il n'était bruit dans l'Université que de la haute sainteté de l'écolier Inigo, et

1. *Bouhours.*

le docteur Martial ayant demandé à le voir et l'ayant entrenu plusieurs fois, le déclarait plus savant en théologie que tous les docteurs de la Sorbonne :

— En ma qualité de docteur en théologie, dit-il un jour à notre saint, il me serait facile de vous faire recevoir ce grade avant la fin de vos études, et je vous engage à accepter, car il est évident que vous êtes éclairé plus qu'aucun de nous, et que Dieu lui-même a été votre maitre.

— Non, messire, lui répondit l'apôtre, tous les obstacles que j'ai trouvés sur mon chemin apostolique m'ont prouvé qu'il est des connaissances humaines indispensables aux yeux du plus grand nombre, et je tiens à pouvoir affirmer que j'ai travaillé à les acquérir. Avec la grâce de Dieu, j'atteindrai le but.

VIII

Ignace de Loyola commençait à bien parler le français qu'il ignorait en arrivant à Paris, et il se réjouissait d'un avantage qui allait faciliter ses succès apostoliques, bornés jusqu'ici aux seuls Espagnols et aux Portugais. Il est vrai qu'ils étaient nombreux dans les écoles de l'Université; mais ils ne suffisaient pas à l'ardeur de son zèle. Il s'était promis de ne point faire faire les *Exercices spirituels* avant la fin de ses études; toutefois il profitait des vacances pour procurer à Dieu cette gloire et travailler plus activement à la conversion des pécheurs.

Une affaire l'ayant amené un jour chez un savant docteur, dignitaire ecclésiastique, plus occupé des intérêts du temps que de ceux de l'éternité, il le trouva engagé dans une partie de billard et dut attendre qu'elle fût achevée. Au dernier point le docteur présente une queue à notre saint et lui propose une partie :

— J'ignore les règles du jeu, lui répond Ignace, et je serais trop certain de vous faire gagner, messire.

— N'importe! ajoute le docteur, essayez, je vous donnerai une leçon, et je pourrai dire que je vous ai vu jouer au billard.

Un trait de lumière éclaire soudain l'esprit de l'apôtre ; il saisit la plaisanterie du docteur et lui dit :

— Hé bien ! messire, je le veux bien ; mais si je joue, je veux gagner ! je suis trop pauvre pour jouer dans le seul but de m'amuser ; comme je ne possède que ma personne, elle sera mon enjeu. Si je perds, je me mettrai à vos ordres et vous obéirai humblement en tout ce qu'il vous plaira de me commander pendant un mois, à la condition toutefois que Dieu n'en pourra être offensé. Si je gagne, vous ferez une chose que je vous demanderai et qui tournera à votre avantage, j'en suis certain [1].

Dieu permit que cette proposition amusât le docteur qui accepta avec empressement.

La partie s'engage, ou plutôt notre héros commence à jouer, et ses coups sont si précis, son œil est si sûr, sa main est si ferme, qu'il ne laisse pas un point à faire à son adversaire et gagne la partie sans désemparer.

Le docteur était devenu pensif ; il n'était pas naturel que, n'ayant jamais joué, Ignace fût de première force. Dieu était là, il allait se servir de cette circonstance pour l'amener à réformer sa vie trop mondaine et trop agitée...

Le docteur avait raison. Le saint apôtre ayant gagné réclama l'enjeu : le perdant se soumet et demande ce qu'il a à faire. Ignace lui impose les *Exercices spirituels* pendant un mois. Il obéit, sort de cette retraite entièrement changé et devient un modèle de toutes les vertus sacerdotales.

1. *Bartoli.*

Un ami de notre saint s'était laissé entraîner dans une liaison coupable : toutes les instances de l'amitié d'Ignace, toutes ses exhortations ne purent obtenir de cet ami la rupture de ces fâcheuses relations. Ignace prie plus ardemment encore pour la conversion de ce pêcheur ; il ajoute à ses austérités, à ses mortifications : Dieu semble devenu sourd à sa prière, insensible à sa douleur. Chaque soir le coupable sort de la ville et se dirige vers Gentilly, où il a pris la funeste habitude de se rendre régulièrement. Ignace de Loyola n'a pas épuisé toutes les ressources de son zèle et de sa charité. Il suit à distance celui qui ne veut plus l'appeler son ami afin d'offenser Dieu plus librement, et, bien assuré du chemin qu'il prend chaque jour, il voit ce qui lui reste à faire pour vaincre l'obstination du coupable.

C'était en hiver, le froid, très-rigoureux depuis quelques jours, avait gelé plusieurs cours d'eau et entre autres la Bièvre que l'ami de notre saint traversait sur un petit pont pour se rendre à son but. Un soir, le héros apostolique, dont la parole est restée infructueuse, va se jeter demi-nu dans la Bièvre, près du pont sur lequel son ami doit passer. Il enfonce dans la couche de glace qui couvre la superficie de la rivière, et reste là, plongé jusqu'aux épaules, en demandant à Dieu, avec larmes, d'accepter cette souffrance pour le salut d'un pécheur qui lui est si cher. A l'heure accoutumée l'ami arrive, va mettre le pied sur le pont... Il s'arrête ! Ignace est là, il a entendu sa voix et le remords s'est fait sentir :

— Allez ! s'écrie l'héroïque apôtre, allez, au péril de

votre chère âme, où l'enfer vous conduit ! Moi, votre ami, je reste ici pour expier par la souffrance le plaisir coupable dont vous ne craignez pas de jouir au prix de votre éternité ! Allez, vous dis-je ; j'attendrai ici votre retour ; vous m'y retrouverez ; vous m'y trouverez demain, vous m'y trouverez tous les jours jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de rendre la vie à votre âme ou de donner la mort à mon corps [1] !

Non, dit le malheureux pécheur en fondant en larmes non, mon ami ! je n'irai pas plus loin, et je ne reviendrai jamais ! c'est fini !

Ce fut fini, en effet ; il se convertit sincèrement, suivit la direction de notre saint et vécut en parfait chrétien.

On avait beaucoup parlé à Ignace des scandales occasionnés par un prêtre qu'on lui avait désigné. Ignace avait prié longtemps pour ce pécheur sans être exaucé, et, ne voyant aucun prétexte pour l'aller trouver et en prendre occasion de l'émouvoir comme il l'aurait désiré, consulta Dieu, le conjura de l'inspirer et attendit.

Un dimanche matin, il va demander à ce prêtre de l'entendre en confession et lui fait l'aveu de toutes les fautes de sa vie, en répandant des larmes amères ; car notre héros ne cessait de déplorer les années de sa jeunesse. Dieu, qui lui a suggéré cette pensée, s'en sert pour toucher le cœur du prêtre, déchiré par le remords à mesure que le pénitent s'accuse. Dès que la confession est achevée, les rôles chan-

1. *Bartoli.*

gent ; c'est le prêtre qui ouvre son âme à notre saint, et le conjure de l'aider à rentrer dans la voie dont il aurait dû ne s'écarter jamais. Ignace de Loyola lui propose de suivre les *Exercices spirituels.* Ce conseil est accepté, le fruit en est merveilleux, et le prêtre répare, par toute une vie de pénitence exemplaire, les scandales qu'il avait donnés auparavant.

Un des étudiants que le saint apôtre avait ramenés à Dieu, était retombé dans ses habitudes de péché. Après avoir épuisé en vain le langage de la foi et celui de l'amitié pour lui faire reprendre la voie de la vertu ; après avoir inutilement prié pour lui pendant plusieurs mois, Ignace voulut faire au ciel une sainte violence et, s'étant imposé un jeûne de trois jours, il passa ces trois jours entiers au pied de l'autel, sans nourriture et sans sommeil, ne cessant de demander à Dieu l'âme que l'enfer lui avait enlevée. Et Dieu, touché de tant de larmes et de prières, de tant de privations et de souffrance, rendit cette conquête à son ardente charité. Cette fois ce fut pour toujours : le disciple de notre saint ne dévia jamais du sentier qui lui fut tracé par son maître, et donna jusqu'à la fin l'exemple de toutes les vertus.

Ignace exerçait aussi les œuvres de miséricorde dans les hôpitaux. Il soignait les malades, convertissait les pécheurs, ensevelissait les morts et travaillait héroïquement à éteindre tout ce qui restait en lui de ses inclinations naturelles. Inigo de Loyola devait mourir entièrement. Sa

délicate nature ne se révoltait plus dans les services humiliants qu'il rendait aux malades des hôpitaux ; mais il lui restait une répulsion instinctive pour certaines maladies, et il voulait en triompher à tout prix avec le secours d'en haut.

Il apprend un jour qu'on vient de porter à l'hôpital des Espagnols, celui de Saint-Jacques, un pauvre mendiant atteint d'une maladie contagieuse ; il veut le voir et lui donner ses soins. Le malade lui dit qu'il est de plus dévoré par un ulcère. Notre saint nettoie et panse cette plaie en cherchant à consoler et à fortifier le malade... Tout à coup, une pensée se présente à son esprit, et le héros de Najera et de Pampelune sent le frisson de la peur effleurer tout son corps! « Si j'allais gagner la maladie ! » se dit-il. Mais aussitôt il reconnaît la tentation : le brillant gentilhomme de la cour de Valence voudrait s'éloigner de ce pauvre malade, et par là même de Jésus-Christ présent dans celui de ses membres qui est sous ses yeux. Il n'en sera pas ainsi : le saint vaincra le gentilhomme ! Au même instant, Ignace se penche sur le malade, l'embrasse et se relève vainqueur, mais l'ennemi n'est que terrassé, et notre héros veut qu'il soit écrasé, qu'il soit pulvérisé. Tous les jours Ignace retourne à l'hôpital, recherche les malades atteints de la contagion, les soigne avec une préférence marquée et parvient à triompher entièrement de ses craintes et de ses répulsions.

Cependant, l'étude, l'apostolat, le service des hôpitaux, les austérités, les longues oraisons ne suffisent pas à Ignace de Loyola : son ardeur n'est pas satisfaite, il a besoin de plus que cela. Dieu lui a fait connaître sa volonté ; il sait

que le moment est venu où il doit recruter les premiers soldats de la grande armée dont Jésus-Christ doit être le chef. Cette armée est appelée à faire des prodiges de valeur sur le champ de bataille de la sainte Église; il le sait, et il soupire après le moment où il lui sera donné d'en former le noyau et de la voir ensuite s'accroître et se développer *à la plus grande gloire de Dieu*. Jusque-là il ne connaîtra pas le repos.

IX

Parmi les professeurs en renom de l'Université de Paris, on distinguait un jeune gentilhomme de la Navarre espagnole, dont on avait souvent parlé à Ignace de Loyola et qui occupait la chaire de philosophie au collége de Beauvais [1]. Notre saint avait voulu le voir, était allé l'entendre, et, frappé de toutes les qualités qui brillaient dans le jeune professeur, éclairé d'ailleurs par une lumière surnaturelle, il avait vu aussitôt tout ce que l'Église pouvait attendre d'un tel génie joint à de si belles facultés, aux avantages extérieurs les plus attrayants, à tout ce qui peut séduire, entraîner et charmer. Depuis ce jour, il avait compté sur la Providence pour l'aider à entrer en relation avec l'élégant Navarais dont il connaissait la famille, mais à qui il voulait taire le nom de la sienne.

Jusqu'ici, tous les disciples de notre saint lui avaient été enlevés par la Providence ou par le monde, et il n'avait pas trouvé dans plusieurs autres les qualités propres à remplir le but qu'il se proposait. En voyant don Francisco de Xavier, il n'avait pas eu le moindre doute sur les desseins

1. Situé dans la rue Saint-Jean-de-Beauvais, sur l'emplacement de la maison qui porte aujourd'hui le numéro 7.

de Dieu à son égard ; mais il fallait arriver à lui et le gagner à la cause évangélique, ce qui n'était pas sans difficulté.

Francisco de Xavier, dernier fils de don Juan Jasso, seigneur d'Idocin, et de dona Maria d'Azpilcueta de Ajnarez y Xavier, était né au château de Xavier, près Sangueza, en Navarre, le 7 avril 1506. Cette demeure féodale, avec les terres dépendantes, devant former l'apanage de don Francisco, il en portait le nom [1].

Passionné pour l'étude, dès son enfance, et annonçant une intelligence supérieure, ses parents avaient dû seconder son ardent désir de savoir, et l'avaient envoyé à l'université de Paris pour y faire sa philosophie. Il avait alors dix-huit ans. Il s'était logé au collége Sainte-Barbe, afin d'y suivre plus facilement les classes du docteur Juan Penha, et y avait rencontré un écolier dont l'esprit, le caractère et le goût pour la science l'avaient charmé. C'était Pierre Lefèvre, de même âge que lui, mais de naissance bien différente.

Fils d'un pauvre agriculteur du village de Villaret, dans le diocèse de Genève, Pierre avait gardé les troupeaux dans ses premières années, mais sa tendre piété et son désir d'apprendre avaient décidé ses parents à le placer chez un instituteur du voisinage. L'enfant avait fait de rapides

1. C'était une clause insérée par ordre de Jean III, roi de Navarre, dans le contrat de mariage de don Juan de Jasso avec dona Maria d'Azpilcueta. Le dernier de leurs fils devait prendre le nom et les armes de Xavier, et hériter de ce fief afin de le conserver dans la famille et de le perpétuer par une de ses branches.

progrès ; un de ses oncles, religieux chartreux, avait jugé qu'on devait lui enseigner le latin, et Pierre, après avoir fait ses études en Savoie, était venu suivre les cours de philosophie au collége sainte Barbe.

Arrivé à Paris, en même temps que don Francisco, il s'était senti porté vers lui, et, cet attrait étant réciproque, l'un et l'autre s'étaient liés de la plus étroite amitié. Ils occupaient la même chambre, avaient suivi ensemble les mêmes classes, pris leurs grades en même temps, et, depuis, bien que don Francisco professât au collége de Beauvais, et que Pierre renouvelât sa philosophie à Sainte-Barbe, les deux amis, toujours tendrement unis, n'avaient rien changé à leur vie d'intimité.

Ignace avait gagné facilement la confiance de Pierre Lefèvre ; mais il trouvait, dans Francisco de Xavier, une résistance contre laquelle tout autre eût échoué. La nature orgueilleuse et fière du jeune professseur avait d'autant moins de goût pour les maximes évangéliques, que celui qui les présentait à ses méditations avait une apparence plus humble et plus pauvre. Plus le zèle d'Ignace revenait à la charge, plus l'orgueil et la vanité de Xavier se révoltaient contre sa persévérance. Plus notre saint cherchait à se rapprocher de Xavier, plus celui-ci cherchait à le fuir. Mais le saint apôtre ne se décourageait pas, et, malgré les railleries, les épigrammes, les sarcasmes même de don Francisco, il persistait à lui témoigner les sentiments de la plus bienveillante charité.

Pierre Lefèvre, profondément peiné de l'antipathie que

Xavier manifestait pour notre saint, saississait toutes les occasions de le faire valoir et apprécier. Depuis quelques mois, il répétait à Ignace les leçons du docteur Penha, à la demande de ce dernier, lorsque lui vint l'heureuse inspiration de proposer à Francisco de le prendre en troisième dans leur chambre commune. Don Francisco, ne sachant rien refuser à Pierre, consentit à le recevoir.

Plus près de Xavier, le saint apôtre se fit mieux connaître ; mais son extérieur humiliait toujours l'élégant Navarrais et semblait un obstacle infranchissable à tout rapprochement plus intime.

Ignace employait tous les moyens sans résultats : il lui rendait des services, admirait son talent, applaudissait à ses succès, lui envoyait des auditeurs et des écoliers capables d'apprécier ses brillantes facultés. Xavier en était touché et reconnaissant ; mais lorsque notre saint lui répétait : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » le jeune mondain ne répondait que par une plaisanterie ou par le silence de l'ennui ou de l'indifférence.

Sa conduite était irréprochable, humainement : son noble caractère, son cœur généreux, ses sentiments élevés le garantissaient contre les mauvaises passions. Il avait reçu une éducation chrétienne, remplissait fidèlement les devoirs les plus importants du christianisme, se trouvait parfaitement en règle et ne voulait à aucun prix de la perfection évangélique à laquelle Ignace voulait l'amener. Il était jeune, beau, de grande naissance, flatté dans le monde pour ses charmantes qualités, aimé surtout ; il tenait à ses

succès et n'en voulait rien sacrifier. Il voyait devant lui un bel avenir, et y renoncer au début de la carrière lui paraissait une impossibilité, une folie. Mais Dieu permit qu'un jour don Juan de Madeva lui parlât d'Ignace, lui découvrit sa noble origine, le nom de sa famille et les grands sacrifices qu'il avait faits à Dieu. Xavier, comprenant alors tout l'héroïsme du pauvre volontaire qu'il avait tant dédaigné, ne lui témoigna plus que respect et affection, mais résista longtemps encore à ses exhortations.

Pierre Lefèvre, au contraire, avait mis toute son âme entre les mains du saint apôtre, et suivait aveuglément sa direction. Après deux ans de persévérance, Ignace, jugeant le moment venu pour s'assurer de la volonté de Dieu sur son disciple, lui dit un jour :

— Pierre, dès que j'aurai terminé mes études théologiques, je veux aller en Palestine travailler de toutes mes forces à la conversion des juifs et des musulmans qui couvrent cette sainte contrée.

Pierre Lefèvre se jette aussitôt dans ses bras et lui dit avec une vive émotion :

— Vous êtes mon maître et mon père, vous m'emmènerez avez vous, je veux vous suivre partout où vous irez !

Quelques mois après, Lefèvre, toujours résolu à partager la vie humble et pauvre de son saint maître, partait pour régler ses affaires d'intérêt en Savoie et dire un dernier adieu à sa famille.

Pendant huit mois que dura son absence, Ignace redoubla de soins et d'efforts auprès de Xavier qu'il aimait tendrement, dont il admirait les rares qualités, et qu'il sen-

tait être appelé à la plus haute sainteté. Le jeune et beau Navarrais ne résistait plus que faiblement. Son âme pure autant que noble avait compris le néant des grandeurs humaines et de la gloire qu'elle avait ambitionnée ; elle luttait depuis longtemps déjà contre la grâce qui la pressait, lorsqu'enfin, dans le courant de l'été de cette même année, 1533, elte s'avoua vaincue[1]. Dès ce moment, Xavier, s'abandonnant à la direction de notre saint, se donna entièrement à Dieu, et courut à pas de géant dans la voie des conseils évangéliques.

Cette brillante conquête, qui devait être si glorieuse pour l'Église, avait coûté plus de trois années de soins, de patience et d'efforts de tout genre à Ignace de Loyola.

1. Nous ne pouvons qu'indiquer ici les principaux faits qui amenèrent la touchante conversion de François de Xavier, ayant déjà donné tous les détails qui s'y rattachent dans notre *Histoire* du grand apôtre des Indes, publiée par le même éditeur et honorée de l'approbation de Monseigneur l'évêque de Beauvais. Tout ce qui concerne le personnage de Miguel Navarro, qu'on trouvera plus loin, a été raconté aussi avec beaucoup plus d'étendue dans l'*Histoire de saint François de Xavier.* Nous ne pouvions nous répéter dans celle-ci.

X

Don Martino Garcia de Loyola avait longtemps ignoré le sort de son frère Ignace. Après le premier passage de notre saint à Venise, le marchand espagnol par lequel il avait été reconnu dans cette ville avait fait savoir à sa famille qu'il était parti pour la Terre-Sainte. Ceux de ses anciens amis qui l'avaient rencontré depuis, s'étaient empressés également d'en donner des nouvelles à don Garcia ; mais Ignace n'avait pas écrit un seul mot à ce frère dont il était si tendrement aimé. Il aurait craint de se rattacher trop humainement à ceux dont il s'était séparé pour répondre à l'appel de Dieu, s'il avait conservé des relations aussi chères. Dieu lui avait dit : *Quittez tout et suivez-moi ;* il avait tout quitté et avait suivi la voix toute-puissante qui avait ébranlé son âme et l'avait arrachée à tous les plaisirs, à toutes les gloires, à toutes les séductions de la terre.

Pendant qu'il étudiait la philosophie au collége Sainte-Barbe, et qu'il travaillait avec tant de constance et de courage à la difficile conversion du jeune seigneur de Xavier, notre héros avait jugé pouvoir reprendre ses relations de famille. Dix années d'épreuve étaient suffisantes, il n'avait plus à redouter les instances des siens pour lui faire aban-

donner la voie dans laquelle il marchait par la volonté d'en haut, et lui-même pouvait, sans le moindre regret, porter un regard sur ce qu'il avait laissé. Le 20 juin 1532, il avait reçu une lettre de don Martin Garcia, qui se plaignait de son silence à l'égard d'une famille dont il avait toujours été chéri. Ignace lui avait répondu peu de jours après :

« Le motif pour lequel je ne vous écrivais pas, senhor mon frère, c'est qu'il ne m'était pas suffisamment prouvé que le plus grand honneur et la plus grande gloire de Dieu dussent en résulter. Car, dans cette vie, je ne puis aimer qui que ce soit, sinon dans la mesure où je puis l'aider à servir Dieu. Et celui-là n'aime pas Dieu de tout son cœur, qui aime quoi que ce soit, non pour Dieu mais pour soi-même. Pourquoi aimons-nous les apôtres plus que les saints inférieurs? Parce qu'ils ont servi Dieu avec plus de zèle, et qu'ils ont aimé plus ardemment Dieu Notre-Seigneur. La charité, sans laquelle nul ne peut posséder la vie,est l'amour. L'amour par lequel nous aimons le Seigneur notre Dieu pour lui-même et, pour lui-même aussi, aussi, toutes les autres choses.

« Je désire beaucoup, et plus encore que beaucoup, que ce véritable amour soit en vous, en nos parents, en nos amis. Telle doit être la mesure de mon amour et pour vous et pour eux. Et, en effet, ma victoire et ma gloire ne consistent-elles pas à servir les serviteurs de mon Seigneur et mon Dieu ?

« Ce que je vous dis, ce que je vous écris, ce que je vous recommande, c'est un amour véritable, c'est un cœur

sincère et animé d'en haut qui me l'inspirent. En considération de l'honneur, et, pour lui-même de l'amour que vous devez au Seigneur notre Dieu, je vous conjure de dépenser toutes vos forces à l'acquisition de votre part de gloire et d'honneur dans les cieux, de ne plus songer qu'à vous assurer une place dans la pensée divine, et à vous faire un nom éternel auprès de Dieu, le Seigneur souverain, qui nous jugera tous. Vous ne devez pas user de parcimonie avec celui qui s'est montré si libéral dans les dons qu'il vous a faits.

« Je vous en conjure de nouveau, et je ne vous demande rien plus instamment, je désire que vous vous efforciez sérieusement, non-seulement de penser à ces choses, mais encore de les vouloir et de les faire. Pour celui qui veut, il n'est rien de difficile ; surtout, lorsqu'il s'agit des choses qui se font pour Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Pauvre de tout bien,

« INIGO. »

Paris, juin 1532.

Pendant les vacances qui suivirent sa conversion, Xavier fit les *Exercices spirituels,* sous la direction de celui à qui il avait abandonné le soin de sa grande âme, et se retira pour cela dans une petite maison de la rue Saint-Jacques, où Pierre Lefèvre fit bientôt après la même retraite, et que notre saint avait louée dans ce but.

L'enfer avait trop longtemps disputé cette conquête à

notre héros, pour le laisser jouir en paix des fruits de la victoire.

Miguel Navarro, écolier espagnol, aimait le jeune seigneur de Xavier comme l'aimaient tous ceux qui le connaissaient, et à ce sentiment très-réel, venait se joindre un intérêt personnel : Miguel était pauvre, et don Francisco payait toutes ses dettes et fournissait à tous ses besoins.

Miguel, s'étant aperçu depuis plusieurs mois de l'ascendant que prenait Ignace sur le jeune professeur, avait fait feu de toutes ses batteries pour perdre notre saint dans son esprit; mais Xavier, sachant à quoi s'en tenir, avait repoussé avec énergie les efforts de la calomnie, et avait même imposé silence à Miguel. Ce dernier, voyant approcher le moment où don Francisco finirait par embrasser la pauvreté volontaire, prit une résolution violente et désespérée.

Ignace de Loyola habitait seul la chambre des trois amis pendant l'absence de Lefèvre et la retraite de Xavier. Miguel, jugeant le moment favorable, se rend au milieu de la nuit au collége Sainte-Barbe; il lance une échelle de corde qui s'accroche au-dessus du mur d'enceinte, à l'angle du bâtiment où la chambre du saint apôtre est située, et, montant par cette corde, un couteau catalan dans sa main, il allait enfoncer la fenêtre, lorsqu'il entendit une voix formidable, éclatante et terrible comme un jugement divin, s'écrier au milieu du silence et de l'obscurité de la nuit :

« Où vas-tu, malheureux ! que vas-tu faire ? »

Tremblant, épouvanté, respirant à peine, le coupable se précipite sur la fenêtre, l'ébranle, l'ouvre, s'élance dans la

chambre, va tomber aux pieds d'Ignace de Loyola en ce moment en oraison, et lui fait l'aveu de son crime dont il sollicite et obtient le pardon.

Miguel, n'ayant point de complice et point de confident, n'avait pu douter un instant de l'intervention divine en faveur de l'apôtre : son repentir était donc sincère. Nous verrons s'il fut durable.

Au sortir de sa retraite, don Francisco était déjà un saint et n'aspirait plus qu'au bonheur de consacrer sa vie tout entière à la plus grande gloire de Dieu. Pierre Lefèvre, à son retour, éprouva la plus douce consolation de ce merveilleux changement tant désiré, car Francisco était toujours la plus chère affection de son cœur.

Ignace, voulant éprouver la vocation de Xavier, comme il avait éprouvé celle de Lefèvre, lui fit part de ses projets apostoliques pour la Terre-Sainte :

— Vous êtes le père de mon âme, mon cher maître, lui dit Xavier en l'embrassant avec effusion ; je vous suivrai partout où vous irez! Je suis à vous à la vie et à la mort!

XI

Deux jeunes cavaliers, couverts de poussière, et dont le plus âgé ne paraissait pas avoir plus de vingt à vingt-deux ans, entraient à Paris par la porte Saint-Michel, et semblaient chercher une hôtellerie. C'était pendant l'été de 1533 : la chaleur était accablante ce jour-là, et les rues étaient presque désertes, en ce moment, dans le quartier Latin. Les deux voyageurs, ayant aperçu l'enseigne désirée, approchent, descendent de cheval, et, au même instant, le plus âgé s'écrie :

— Le voilà !

Et il court au-devant d'un homme assez mal vêtu, et qui, du reste, était le premier personnage qu'ils eussent rencontré depuis qu'ils avaient franchi l'entrée de la ville. Le jeune cavalier aborde cet homme en lui disant :

— C'est vous que je viens voir, senhor, je n'en puis douter. N'êtes-vous pas don Inigo de Loyola.

— Oui, senhor.

— Je vous avais reconnu, j'en étais sûr, bien que je n'eusse jamais eu l'honneur de vous voir, mais j'ai tant entendu parler de vous à Alcala et à Salamanque, et j'ai un si grand désir de servir Dieu sous votre direction, ainsi que mon ami Alfonso Salmeron, que nous sommes venus

tout exprès pour vous demander la faveur de nous recevoir au nombre de vos disciples. »

Celui qui parlait ainsi était Diego Laynez, d'Almazan, en Castille ; son compagnon de voyage était des environs de Tolède ; le premier avait vingt et un ans, le second dix-neuf. L'un et l'autre se distinguaient par une grande supériorité d'intelligence, et avaient fait les plus brillantes études à l'université d'Alcala.

Ignace, à la première vue, pressentit deux apôtres destinés à l'aider dans le grand œuvre qu'il méditait. Il les embrassa avec effusion, les accepta pour disciples, leur fit faire bientôt après les *Exercices spirituels*, et eut la joie de les voir sortir de cette retraite, prêts à tout entreprendre, à tout sacrifier, à tout souffrir pour la plus grande gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

Pendant ses études à Sainte-Barbe, notre saint s'était lié, de la plus étroite amitié, avec Simon Rodriguez d'Azeveda, né à Buzella, dans le diocèse de Viseu, en Portugal, et qui était venu étudier la théologie à Paris, aux frais de son souverain. Simon Rodriguez, éminemment pieux et d'une grande capacité, avait promptement apprécié Ignace de Loyola, et s'était vivement attaché à sa personne et à sa direction. Souvent même, il lui avait exprimé son secret désir de partir pour la Terre-Sainte dès qu'il serait élevé au sacerdoce, et de se consacrer tout entier à la conversion des infidèles dans ces lieux vénérés. Ignace ayant reconnu, dans cette disposition, un des apôtres qu'il cherchait, l'avait admis au nombre de ses disciples, lui avait fait faire les *Exercices spirituels*, et, le voyant ensuite plus résolu

que jamais à ne plus vivre que pour la plus grande gloire de Dieu, il se l'était associé.

Il avait également enrôlé sous sa bannière Nicolas, surnommé Bobadilla [1], qui ayant eu recours à sa charité pour suffire aux frais de ses études, avait été touché des conseils de l'apôtre, les avait fidèlement suivis, avait fait plus tard les *Exercices spirituels* et avait déclaré qu'il voulait partager la vie et les travaux de celui à qui il devait, après Dieu, le bonheur intérieur dont il jouissait.

Parmi les étudiants en théologie, il y en avait un que notre saint désirait ardemment, qu'il demandait à Dieu depuis longtemps, et qu'il ne pouvait obtenir, bien qu'il n'eût aucun doute sur sa vocation. C'était Geronimo Natale, de Mayorque. Il se sentait appelé à l'état ecclésiastique, mais ne pouvait accepter l'idée de l'apostolat tel que notre saint l'entendait. Pierre Lefèvre et Diego Laynez ne furent pas plus heureux dans leur tentative pour l'amener à partager leur vie, qu'il trouvait beaucoup trop parfaite. Un saint religieux, Manuel Miona, directeur d'Ignace, tenta vainement aussi de persuader à Geronimo que la volonté de Dieu l'appelait à la vie apostolique parmi les disciples d'Ignace de Loyola ; Geronimo lui répondit :

— Croyez-vous réellement que ce soit plaire à Dieu autant que vous le dites ? Donnez-moi l'exemple, je verrai alors s'il y a lieu de le suivre. Attachez-vous à Inigo de Loyola, vivez pauvrement comme lui, demandez l'aumône, soignez les lépreux, vivez de sa vie, enfin, et nous réfléchirons ensuite.

1. Nom du lieu de sa naissance, près de Palencia.

Un jour, notre saint, que rien ne pouvait décourager, lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu, va voir Geronimo, l'entraîne avec lui dans une église où il était sûr de ne trouver personne à cette heure-là, et, en présence de Notre-Seigneur, il lui renouvelle toutes ses instances pour l'amener à la perfection de la vie évangélique. Il est repoussé comme à l'ordinaire. Il insiste encore, lui donne lecture d'une lettre qu'il vient d'écrire à un de ses neveux [1], pour l'engager à entrer dans la même voie, appuie sur les passages qui lui semblent plus décisifs, et conjure Natale de réfléchir à tout cela devant Dieu. Geronimo se sentit ému; il en eut honte, refoula ses sentiments, et, sortant de sa poche le livre des saints Évangiles, il dit à Ignace, en le lui montrant :

— Ce livre me suffit; si vous n'avez rien de mieux à m'offrir, je ne vous suivrai certainement pas. J'ignore qui vous êtes; je ne connais pas mieux vos associés; je ne sais ni ne comprends ce que vous voulez faire, je ne serai donc pas des vôtres.

Et, laissant là Ignace, il sortit en se promettant de le fuir désormais avec le plus grand soin.

On était à la fin de juillet 1534; Pierre Lefèvre venait d'être ordonné prêtre et avait célébré sa première messe le 22 du même mois.

Notre héros n'avait fait connaître à aucun des disciples qu'il s'était attachés les noms de ceux qu'il comptait leur

1. Ce neveu devait être Antonia d'Araoz.

adjoindre. Chacun se croyait à peu près seul appelé à le suivre en Palestine. Mais, le moment de les réunir approchant, il les engagea à consulter la volonté de Dieu avec un renouvellement de ferveur, et à se disposer à la connaître par les jeûnes, les mortifications et la retraite. Cette nouvelle épreuve lui paraissait indispensable.

Lorsqu'elle fut terminée, chacun, séparément, lui ayant dit qu'il était fermement résolu à le suivre et à lui obéir en toutes choses, pour la plus grande gloire de Dieu, il leur donna rendez-vous à chacun pour le même jour et à la même heure, afin qu'ils pussent se reconnaître et s'entendre avec lui. Toutefois, il leur laissa ignorer ce projet et ce but de réunion. Au jour fixé, ils se rendirent auprès de leur saint maître, et ne purent se défendre contre la vive émotion qu'ils éprouvèrent en se voyant. Tous, au nombre de sept, se connaissaient et s'appréciaient. En apprenant que tous ils étaient appelés à vivre désormais de la même vie, ils laissèrent échapper des larmes de joie :

« Je comprends votre émotion, leur dit Ignace de Loyola; j'ai voulu laisser ignorer à chacun de vous les noms des compagnons que le ciel lui avait choisis, afin de laisser votre cœur plus libre de suivre les inspirations de Dieu. Je comprends qu'en vous voyant, votre zèle, votre courage, votre confiance redoublent d'ardeur. Dieu vous appelle tous à une entreprise d'une immense importance, j'en suis convaincu. Or, si chacun de vous, séparément, est capable de grandes choses, que sera-ce en vous réunissant dans une seule pensée, un seul intérêt, un seul but : la gloire de Dieu, le bien de l'Église? Vous avez eu le temps d'exami-

ner devant Dieu votre vocation, vous allez vous prononcer aujourd'hui.

« Pour moi, je n'ai qu'un désir: c'est, avec le secours de la grâce, de conformer ma vie à celle du divin Modèle. La sainteté personnelle de Jésus-Christ ne lui a pas suffi : il a vécu, il a souffert, il est mort pour le salut des hommes. Je veux donc tâcher de l'imiter en cela, autant qu'il sera possible à ma faiblesse. En travaillant à ma propre perfection, je veux me dévouer au salut de mes frères. »

Il dit ensuite la douleur qui avait déchiré son cœur à la vue des Lieux-Saints, devenus la proie de l'infidélité, après avoir été inondés du sang d'un Dieu, et il leur fit part de sa résolution d'aller dans la Terre-Sainte, employer tout son zèle, tout son amour, toutes ses forces, à la conversion des infidèles.

« Que je serais heureux ! s'écria-t-il, s'il m'était donné de verser mon sang, pour une telle cause, sur cette terre arrosée du sang du Rédempteur ! Je veux espérer qu'un jour ce bonheur me sera accordé ! En attendant, je suis résolu à me vouer solennellement à son service pour ne plus appartenir qu'à lui seul. Je veux m'engager irrévovocablement, par un vœu solennel, à la pauvreté volontaire, à la chasteté perpétuelle, et au voyage de la Terre-Sainte ! »

L'âme d'Ignace de Loyola semblait passer dans celles de ses disciples à mesure qu'il leur parlait. Après un instant de silence, tout s'écrièrent à la fois, et comme poussés par un même mouvement, une même inspiration :

« A la Terre-Sainte ! A la Terre-Sainte ! »

Tous prirent l'engagement de suivre leur saint maître jusqu'à la mort, et maître et disciples s'embrassèrent avec autant d'émotion que de douce et tendre charité, en se promettant de s'aimer mutuellement comme des frères, dont leur bon maître serait le chef, le *frère aîné*.

Ils convinrent ensuite qu'après avoir terminé leurs études théologiques, ils se rendraient à Venise, où ils s'embarqueraient pour la Palestine, à moins que ce voyage ne leur fût impossible durant une année entière. Dans ce dernier cas, ils seraient dégagés de leur vœu à l'égard de la Terre-Sainte, et ils iraient à Rome se mettre à la disposition du Souverain-Pontife.

Ignace fixa le 15 août, fête de l'Assomption, pour leur engagement solennel qu'ils remettraient dans les mains de la Reine du ciel, en la priant de le faire agréer par son divin Fils. Chacun devait s'y préparer par la retraite, la prière, le jeûne et les mortificattons corporelles.

Il y avait alors sur le haut de la colline Montmartre, au nord de Paris, un monastère entouré d'un vaste enclos. En dehors du mur de clôture, à l'est, sur le lieu même où saint Denis et ses compagnons furent martyrisés, était situé une petite chapelle appelée chapelle des *Saints-Martyrs*, et dont la construction était attribuée à la piété de sainte Geneviève. Ce sanctuaire s'élevait sur un autre souterrain, n'ayant de jour que par la chapelle supérieure.

Ce fut cette chapelle souterraine que notre saint choisit pour sa consécration solennelle et celle de ses chers disciples. Ils devaient y être absolument seuls et garder le secret sur ce projet.

Le 15 août 1534, tous se rendirent dans ce sanctuaire, où les premiers apôtres des Gaules avaient reçu la mort en échange de la foi qu'ils étaient venus apporter. Pierre Lefèvre, le seul qui fût prêtre, célébra la sainte messe. Avant la communion, il se tourna vers ses frères, tenant dans ses mains le corps de Notre-Seigneur, et tous, l'un, après l'autre, prononcèrent, en face de l'adorable Hostie, la formule de leurs vœux de chasteté perpétuelle, de pauvreté volontaire, et de voyage apostolique dans la Terre-Sainte, ou d'abandon à la disposition du Souverain-Pontife, pour la plus grande gloire de Dieu. Ils s'engagèrent, en outre, à n'accepter aucune dignité ecclésiastique, et à ne jamais recevoir d'honoraires pour aucune des fonctions du saint ministère.

Après ces promesses, ils communièrent tous avec tant de ferveur et une si douce consolation, que Simon Rodriguez, trente ans après, assurait n'avoir jamais éprouvé de bonheur comparable à celui qui suivit son premier engagement à Montmartre.

Les nouveaux apôtres étaient trop heureux pour se séparer après cette grande et solennelle action ; ils avaient besoin de se voir, de se féliciter mutuellement, de jouir ensemble de leur commun bonheur. Une petite source coulait, limpide et fraîche, au bas de la colline ; ils y descendirent, l'entourèrent, firent un léger repas, et s'entendirent sur ce qui leur restait à faire. Plusieurs d'entre eux n'avaient pas fini leur études théologiques, il fallait les terminer, et l'on convint que le vœu de pauvreté ne serait obligatoire extérieurement qu'après ces études. Jusque-là,

on continuerait à garder le secret sur l'association qui venait de se former. On décida ensuite que, le 25 janvier 1536, on partirait pour Venise où on s'embarquerait pour la Palestine, à moins que les croisières ennemies ne missent un obstacle insurmontable à ce voyage. En attendant, on se réunirait souvent, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, on ferait ensemble un repas très-frugal, on s'entretiendrait de sujets spirituels, et on conserverait une tendre charité, qui les unirait de manière qu'il n'y eût entre eux qu'un cœur et qu'une âme. Ignace leur recommanda d'approcher des sacrements tous les dimanches et toutes les fêtes, et de renouveler leurs vœux tous les ans, à pareil jour, dans le même lieu.

Tout cela étant bien convenu, les amis s'embrassèrent cordialement et se séparèrent.

La Compagnie de Jésus était née.

En cette même année 1534, Henri VIII, roi d'Angleterre, rendait un édit, déclarant coupable de crime capital, et digne de mort, celui de ses sujets qui n'effacerait pas le titre de *souverain-pontife* de tout livre ou écrit dans lequel il le trouverait.

Dans le même temps, Calvin envoyait ses émissaires dans toutes les universités de France pour y insinuer le venin de l'hérésie, et au moment où nous voyons apparaître les premiers apôtres, qui devaient être les plus redoutables adversaires de cette nouvelle hérésie, elle commençait à exercer ses ravages, avec un succès déplorable, parmi les étudiants des colléges de Paris.

QUATRIÈME PARTIE.

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(1534 — 1541.)

I

Deux Espagnols se présentèrent un jour chez le grand inquisiteur, prieur des Dominicains de la rue Saint-Jacques, Mathieu Ori; c'était dans le courant de février de l'année 1535 :

— Révérend Père, lui dit celui qui s'était chargé de porter la parole, nous nous faisons un devoir de consience d'avertir votre révérence qu'il se passe des choses très-graves parmi les étudiants.

— Parlez; que se passe-t-il?

Mon révérend Père, un étudiant en théologie, et que votre révérence connait bien, a formé une association

secrète qui paraît être une religion nouvelle. Nous ne vous dirons pas si ce sont les doctrines de Calvin qu'ils ont adoptées, ou si c'est une secte qui commence à se former, puisque les affiliés gardent le secret là-dessus; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont des réunions dans lesquelles ils n'admettent qui que ce soit, et qu'ils affectent des airs de sainteté dont personne ne saurait être dupe.

— Cette association est-elle nombreuse ?

— Ils sont sept, mon Père, en y comprenant le chef Inigo de Loyola. Il a perverti les plus belles intelligences, les plus beaux talents, ceux qui faisaient le plus d'honneur à l'université de Paris. Presque tous sont Espagnols, et nous ne pouvons voir nos compatriotes se laisser insinuer ainsi le poison de l'hérésie, sans supplier votre révérence d'y apporter remède.

— Mais don Inigo n'est point hérétique, dit l'inquisiteur, car chaque jour il m'amène des jeunes gens que les partisans de Luther et de Calvin avaient séduits, et qu'il a convertis : sa doctrine m'a toujours paru orthodoxe; vous pouvez vous rassurer.

Cette réponse n'était pas du goût de Miguel Navarro, le plus ardent dénonciateur d'Ignace.

Miguel, un moment abattu par l'événement surnaturel qui l'avait empêché d'accomplir son projet criminel contre la vie du saint apôtre, avait senti revivre toute sa haine en découvrant l'existence d'un lien secret entre don Francisco et Ignace de Loyola, et lorsqu'il s'était aperçu des fréquentes réunions tant recommandées à ses disciples par notre saint, il s'était promis de tout tenter, de tout mettre en œuvre

pour perdre celui dont le ciel l'avait forcé d'épargner la vie, Il insista donc auprès de l'inquisiteur et ajouta :

— Mon révérend Père, connaissez-vous le petit livre dont se sert Inigo de Loyola pour séduire la jeunesse ?

— Non; quel est ce livre ?

— Ah ! voilà le grand mystère! il ne le communique qu'à ceux qui veulent bien écouter ses discours. Pour cela, il fait disparaître son homme, il l'enferme, Dieu sait où ! avec ce petit livre, et au bout d'un mois environ, le reclus reparaît. Mais il est changé à ne plus le reconnaître, et quelques temps après, il va s'enfermer dans un monastère de cette secte, probablement. Mon Père, votre Révérence doit comprendre que ce livre soit pour nous un sujet d'inquiétude. S'il est orthodoxe, pourquoi le cacher et n'en donner connaissance qu'aux initiés ? S'il ne l'est pas, pourquoi l'Inquisition le laisserait-elle entre les mains de celui qui l'emploie à séduire et à perdre les âmes ?

— Je vous répète, reprit l'inquisiteur en se levant, je tiens la doctrine de don Inigo pour très-conforme à celle de l'Église. Quant à l'association dont vous me parlez et au livre dont le danger vous préoccupe, je prendrai des informations.

Miguel et son complice se retirèrent assez mécontents des dispositions de Mathieu Ori. Ils avaient peu de confiance dans le résultat des informations, et auraient préféré que l'inquisiteur procédât autrement, et ordonnât provisoirement l'arrestation de notre saint.

Cependant, Ignace était repris de ses douleurs d'estomac,

ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à des austérités effrayantes, à de longues oraisons, aux soins des malades dans les hôpitaux, à l'apostolat et à ses études théologiques. Nul ne comprenait qu'il pût suffire à tant de choses. Il passait de longues heures dans l'église de Notre-Dame des Champs, très-peu fréquentée, et où il était presque toujours seul. Souvent il se retirait dans le fond d'une carrière à Montmartre, s'y abandonnait à l'oraison, bien certain de n'y être pas dérangé, et profitait de cette solitude pour se donner de sanglantes disciplines.

Ce régime aggravant ses souffrances, Ignace céda aux instances de ses biens-aimés disciples, et consulta des médecins qui lui ordonnèrent l'air natal, comme seul remède efficace dans un tel état d'épuisement. Notre saint hésitait d'abord à se séparer de ceux qu'il venait de donner à Dieu et à son Église depuis si peu de temps ; mais, après avoir imploré les lumières d'en haut, il décida ce voyage. Xavier, Laynez et Salmeron devaient faire une renonciation légale des biens qu'ils possédaient en Espagne. Les envoyer eux-mêmes régler ces intérêts, c'était les exposer à toutes les séductions de leurs familles qui ne négligeraient rien pour les détourner de leur vocation. Ignace de Loyola se chargea donc de leur procuration, et il fut convenu qu'après avoir arrangé ses propres affaires, il se rendrait dans les familles de ses amis pour régler les leurs.

Ce plan adopté, notre saint était au moment de le mettre à exécution, lorsqu'il apprit que l'inquisiteur faisait prendre des renseignements sur sa personne, ses actions et sa doc-

trine; on ajoutait que de nouvelles accusations portées contre lui motivaient ces mesures :

— Mes amis, dit-il aussitôt à ses disciples, je suis dénoncé comme hérétique, sectaire, corrupteur de la jeunesse en matière de foi, que sais-je encore ? Si je partais, on ne manquerait pas de publier que j'ai voulu me soustraire par la fuite à l'examen de ma doctrine et de mes actes ; je veux donc avant de m'éloigner prendre toutes les garanties possibles, et pour vous pendant mon absence, et pour nous tous dans l'avenir.

Il se rend ensuite chez l'inquisiteur et lui dit avec une sainte dignité :

— Mon révérend Père, j'apprends qu'on m'a dénoncé près de vous comme entaché d'hérésie. Me voici prêt à répondre sur tous les points de doctrine sur lesquels il plaira à votre révérence de m'interroger, et prêt à faire une profession de foi telle qu'il vous conviendra de me la formuler. Je me suis laissé accuser, arrêter, enchaîner, emprisonner à Alcala et à Salamanque, sans me mettre en peine de ma justification, car j'étais seul compromis et je pouvais faire bon marché de ma personne. Mais aujourd'hui, je ne suis plus seul en cause ; j'ai des amis, des associés, tous hommes de grande valeur et d'éminente vertu, qui se destinent comme moi aux fonctions apostoliques. Or, il importe que la réputation des ministres de l'Évangile soit pure de tout venin d'hérésie.

— Je n'ai fait aucun cas des accusations portées contre vous, lui répondit Mathieu Ori ; je sais à quoi m'en tenir sur la pureté de votre foi : les informations se prennent

dans le seul but de confondre vos calomniateurs. Je vous demanderai seulement de me faire connaître un petit livre dont ils font grand bruit, et qu'ils vous accusent de tenir caché à tout autre qu'à vos disciples.

— Le voilà, mon Père, dit Ignace en lui présentant le livre des *Exercices spirituels*. Je serai charmé que votre révérence veuille bien prendre la peine de l'examiner.

Quelques jours après, l'inquisiteur priait notre héros de lui permettre de copier son livre :

— Je vous le demande, ajouta-t-il, afin de m'en pouvoir servir pour mon propre avancement, et pour celle des âmes que je dirige.

— J'y consens bien volontiers, lui répondit notre saint, heureux de vous prouver par là que je suis loin de vouloir le tenir secret comme on l'a prétendu.

Mais cette approbation était insuffisante pour Ignace de Loyola; il lui fallait une attestation formelle et d'une authenticité irrécusable qu'il pût produire au besoin. Lorsque l'inquisiteur eut fait copier son livre, notre saint se présenta de nouveau chez lui, accompagné d'un notaire et de trois docteurs de Sorbonne :

— Mon révérend Père, lui dit-il, je viens vous conjurer de me donner une déclaration portant formellement que j'ai été calomnié dans toutes les accusations dont j'ai été l'objet ; que vous n'avez trouvé rien de répréhensible dans ma foi, et que le livre des *Exercices spirituels* est parfaitement orthodoxe. Le tabellion que voici va écrire cette attestation, je vous demanderai de la signer, et les docteurs qui ont bien voulu venir avec moi la signeront également.

L'inquisiteur fit ce que désirait le saint apôtre et alla plus loin encore; car il fit joindre à sa déclaration l'éloge le plus complet de celui qu'il vénérait comme un saint. L'humilité d'Ignace en était blessée; mais quelles que fussent ses instances, il ne put obtenir un témoignage moins favorable à l'égard de sa sainte vie.

Libre de partir pour l'Espagne, Ignace fit ses préparatifs, renouvela ses recommandations à ses disciples, et désigna Pierre Lefèvre pour les diriger tous en son absence, parce que lui seul étant élevé au sacerdoce devait avoir le respect de tous. Il voulait partir à pied; ses disciples s'y opposèrent en raison de son épuisement et de ses souffrances, et lui achetèrent un pauvre cheval vieux et usé qu'il dut monter sans scrupule, assurément, malgré son vœu de pauvreté.

On ignore, la date précise de son départ, mais il est probable qu'il eut lieu le 26 mars, puisqu'il emportait une lettre de Xavier à son frère aîné, datée du 25 mars 1535 [1].

1. Nous avons reproduit, dans l'*Histoire de saint François de Xavier*, cette lettre dans laquelle il parle de saint Ignace en termes si chaleureux et avec l'expression de la reconnaissance la plus vive pour celui à qui il devait le bonheur d'être tout à Dieu.

II

Un soir de la fin d'avril 1535, au moment où les derniers rayons du soleil venaient de disparaître derrière les sommets les plus élevés des monts Cantabres, le bruit du galop de plusieurs chevaux se fit entendre à l'entrée de la petite ville d'Andoain, dans la province de Biscaye. C'était un gentilhomme suivi de quelques-uns de ses gens. Il alla droit à une hôtellerie, dont il paraissait avoir l'habitude, et mit pied à terre. L'hôtelier était déjà sous les armes et l'attendait à la porte :

— Votre Excellence soit la bienvenue, sonhor don Juan d'Equibar. L'hôtellerie et le maître sont à Votre Excellence.

Pendant que l'obséquieux hôtelier faisait rafraîchir les chevaux et s'efforçait de justifier par son empressement la formule espagnole qu'il venait d'employer, don Juan d'Equibar lui adressa quelques mots et lui demanda avec intérêts :

— Avez-vous du monde, par ce beau temps ?

— Quelques gentilshommes, de temps à autre, qui font rafraîchir leur montures en passant, comme Votre Excellence.

— Tant pis, mon brave Antonio ; je voudrais que votre maison fût remplie de voyageurs.

— Votre Excellence est trop bonne. Aujourd'hui, senhor, je n'avais encore eu personne, si ce n'est un pauvre hère mal monté, habillé de la plus singulière façon, parlant biscayen comme s'il était du pays, et qui vient d'arriver tout à l'heure. A dire vrai, senhor, je soupçonne quelque mystère...

— Vraiment? Et que soupçonnez-vous?

— Senhor, je crois qu'il y a quelque chose... Mais quoi? Je l'ignore.

— Vous devenez intéressant, maître hôtelier. Et qu'est-ce donc qui vous fait supposer du mystère dans ce brave homme de voyageur? Pourquoi le soupçonnez-vous?

— Ah! pourquoi? Parce que Votre Excellence, sauf le respect que je lui dois, n'a pas l'air plus noble que lui, et, avec cet air de grand seigneur, il est habillé comme un pauvre déshérité, et il a un cheval dont le meilleur est le cuir. Il paraît qu'il vient de loin, il n'a pas dit son nom... Il y a du mystère, senhor; je vous l'assure et je m'y connais.

— Vous m'intriguez presque, Antonio. Est-il ici pour longtemps, votre mystérieux personnage?

— Jusqu'à demain, senhor.

— Je voudrais bien le voir!

— Votre Excellence n'a qu'à prendre la peine de monter. Il est dans la chambre la plus pauvre, tout en haut, et la porte ferme si peu [1], qu'on peut voir aisément, sans ouvrir,

1. Les historiens de saint Ignace disent que don Juan d'Equibar le regarda par « une fente de la porte. » Il est plus vraisemblable que ce fut, ainsi que nous l'indiquons, par l'entre-

ce qui se passe à l'intérieur. Vous comprenez, senhor, que dans les montagnes tous les voyageurs qui se disent pauvres ne sont pas toujours sans reproche, et il est bon d'être sur ses gardes.

— Voyons, dit don Juan, conduisez-moi ; je veux voir cet homme-là.

L'hôtelier obéit. Don Juan, en examinant le voyageur, eut de la peine à contenir une exclamation de surprise et de joie. Il descendit en hâte et dit à Antonio :

— J'ai parfaitement reconnu votre hôte, c'est un très-grand seigneur, en effet, et c'est un saint ; mais Dieu vous préserve de lui dire un seul mot de ce qui vient de se passer ! Respectez son secret, c'est ce que vous avez de mieux à faire, si vous tenez à ne pas compromettre votre maison.

L'hôtelier s'inclina profondément :

— Senhor, Votre Excellence peut compter sur ma discrétion. Senhor, pourrai-je parler quand le senhor voyageur sera parti ?

— Oui ; mais pas avant.

Et don Juan d'Equibar, remontant à cheval, partit à toute bride, laissant Antonio livré à mille conjectures et soupirant après le moment où il pourrait parler en toute liberté du voyageur mystérieux dont il était si occupé.

Deux jours après, le son du cor retentissait à l'entrée du château de Loyola, et la noble famille, réunie en ce moment à la table commune, se demandait quel pouvait être

bâillement d'une porte qui fermait mal, comme on en voit beaucoup dans les villages d'Espagne et des Pyrénées.

le visiteur intime qui venait partager son repas du soir, lorsqu'on annonça don Juan d'Equibar :

— Grande nouvelle, mes bons amis ! je veux vous embrasser tous et me réjouir avec vous ? Heureuse nouvelle ! je viens de voir don Inigo !

Personne ne répondit à ces cris de joie ; dans le premier instant, on semblait ne pas comprendre, on interrogeait du regard l'ami don Juan, on attendait une explication :

— Eh bien ! reprit-il, oui, mes bons amis, je viens de voir don Inigo tout à l'heure à Andoain.

— A Andoain ? — Inigo ? — Est-ce vrai ? — Est-ce possible ?...

Tout le monde parlait à la fois, et la famille était nombreuse, car, par une coïncidence remarquable et sûrement providentielle, tous les frères de notre saint et plusieurs de leurs parents étaient au château de ses pères au moment où il y revenait après plus de treize années d'absence.

Jean d'Equibar raconta comment sa curiosité, excitée par la loquacité de l'hôtelier, l'avait porté à vouloir regarder le voyageur dont il parlait, et il ajouta :

— Jugez de ma surprise et de ma joie, en reconnaissant don Inigo ! Il était à genoux, priant avec le recueillement d'un vrai saint et l'expression d'un ange ! Je lui verrais faire des miracles, que je n'en serais nullement étonné. On a eu raison de vous dire que c'est un saint. Mais je dois vous prévenir qu'il est très-changé, très-pâle et d'une extrême maigreur. Quant à son costume, vous le savez, on vous en a assez parlé : c'est toujours la tunique grise et le chapeau gris de Barcelone.

La joie était grande dans l'illustre famille. On s'empressa de préparer le programme de la réception à faire à l'humble apôtre, et ce ne fut pas chose facile à décider.

On voulait d'abord aller au-devant de lui en brillante cavalcade. Les frères, les neveux, les parents, quelques gentilshommes du voisinage qu'on enverrait prévenir dans la nuit, et la suite de chacun; c'eût été une escorte pompeuse bien capable de faire prendre la fuite à notre saint :

— D'après ce que je sais de lui, dit don Garcia, je crains d'exciter son mécontentement par cet appareil. Donnons un air de fête au château, il ne peut nous blâmer de ce témoignage de joie; mais rien à l'extérieur. Je prierai seulement le chapelain d'aller à Andoain souhaiter la bienvenue à Inigo, en notre nom, et lui dire que son retour est pour toute sa famille un sujet de joie.

— Et si Inigo venait par la montagne, dit don Beltram, le chapelain ne le rencontrerait pas.

— Vous avez raison, mon frère, répondit don Garcia; aussi l'aumônier va-t-il partir de suite. Il couchera à Andoain et ne pourra manquer Inigo. Dans le cas où ce cher frère voudrait prendre le chemin de la montagne, je vais faire échelonner des hommes armés sur le passage, afin qu'on puisse le défendre en cas d'attaque. Je vais aussi envoyer un messager à Azpeitia pour prévenir le clergé et les magistrats de l'arrivée de mon frère; ils feront ce qu'ils voudront.

On s'arrêta à ce plan, par respect pour l'humilité de notre saint, et les ordres furent donnés en conséquence.

Le lendemain, Ignace de Loyola, venant d'entendre la sainte messe à Andoain, rentrait à l'hôtellerie pour monter à cheval, lorsqu'il fut salué à la porte par le chapelain de Loyola qui l'attendait :

— Senhor Inigo, lui dit-il, je suis envoyé près de Votre Excellence pour lui dire qu'elle est attendue avec impatience et avec joie par don Martino Garcia, ses fils, ses frères qui sont tous au manoir, toute sa famille et ses amis; tous vous souhaitent la bienvenue, et je demande à Votre Excellence l'honneur de l'accompagner à la tour.

— Senhor chapelain, je vous remercie; vous m'obligerez beaucoup, votre monture étant meilleure que la mienne, de vouloir prendre les devants par la route battue. Je désire aller seul par les sentiers de la montagne dont je me souviens très-bien.

L'aumônier insista, Ignace ne se laissa pas vaincre, et il fallut céder. Il craignait qu'on ne vînt au-devant de lui pour lui rendre des honneurs qu'il voulait éviter à tout prix. Il s'engagea donc dans la montagne, malgré les dangers dont on le menaçait, et le chapelain prit le chemin fréquenté par tous les voyageurs.

Bientôt notre héros aperçoit deux hommes armés, montés sur de bons mulets, et qu'il croit reconnaître. Il s'en approche :

— A qui êtes-vous, mes bonnes gens? leur demanda-t-il.

— A don Martino Garcia de Loyola, senhor; il nous a envoyés pour escorter Votre Excellence et la défendre au cas où les brigands de la montagne l'attaqueraient.

— Je remercie mon frère, et je vous demande de prendre

les devants, mes bons amis ; je n'ai besoin de personne pour me guider et n'ai rien à craindre des brigands. Allez !

Notre humble apôtre devait traverser Azpeitia. En approchant de cette petite ville, il voit s'avancer processionnellement, le clergé, les religieux, les magistrats et les principaux habitants qui venaient le complimenter et lui témoigner la consolation et la joie que son retour apportait à tous. Dans le nombre des personnes qui mirent le plus d'empressement à l'entourer, il eut bientôt reconnu ses frères et ses sœurs qui le pressèrent vivement de venir à Loyola, ne cessant de lui répéter que le château était à lui, qu'il devait le regarder comme sa propriété :

— Depuis que j'ai quitté la demeure de mes pères, leur répondit notre saint, je n'en ai plus d'autre que celle des pauvres. Je vais à l'hôpital de la Madeleine.

Et, résistant à toutes les instances, il se rendit en effet dans cet asile de la misère et de la souffrance, laissant sa famille profondément humiliée de le voir confondu avec les malades indigents de la ville et des environs.

III

A peine rentré au manoir, don Martino Garcia, désolé de la persistance d'Ignace à ne vouloir d'autre demeure que celle des pauvres, et cela, dans son propre pays, à quelques pas de son illustre famille et de sa riche habitation, don Martino dit à ses frères :

— Puisque nous ne pouvons éviter cette peine de cœur et cette humiliation de famille, je veux au moins qu'Inigo soit mieux couché et mieux nourri que les mendiants qu'il nous préfère. Je viens de donner des ordres pour qu'on lui apporte un lit à l'instant même, et, deux fois par jour, je lui enverrai la meilleure part de ce qui sera servi sur la table de sa famille.

Bientôt après, les gens du château arrivaient à l'hôpital de la Madeleine ; ils plaçaient dans la chambre de notre saint le lit envoyé par don Garcia, et ils déposaient sur sa table les mets les plus délicats. Le cœur d'Ignace battit de joie à la vue de ces mets succulents. Son beau regard se porta sur les serviteurs de son frère avec une touchante expression de reconnaissance :

— Je remercie don Garcia, leur dit-il, et je vous remercie vous-mêmes, mes bons amis ; on ne pouvait me faire plus de plaisirs. Mes chers malades vont être si contents !

Que la souveraine bonté de Dieu notre Seigneur vous le rende !

Et aussitôt tout fut distribué aux pauvres malades ; Ignace eut en échange le pain noir de la charité. Le soir, après une longue oraison, il déchira son corps avec sa discipline, puis il s'étendit sur le sol pour prendre un peu de repos. Quand il se releva, il foula le lit dont il ne voulait point se servir, et crut tromper ainsi ceux qui auraient pu deviner sa mortification. Dans la journée, il parcourut les rues de la ville en demandant l'aumône, engagea les enfants à venir entendre l'explication du catéchisme, et les parents à venir écouter les prédications qu'il ferait dans l'église de l'hôpital.

Don Garcia, averti que son frère implore la charité publique dans les rues d'Azpeitia, court avec empressement le trouver, le prie, le conjure de ne pas déshonorer ainsi sa famille :

— Senhor mon frère, lui répond notre héros, Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre maître à tous, nous a donné lui-même l'exemple de la pauvreté volontaire. Je ne crois pas déroger en la pratiquant ; permettez donc que je l'honore et que je la respecte, autant qu'il plaira à Dieu de m'en faire la grâce, jusqu'à la fin de ma vie.

— Vous voulez aussi prêcher, dit-on ? Songez, mon cher Inigo, que, vous exposant à la dérision publique par la mendicité, vous n'aurez nulle autorité pour enseigner le peuple. D'ailleurs vous n'êtes pas prêtre, et les prêtres et les religieux ne manquent pas ici pour la prédication.

— Senhor, mon frère, je vois partout un grand relâche-

ment dans les mœurs et beaucoup d'indifférence pour l'accomplissement des devoirs du christianisme. J'ai trouvé la cause de ce désordre dans l'ignorance des peuples, et je suis fermement résolu de prêcher partout où je me trouverai, autant que je le pourrai, pour la plus grande gloire de Dieu, notre Maître et Seigneur.

— Mais on ne viendra pas vous entendre ! c'est une tentative inutile.

— N'eussé-je qu'un seul enfant, je prêcherai comme si j'avais le plus nombreux auditoire. et, s'il profite de mes enseignements, je ne penserai pas avoir perdu mon temps.

Don Martino, voyant qu'il ne gagnait rien sur l'humble fermeté de son frère, n'insista pas plus longtemps.

Depuis que notre saint avait quitté Paris, son estomac s'était remis ; tout l'ensemble de sa santé était meilleur, il en profita pour reprendre ses austérités. Sa nourriture n'était autre que le pain dur de la charité ; il couchait sur le sol de sa chambre, et ne s'accordait que quelques instants de sommeil ; son cilice était collé à son corps par une chaîne de fer hérissée de pointes, et assez longue pour retomber des deux côtés, après avoir fait le tour de sa taille ; enfin, il multipliait ses disciplines et se traitait avec une rigueur effrayante. Les hommes de service à l'hôpital, s'étant aperçus qu'il ne se couchait jamais, enlevèrent le lit que don Garcia avait envoyé et le remplacèrent par un des pauvres grabats à l'usage des indigents. Ignace, à partir de ce moment, s'en servit régulièrement, heureux de n'être pas mieux couché que les pauvres de Jésus-Christ dont il tenait à partager l'entier dénûment.

Il prêchait tous les dimanches, toutes les fêtes et trois fois dans la semaine, indépendamment du catéchisme qu'il faisait aux enfants. Dès sa première prédication, il y eut foule pour l'entendre. Don Garcia s'était trompé dans ses prévisions : Ignace, loin d'exciter le mépris du peuple, inspirait une profonde vénération par la sainteté de sa vie, et attirait à lui tous les cœurs par la simplicité de ses manières, la douceur de sa parole, la bienveillance de son regard et la bonté tout aimable qu'il témoignait à chacun. Touché de l'empressement général à se rendre à l'église de l'hôpital pour écouter cette première instruction, il promène son regard sur l'immense assemblée, reconnaît ceux qu'il désirait le plus y voir, et aperçoit quelques-uns des membres de sa famille ; don Garcia était du nombre. L'occasion était trop précieuse pour la laisser échapper ; l'humilité de notre héros la saisit avec une sorte d'avidité.

« Mes bien chers frères, dit le saint apôtre, un des principaux motifs qui m'ont déterminé à reparaître dans ce pays que j'avais quitté avec l'intention de n'y jamais revenir, a été celui de céder au cri de ma conscience. Depuis longtemps une voix intérieure me disait que là où j'eus le malheur de donner autrefois le mauvais exemple d'une jeunesse mondaine, frivole et dissipée, je devais apporter celui du repentir et de la pénitence. Chaque jour, je demande à Dieu notre Seigneur, et je le lui demande avec les larmes de la plus vive douleur, de me pardonner aussi et de ne pas refuser le secours de vos prières à un misérable pécheur qui en a si grand besoin. Et si quelques-uns d'entre vous, entraînés par mes funestes exemples, ont eu le mal-

heur de m'imiter dans mes égarements, je les supplie de revenir à Dieu du fond de leurs cœurs et de faire une sincère pénitence de tous leurs péchés !

« Un autre motif m'appelait au milieu de vous. J'ai à m'acquitter d'une dette de justice, j'ai à m'avouer coupable d'une grande faute, et à proclamer hautement l'innocence de celui qui a été accusé et puni injustement. J'ai à le dédommager de la perte que je lui ai fait subir (et montrant du doigt un de ses auditeurs qu'il nomma), c'est à vous que j'ai fait ce tort, que j'ai causé ce préjudice. Cet honnête homme, condamné à payer une somme assez considérable et à subir la honte d'un emprisonnement, pour avoir volé des fruits dans un jardin, ne fut point coupable de cette faute. C'est moi qui l'ai commise ; c'est moi qui escaladai le mur de ce jardin, avec quelques jeunes gens de mon âge, et qui dérobai ces fruits. Pour réparer ce malheur autant qu'il m'est possible de le faire, je donne à celui qui a porté la peine de mon péché, deux domaines situés dans ces environs, et qui sont ma propriété. Vous les accepterez en souvenir de ma faute (il nomme de nouveau celui auquel il s'adressait), et vous me prouverez ainsi que, vous m'accordez la grâce que je vous demande de me pardonner tous mes torts envers vous. Je déclare ici publiquement que je vous donne un de ces domaines, à titre de restitution, et l'autre, à titre de réparation, vous suppliant encore de me pardonner de tout votre cœur, car c'est du fond de mon âme que je déplore mon injustice à votre égard ! »

Tout l'auditoire fondait en larmes. Celui qui parlait

ainsi, tout le monde à Azpeitia l'avait connu si beau, si fier, si élégant, si recherché, si prodigue ! Aujourd'hui on le voyait couvert d'une pauvre tunique grise, ceint d'une cordelière de même couleur, pâle, recueilli, toujours priant, s'humiliant jusqu'à tendre la main en implorant l'aumône d'un morceau de pain, et, en ce moment, il ne craignait pas de s'avouer publiquement coupable d'une faute de sa jeunesse ignorée de tous !

Don Garcia partageait l'émotion générale ; il commençait à comprendre que la profonde humilité de son frère pouvait mettre à ses pieds tous ceux qui l'écoutaient. C'est ce qui arriva.

Bientôt on accourut de tous les villages, de tous les châteaux, de toutes les villes de la province pour consulter *le saint*, pour l'entendre prêcher, pour le voir et lui demander ses prières. Aucune église ne pouvait contenir la foule qui se pressait autour de lui, il se vit forcé de parler en plein air, et, bien que sa voix fût assez faible, on l'entendait à une grande distance. On montait même dans les arbres pour l'écouter.

Le clergé de la province n'avait jamais vu un si grand nombre de pénitents envahir les confessionnaux ; car chacun, pressé de réformer sa vie et de mettre en pratique la sainte parole qu'il avait entendue, voulait commencer par purifier sa conscience. Mais le clergé lui-même avait besoin de réformes, ainsi que plusieurs communautés religieuses ; et Ignace, prévoyant que ces conversions ne seraient durables qu'autant qu'elles seraient soutenues par le zèle des pasteurs des âmes, s'occupa de la réforme du clergé. Tout

laïque qu'il était, il tenta cette immense entreprise, et Dieu, qui la lui avait inspirée, la bénit abondamment ; il obtint même un sacrifice bien méritoire alors pour des Espagnols, celui des jeux de cartes qui étaient une véritable passion dans tout le pays ; les prêtres et les religieux eux-mêmes n'en étaient pas exempts. Il fit un autre prodige : il attaqua le luxe dans ses prédications avec une telle force, que les femmes, émues jusqu'aux larmes, firent céder leur vanité à la parole de l'apôtre, et cette réforme fut durable.

Pendant les dix jours qui précédèrent les fêtes de la Pentecôte, il expliqua chaque soir un des commandements de Dieu. L'effet en fut merveilleux. Plusieurs personnes, qui jusque-là avaient vécu dans le désordre, donnèrent l'exemple de la plus éclatante conversion et en amenèrent beaucoup d'autres qui vécurent depuis dans la pénitence, la mortification et l'éloignement du monde.

Il établit à Azpeitia une confrérie du Saint-Sacrement, qu'il chargea du soin des pauvres honteux ; il lui donna dans ce but un capital assez considérable, dont il confia l'administration à quelques-uns des magistrats de la ville.

Il établit encore l'usage de prier tous les jours à midi, pour les âmes qui sont en état de péché mortel, et le soir pour les morts, et, afin d'en rappeler le souvenir, il fonda une rente destinée à payer celui qui sonnerait la cloche de la paroisse pour en donner le signal.

IV

Ignace de Loyola, nous l'avons dit, faisait le catéchisme aux enfants d'Azpeitia : on en amenait d'autres de fort loin, et des familles les plus marquantes, afin de les faire participer à ses instructions. Les parents eux-mêmes s'y rendaient avec empressement.

Parmi les petits auditeurs de notre saint, Martino d'Alarzia se faisait remarquer par une difformité dans la taille, une laideur exceptionelle et un bégayement qui ne lui permettait pas de prononcer un seul mot sans une extrême difficulté. L'apôtre l'interrogeant un jour, en présence d'une très-nombreuse assemblée, Martino se trouble et répond de manière à exciter l'hilarité de plusieurs personnes. Le saint s'en aperçoit et dit aux rieurs :

— Vous vous moquez de cet enfant ! vous avez tort ; car son âme est infiniment plus belle devant Dieu que ses difformités corporelles ne peuvent être ridicules à vos yeux. Cette beauté intérieure croîtra chaque jour; Martino sera un saint prêtre et rendra des services éminents à l'Église de Jésus-Christ, dans son propre pays.

Martino d'Alarzia justifia littéralement la prophétie de notre saint.

Francisco d'Almara, enfant de huit ans, est présenté par sa mère au saint apôtre :

— Senhor, lui dit-elle, bénissez mon enfant, et demandez à Dieu de me le conserver, car je n'ai que lui !

Ignace considère l'enfant et paraît un moment tout absorbé dans ses pensées ; puis, regardant la mère, il lui dit avec l'accent de l'inspiration :

— Rassurez-vous, senhora, Francisco aura beaucoup d'enfants et mourra très-vieux.

Francisco d'Almara eut quinze enfants et mourut à l'âge de quatre-vingts ans.

On accourait de plusieurs provinces pour demander tout simplement des miracles à Ignace de Loyola , on ne pouvait douter qu'un tel saint n'eût le pouvoir d'en faire autant que de malades on lui présenterait.

Une femme, possédée du démon depuis quatre ans, avait été exorcisée plusieurs fois sans résultat ; on l'amène à notre saint :

— Bon senhor, lui dit-on, vous êtes trop charitable pour la laisser dans ce malheureux état ; vous la guérirez !

— Je ne suis pas prêtre, je n'ai aucun pouvoir pour faire les exorcismes, répond humblement le saint.

— Nous ne vous demandons pas cela, senhor ; nous vous demandons de la bénir et de prier Dieu de la guérir ; votre charité ne peut nous le refuser.

Ignace se laisse toucher ; il lui impose les mains, prie un instant, fait sur elle le signe de la croix, et la laisse délivrée du démon. Le bruit de cette guérison se répand rapidement ; on amène une autre femme au saint apôtre ; on

lui dit qu'elle est sujette à des convulsions qui font croire à la présence du démon :

— Cette femme n'est point possédée, répond-il ; mais l'esprit du mal se plaît à lui montrer des images effrayantes, et c'est là ce qui occasionne ses convulsions.

Et il pria pour cette femme, fit sur elle le signe de la croix et la renvoya guérie.

Dans le village de Gansara, une pauvre femme était mourante d'une phthisie pulmonaire. On la porte à Azpeitia, on prie le saint de la bénir, il répond qu'il ne peut bénir avant d'être prêtre ; mais on insiste, il se laisse vaincre, bénit la malade en présence de nombreux témoins, et la malade retrouve les forces et la santé au point de retourner à pied dans son village. Quelques jours après elle revenait à Azpetia pour remercier celui à qui elle devait la vie et la santé, et lui offrait des fruits de son jardin. Ignace, craignant de l'affliger en les refusant, les accepta et les distribua aux pauvres malades.

Bastido, depuis longtemps à l'hôpital de la Madeleine, était sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie. Un jour, il tombe en présence d'Ignace qui, touché de compassion, demande à Dieu de le guérir et pose sa main sur son front. Au contact de cette main, Bastido revient à lui, son attaque cesse, il est guéri. Une femme dont un bras était desséché, témoin de ce prodige, dit aussitôt à une personne qui l'accompagnait :

— Puisqu'il fait des miracles si facilement, et que je n'ose pas lui demander de guérir mon bras, il se pourrait bien que le bon Dieu le lui fît guérir sans qu'il s'en doutât. Je

vais demander le linge qu'il vient de retirer à ce malade.

Et elle désignait un pauvre ulcéré dont le saint venait de panser les plaies. Elle demande ce linge, elle le lave avec le seul bras dont elle peut disposer, après l'avoir passé sur celui qui n'a plus de vie ; car elle est persuadée que le saint doit laisser une vertu toute-puissante à ce qu'il touche. Dieu bénit la simplicité de sa foi, en manifestant d'une manière éclatante la grande sainteté de notre héros. Pendant que cette femme lavait le linge horrible à voir, mais bien précieux pour elle, son bras mort se porta de lui-même à l'aide de l'autre et reprit en un instant une force et une vigueur qu'il conserva toujours.

Dieu permit que notre saint, après avoir guéri tant d'infirmités, ne pût résister à toutes les fatigues de son apostolat et fut atteint lui-même par la maladie. Sa famille, qu'une si éminente sainteté avait éclairée, lui fit les plus vives instances pour qu'il se laissât porter à Loyola où chacun désirait avoir la consolation de lui donner ses soins. Ignace fut inflexible. Ses parents obtinrent seulement la permission de venir le soigner dans cet hôpital dont ils ne pouvaient l'arracher, et ils se relevaient près de lui de manière à ne le laisser isolé des siens ni le jour ni la nuit. Pour le gêner le moins possible, ils se tenaient dans une chambre voisine communiquant avec la sienne, et ne restaient avec lui qu'autant qu'il le permettait.

Il allait déjà mieux, lorsqu'une nuit, ses deux cousines germaines, dona Maria d'Oriola et dona Simona d'Alzaga, qui le veillaient, le laissèrent seul dans sa chambre, sur sa demande, et passèrent dans la pièce voisine. Avant de le

quitter, dona Maria posa une lumière sur un meuble à quelques pas de lui :

— Je vous remercie, senhora Maria, lui dit-il ; mais je préfère n'avoir pas de lumière et vous prie de vouloir bien l'éteindre.

— Et si vous en aviez besoin, cher cousin?

— Si j'en ai besoin, Dieu Notre-Seigneur ne m'en laissera pas manquer.

Dona Maria obéit, elle éteignit la lumière et se retira avec sa sœur. Ignace aussitôt se livra tout entier à l'oraison, malgré ses souffrances, et il était depuis plus de deux heures tout absorbé en Dieu, lorsque ses cousines, l'entendant pousser des gémissements qu'elles attribuent à un redoublement de fièvre et de malaise, accourent dans sa chambre et le voient environné de lumière et priant avec l'expression de la béatitude. Le saint revient à lui, témoigne le plus vif regret d'avoir été surpris au moment d'une telle faveur, et conjure ses parentes de n'en jamais parler.

Dieu ne permit pas que leur discrétion répondît au désir de notre saint. Au contraire, Dieu voulait justifier aux yeux de toute la famille de Loyola la vie de sainte pauvreté qu'Ignace avait choisie pour lui plaire. Il fallait que tous les membres de cette noble famille se vissent forcés d'avouer que, loin de les humilier et de les abaisser, la sainte vie du pauvre mendiant les élevait et devenait leur plus belle gloire. Et pour cela, la Providence n'avait rien épargné. Elle avait rendu nécessaire le vogaye d'Ignace en Biscaye, elle avait réuni toute la famille au château de

Loyola pour le moment où il devait y arriver, elle avait manifesté la sainteté de l'apôtre par de nombreux miracles, elle avait béni sa parole en lui faisant produire les plus éclatantes conversions; enfin, elle avait porté la lumière dans les esprits et dans les cœurs : les parents de notre héros ne voyaient plus en lui qu'un prodige de vertu.

Notre saint était rétabli; il parlait de son départ pour l'Italie, et il n'avait pas mis le pied au château de ses pères. Ses frères n'osaient plus renouveler leurs instances, mais leur peine était vive et profonde :

— Eh bien ! dit la châtelaine, j'irai seule trouver mon beau-frère Inigo, je me jetterai à ses pieds, et je resterai devant lui sur mes genoux, jusqu'à ce qu'il m'ait accordé la grâce de venir ici !

Dieu veuille, chère senhora, que vous soyez plus heureuse dans cette dernière sollicitation, que nous ne l'avons été tous jusqu'à présent, dit tristement don Garcia.

Le lendemain, Ignace voyait arriver sa belle-sœur, qui lui demanda d'abord très-simplement de ne pas partir sans avoir donné à sa famille la consolation de l'aller voir dans ce château où il était né, où s'étaient écoulées les premières années de son enfance, et où étaient morts un père et une mère qui l'avaient tant aimé :

— Rentrer dans la demeure de mes pères, chère sœur, répondit Ignace, ce serait rentrer dans un monde que j'ai quitté pour jamais; je ne le ferai pas.

Alors, la noble femme tombe à genoux devant son beau-frère et fond en larmes :

— Mon frère, mon cher frère, lui dit-elle, ce n'est plus par des motifs humains que je vous supplie de nous accorder cette faveur, mais bien par la charité de Notre-Seigneur qui remplit votre cœur ! Je vous en conjure par son saint amour, par sa sainte Passion !...

— Oui, chère sœur, pour la Passion de Notre-Seigneur, je le veux bien ; j'irai ce soir.

Le soir, en effet, il se rendit à Loyola, vit toute sa famille réunie, lui donna des avis spirituels, et dit à ses frères :

— Toutes les actions de notre vie doivent avoir pour but la gloire de Dieu, notre Maître souverain. Afin que ma visite atteigne ce but, je vous demanderai, mes frères, une grâce que vous ne me refuserez pas, j'en suis certain.

Il n'y eut, à l'instant même, qu'un élan d'assentiment de la part de tous. Le saint reprit :

— Je vous demande de faire distribuer douze pains, chaque dimanche, à autant de pauvres, en l'honneur des douze apôtres.

— Ce sera fait, mon frère, dit don Garcia, vous pouvez y compter, à partir de dimanche prochain.

Chacun s'empressa de joindre sa promesse à celle du chef de la famille.

Notre saint passa la nuit à Loyola, mais ne se coucha point ; il eût été trop bien, il eût retrouvé ce qu'il avait quitté pour jamais. Le lendemain, avant le jour, il était à l'hôpital.

Cependant, le moment de son départ approchait ; le bruit s'en répandit, et le clergé, les magistrats, le peuple de la

ville et des environs supplièrent vainement le saint apôtre de rester dans son propre pays, où il avait fait un si grand bien. Ignace ne se laissa toucher ni par les larmes ni par les prières :

— Dieu m'appelle ailleurs, répondit-il à toutes ces supplications, et, en aucun cas, je ne me fixerais à Azpeitia. Entouré de ma famille, je serais, en quelque sorte, au milieu du monde, et j'ai quitté le monde et tout ce qui est du monde ; j'y ai renoncé à jamais !

Don Garcia ne pouvait se résigner à voir partir à pied, comme un indigent, celui qui était l'objet de la vénération publique et qui portait le nom de Loyola :

— Mon cher Inigo, lui dit-il, j'ai cédé à votre humilité jusqu'à présent, ou plutôt, votre humilité ne m'a rien accordé pendant les trois mois que vous venez de passer à Azpeitia. Aujourd'hui, il est impossible que vous ne me permettiez pas de vous donner un cheval et de vous faire accompagner et suivre comme il convient à un homme de votre naissance.

— N'ayant pas encore retrouvé toute ma force, lui répondit notre saint, j'accepterai volontiers un cheval ; car celui sur lequel je suis venu est incapable de faire un nouveau voyage, et je l'ai donné à l'hôpital, où il sert au transport des provisions. Quant à vos gens, je n'en ai nul besoin et vous remercie.

— Mais, mon cher Inigo, par respect pour l'opinion, vous ne pouvez voyager ainsi dans votre propre pays ! nous irons tous vous accompagner jusqu'à Pampelune, ou même à Sangueza, puisque vous allez d'abord à Obanos. Tout le

monde sachant que vous êtes ici, vous ne pouvez refuser à vos frères la consolation de vous accompagner.

— Je le veux bien, senhor mon frère, dit humblement notre saint.

Ses frères l'accompagnèrent donc jusqu'aux environs de Pampelune, et là, il leur fit ses adieux, les supplia de ne pas aller plus loin, et se rendit seul à cette ville, où il vendit le cheval que don Garcia lui avait donné. De là, il alla régler les affaires de François de Xavier à Obanos, où habitait don Juan d'Azpilcueta, frère aîné de François; puis il monta au château de Xavier où il passa quelques jours. Il partit ensuite pour Almazan, toujours à pied et en demandant l'aumône; il y arrangea les affaires de Diego Laynez, et se rendit de là à Tolède pour celles d'Alfonso Salmeron.

Voulant s'embarquer à Valence, il passa par Segorbe, et s'y arrêta pour voir son ancien disciple, Juan de Castro, qui était au noviciat des Chartreux de Valla-Christi.

Ignace appréciait la valeur et les vertus de Juan de Castro ; il le lui prouva en lui communiquant tous ses plans pour la gloire de Dieu. Il lui dit l'engagement qu'il avait pris avec ses nouveaux disciples, tous connus de don Juan. Il lui confia son projet d'aller avec eux en Palestine et lui fit connaître toute sa pensée relativement à l'ordre tout apostolique, dont Dieu lui-même lui avait indiqué le but et tracé le plan à Manreza; enfin il lui demanda ses prières et ses conseils.

Juan de Castro lui répondit qu'il y réfléchirait, et passa la nuit en oraison ; en sortant de sa cellule, le lendemain, il

courut embrasser Ignace avec une tendre effusion, et lui dit :

— Votre sainte entreprise est l'œuvre de Dieu ; elle réussira, malgré toutes les oppositions humaines, et le monde entier en retirera les plus grands avantages. Elle me paraît si excellente et si parfaite, que si vous voulez de moi pour y coopérer, je suis prêt à sortir de la Chartreuse pour vous suivre partout où vous irez. Je ne suis que novice dans l'ordre de Saint-Bruno ; n'ayant pris encore aucun engagement, je serais heureux d'être votre disciple.

— Non, mon cher Juan, lui répondit Ignace. Je reçois avec bonheur les encouragements que vous me donnez, je les crois inspirés par le Saint-Esprit, mais je ne dois pas accepter votre proposition. Je crois que Dieu vous veut dans la solitude; vous devez répondre à votre vocation. Dieu vous a éclairé pour moi, afin que vous puissiez me fortifier et m'encourager dans l'œuvre qu'il m'a chargé d'accomplir, et, maintenant, je suis convaincu qu'il m'éclaire pour vous, afin que je vous encourage à mon tour à marcher dans la voie où il lui plaît de vous conduire. Suivons donc chacun séparément notre vocation ; pour être différentes, elles ne sont pas moins saintes l'une que l'autre.

Les deux amis se promirent ensuite de se souvenir toujours l'un de l'autre devant Dieu, et ils se séparèrent Ignace, le même jour, se dirigea sur Valence, où il s'embarqua sans retard, malgré les dangers de la navigation, en ce moment où Barberousse avait plus de cent galères en croisière dans la Méditerranée, et où il n'était bruit que de ses dévastations sur les côtes, et de ses brigandages en pleine mer.

V

Le bâtiment marchand sur lequel notre saint s'était embarqué échappa heureusement aux dangers de la piraterie, mais essuya une violente tempête qui força le capitaine de faire jeter le chargement à la mer. Au milieu des cris de désespoir des passagers et du triste découragement des marins, Ignace de Loyola conservait son calme habituel, et recherchait au fond de sa conscience les fautes qu'il pouvait avoir à se reprocher. Il crut reconnaître alors qu'il n'avait pas suffisamment correspondu aux grâces et aux faveurs extraordinaires dont il avait été comblé. Ce fut tout; mais ce fut assez pour le pénétrer d'une douleur si vive qu'il ne l'oublia jamais; longtemps après, il en parlait avec larmes à ses plus intimes confidents. Cependant, Dieu sauva le navire qui portait son élu, la tempête cessa et on put aborder à Gênes sans autre accident.

Notre pèlerin se mit en marche pour Bologne, toujours à pied, toujours mendiant, et s'égara dans les montagnes. Plein de courage et de confiance en Dieu, il allait et gravissait toujours, sans savoir où il aboutirait, lorsqu'il se trouva tout à coup au bord d'un épouvantable gouffre, du fond duquel se faisait entendre le mugissement sourd et saccadé d'un torrent impétueux.

Notre saint n'avait d'autre parti à prendre, il le comprit, que celui de revenir sur ses pas. Il prie pendant quelques instants et veut ensuite reprendre le chemin par lequel il est venu. Il se retourne et se voit sur une élévation à donner le vertige. Il était arrivé là, il est vrai, s'aidant de ses mains et de ses genoux, se prenant à tout ce qu'il pouvait saisir; mais tout occupé de Dieu, dont la gloire lui faisait affronter tant de difficultés et braver tant de dangers, il montait, montait encore, montait toujours, ne pensant pas, d'ailleurs, qu'il dût avoir à descendre la montagne qu'il gravissait si péniblement... Maintenant, il ne voyait plus que gouffres et précipices autour de lui!

Il demandait à Dieu de lui venir en aide, car les secours humains ne pouvaient lui arriver à l'endroit où il se trouvait. Après avoir prié un moment, il s'abandonne à la Providence et tente la descente effrayante, impossible, qui doit le ramener au point d'où il est parti quelque temps auparavant. Il se traîne, s'appuie sur les saillies de roche, se retient aux buissons, aux arbrisseaux, à tout ce qu'il rencontre, déchire ses mains et ses genoux, met ses vêtements en lambeaux, et ne cesse de voir le péril imminent dont chacun de ses mouvements menace sa vie...

Son courage ne faiblit pas, sa confiance se soutient, c'est pour Dieu qu'il souffre, c'est à lui qu'il va par ce chemin impraticable, semé de tant d'écueils, hérissé de tant de difficultés, et qui semblait l'image de celui qu'aurait à parcourir, à travers les siècles, la sainte Compagnie dont il était le fondateur.

Enfin, il se retrouve au bas de la montagne, remercie la

divine Providence qui l'a préservé de toute chute, et lui demande de le guider dans ces lieux inconnus. Dieu l'entend et le guidera.

En se rappelant dans la suite les dangers qu'il courut en cette circonstance et les fatigues qu'il essuya, Ignace disait qu'il n'avait jamais éprouvé à la fois de si grandes souffrances et d'esprit et de corps, et ne s'était jamais vu dans de semblables dangers.

Notre saint était enfin sur la route de Bologne, et sentait le besoin de passer quelques jours dans cette ville, pour prendre un repos indispensable après tant de fatigues. Mais ce voyage devait être pénible jusqu'au bout. Les pluies ayant défoncé les chemins, le saint pèlerin avait constamment les pieds dans l'eau, enfonçait souvent dans la boue jusqu'à la cheville et n'avançait qu'avec une extrême lenteur.

Avant d'entrer à Bologne, il avait à passer sur une planche jetée en travers d'un large et profond ravin que les neiges et les pluies avaient rempli d'eau bourbeuse. Il glisse et tombe dans le ravin. Personne ne lui vint en aide, car ses vêtements déchirés, ses mains portant les marques des blessures qu'elles s'étaient faites, son visage livide, tout en lui annonçait la misère la plus complète et la moins secourue. Ce fut bien pire encore lorsqu'on le vit sortir du ravin, couvert de boue de la tête aux pieds. Alors les huées du peuple le poursuivirent jusque dans les rues de Bologne, et, bien qu'il fût à jeun, il ne put obtenir nulle part la charité d'un morceau de pain !

Et ce pauvre mendiant était Ignace de Loyola !...

Notre héros était si affaibli par le besoin de nourriture, si épuisé par l'excès de la fatigue, et il souffrait tant par l'humidité de ses vêtements, qu'il lui semblait n'avoir plus qu'à mourir. Il lui fallut un surcroît de courage pour arriver jusqu'à la porte d'un Espagnol qui faisait ses études à l'université de cette ville. Cet étudiant ne reconnût pas le noble mendiant, mais il l'entendit parler sa langue nationale, et il s'empressa de le secourir. Il était temps ; le saint ne pouvait faire un pas de plus.

Tant d'humiliations et de souffrances semblaient ne pouvoir suffire à notre héros pour témoigner à Dieu sa reconnaissance ; car les nouvelles qu'il recevait de Paris étaient toujours pour lui un nouveau sujet de joie et d'actions de grâces. Pierre Lefèvre, en attendant que ses frères eussent terminé leurs études de théologie, s'exerçait dans les travaux apostoliques avec un tel succès, que tout était mis en œuvre pour le déterminer à se fixer à Paris. Il avait fait d'innombrables conversions, il avait ramené une foule d'hérétiques, et ses prédications attiraient un concours prodigieux de savants et de personnages distingués. Un des plus célèbres docteurs de Sorbonne lui avait dit un jour :

— Maître Lefèvre, j'apprends que vous êtes dans l'intention de quitter la France pour aller porter votre zèle et vos talents ailleurs. Vous voulez, dit-on, vous associer à d'autres pour exercer l'apostolat parmi les infidèles ?

— Cela pourrait être, avait répondu Lefèvre.

— Eh bien, avait repris le docteur, *cela ne doit pas être*. Vous ne pouvez, sans pécher d'une manière grave, abandonner le bien très-réel que vous faites à Paris, pour

aller tenter ailleurs un bien incertain. Quelles que soient les œuvres que vous entreprendrez, elles seront toujours au-dessous de ce que vous pouvez faire ici, où vous avez une influence acquise, où vous pouvez être entendu et compris de tout le monde. Savez-vous la langue du pays où vous voulez porter la parole évangélique ? Non ; alors comment serez-vous compris et goûté ? Vous apprendrez la langue, je le veux bien ; mais le temps que vous consacrerez à cette étude, vous l'auriez employé ici avec beaucoup plus de succès pour la gloire de Dieu. Je suis certain que vous commettrez une faute grave, je vous le répéte, en abandonnant le ministère de Paris... Je consulterai là-dessus, si vous voulez, tous les docteurs de la faculté de théologie, et vous verrez quelle sera leur décision [1].

Lefèvre avait été inébranlable ; il savait bien que Dieu l'appelait à l'apostolat sous la direction d'Ignace de Loyola, il avait fait vœu de répondre à cette vocation, et l'avis de tous les théologiens de Paris n'aurait pu le rendre infidèle.

Le cœur de notre saint se dilatait en recevant ces heureuses nouvelles ; il comprenait tout ce que l'Église pouvait attendre de tels apôtres, dans un temps où le démon de l'hérésie exerçait de si grands ravages dans son sein, et il remerciait Dieu de toute l'ardeur de son âme. Il avait appris aussi, par les lettres de ses bien-aimés disciples, qu'ils avaient fait à Paris la conquête de trois hommes d'élite aussi distingués par leurs vertus que par leurs talents, et qui, après avoir fait les *Exercices spirituels* sous la direc-

1. *Bartoli.*

tion de Pierre Lefèvre, avaient reconnu très-clairement que Dieu les appelait à l'œuvre d'Ignace. C'était Claude Lejay, prêtre du diocèse de Genève; Pascal Brouët, prêtre, de Bretrancourt, près d'Amiens; Jean Codure, d'Embrum, en Dauphiné; ce dernier était encore laïque, tous les trois étaient docteurs en théologie. Le 15 août, fête de l'Assomption, ils avaient fait leurs vœux à Montmartre, dans la chapelle souterraine des Saints-Martyrs, et tous les autres disciples de notre saint avaient renouvelé les leurs.

Ignace de Loyola croyait ne pouvoir jamais assez souffrir pour remercier Dieu de tant et de si douces consolations.

L'étudiant espagnol qui l'avait secouru dans la détresse où nous l'avons vu réduit à son arrivée à Bologne, après lui avoir fait prendre un peu de nourriture pour le rappeler à la vie, lui adressa quelques questions auxquelles l'humble pélerin crut devoir répondre en toute simplicité.

Le charitable Espagnol n'eut pas plutôt appris qu'il avait devant lui cet Inigo de Loyola, dont la réputation de sainteté devenait universelle, qu'il le recueillit avec empressement, ne voulut pas qu'il cherchât d'autre asile, lui fit partager son modeste logement et lui donna tous les soins réclamés par le triste état dans lequel il le voyait. Il ne put cependant en empêcher les fâcheux résultats. Dès le lendemain, notre héros, repris de ses vives souffrances d'estomac, était en proie à une fièvre ardente qui le mit en danger pendant quelques jours. Mais, grâces aux soins dévoués dont il était l'objet, grâces surtout aux vues de la Providence sur lui, il fut bientôt rétabli et put reprendre son bâton de pèlerin pour continuer son voyage.

VI

Deux Espagnols, arrivant de la Terre-Sainte, s'étaient arrêtés à Venise avec l'intention d'y attendre le printemps, afin de trouver les chemins plus faciles et d'avoir un temps plus favorable pour retourner dans leur patrie.

Ces Espagnols étaient deux frères, tendrement unis, Esteban et Diego d'Eguia, que nous avons déjà vus à Alcala, et chez qui Ignace de Loyola avait reçu une fraternelle hospitalité, en quittant l'asile des indigents de cette ville, trop éloigné de l'Université. On se souvient que Diego ser condait notre saint avec une générosité inépuisable pou toutes ses bonnes œuvres.

Les deux frères étaient à Venise depuis quelques semaines, lorsqu'un jour, se promenant ensemble, ils aperçoivent un pèlerin dont le visage pâle et défait annonce la souffrance, et dont le vêtement indique une profonde misère. Diego laisse échapper un cri de surprise et de bonheur :

— Esteban, dit-il à son frère, regardez donc ce pauvre pèlerin ! C'est le saint d'Alcala !

— Oui, c'est lui ! s'écrie Esteban, c'est bien don Inigo!...

Et l'un et l'autre, lançant au vent tout respect humain, courent se jeter dans les bras de l'indigent et noble pèlerin.

Ignace de Loyola, à peine remis de la maladie qui l'avait retenu à Bologne, était parti pour Venise. Très-affaibli, et pressentant qu'il serait bientôt forcé de mettre un terme à de si grandes fatigues, il avait voulu faire ce voyage d'une manière plus méritoire encore que les précédents. On était dans les derniers jours de décembre, le froid était vif, les chemins étaient couverts de neige, la marche était difficile, et notre saint avait fait la route entière nu-pieds [1] ! Dans sa pensée, ce voyage pouvait être le dernier qu'il lui serait donné de faire en pèlerin mendiant, et il avait voulu l'effectuer dans toute la rigueur du dénûment évangélique. C'était ainsi que le noble Loyola avait fait son entrée dans l'opulente Venise.

A son arrivée dans cette ville, il avait reçu des aumônes envoyées par ses amis de Barcelone, et qui, en lui évitant la mendicité, lui permettaient de consacrer tout son temps aux bonnes œuvres et aux études théologiques qu'il n'avait point encore terminées. Dans une de ses lettres, adressée à dom Diego de Cazador, archidiacre de Barcelone, nous trouvons une bien touchante expression de sa reconnaissance pour ce service :

« ..... Bien que la vie soit plus chère ici qu'ailleurs, lui mandait-il, et que ma santé ne me permette plus de supporter l'extrême pauvreté et les fatigues corporelles, à l'exception toutefois de celles qui résultent du travail nécessité par mes études, je suis suffisamment pourvu, grâce

1. *Ribadeneira..*

à Isabelle de Rosello, qui m'a fait toucher ici douze écus. Je ne parle pas des aumônes que vous m'avez fait remettre pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, qui vous rendra tous ces dons, comme je l'espère, non pas seulement les biens dont vous vous êtes défait pour moi, mais encore ce sentiment tout particulier qui vous a fait vous intéresser à mon indigence. Je ne vois pas de parents témoigner plus de sollicitude pour leurs propres enfants... »

Quelle admirable et profonde humilité dans ces quelques lignes ! Qu'on veuille bien remonter à quelques années, revoir le point d'où l'héroïque Ignace est parti, jeter ensuite un regard sur la brillante position que, naguère encore, il était si vivement sollicité par ses frères de partager avec eux ; qu'on se rappelle la nature orgueilleuse et fière du noble guerrier et la recherche de l'élégant courtisan, et on aura la mesure du chemin qu'il a parcouru.

Dans cette même lettre à l'archidiacre de Barcelone, il parle de la maladie qu'il vient d'éprouver, mais il dit simplement :

« ..... J'ai été retenu à Bologne, quinze jours avant Noël, souffrant de l'estomac par l'effet du froid et de la fièvre, et je partis ensuite pour Venise, où je suis dans la maison, et la société d'un homme aussi docte que loyal. Tout est donc au mieux pour moi [1]... »

De toutes les fatigues que notre saint a essuyées, des

1. Cette lettre est datée du 12 février 1536.

dures privations qu'il a subies, de l'extrémité à laquelle il s'est vu réduit, il n'en fait pas mention. Dieu le sait, cela suffit à son amour et à son humilité.

La rencontre d'Esteban et de Diego d'Eguia lui fut une douce surprise ; il les embrassa avec l'effusion de l'amitié, heureux de revoir des amis à qui ses chers pauvres avaient dû de si nombreux bienfaits.

Les deux frères rapportaient de Jérusalem de profondes impressions et un désir ardent de servir Dieu de la manière la plus parfaite. Ils se sentaient appelés à la vie religieuse ; mais dans quel ordre Dieu les voulait-il? C'est ce que ni l'un ni l'autre ne pouvaient reconnaître assez clairement pour prendre une décision. La pensée que le saint apôtre d'Alcala serait pour eux un ange conducteur dans ce labyrinthe, rendit plus vive encore leur joie de le revoir. Ils se hâtent de lui soumettre leurs incertitudes ; Ignace leur fait faire les *Exercices spirituels*, ils sont éclairés pendant cette retraite, et en sortent bien résolus à s'associer aux travaux d'Ignace de Loyola ; mais il est convenu avec lui qu'ils attendront et n'entreront dans sa Compagnie qu'après sa constitution définitive en ordre religieux.

Diego d'Hozez, d'une des plus nobles familles de Malaga, originaire de Cordoue, attiré par la douceur, la bonté et la sainteté de notre héros, s'était attaché à lui, le consultait souvent et suivait, avec une confiance entière, les avis spirituels qu'il en recevait. Un jour on l'avertit, en grand secret, qu'il doit se défier d'Ignace et de sa docrine ; qu'en Espagne et en France il a été l'objet d'accusations très-graves ; qu'il a été condamné comme hérétique, et qu'il

est prudent de se tenir en garde contre un homme dont toutes les apparences font croire à une sainteté peu commune.

Diego d'Hozez était au moment de faire les *Exercices spirituels,* sous la direction d'Ignace, lorsqu'il reçu cet avertissement confidentiel. Esprit supérieur et versé dans la science théologique, la circonstance lui paraît favorable pour juger par lui-même de l'orthodoxie de notre saint. Il s'enferme, sous prétexte de retraite, s'entoure de livres de théologie, prend celui des *Exercices spirituels,* et en examine scrupuleusemnet les plus simples expressions. Bientôt, et sans s'en apercevoir, il suspend son travail, se prend à réfléchir, reconnaît l'œuvre divine, avoue au saint apôtre toute la vérité. Il fait alors sa retraite en toute humilité, sous sa direction, et se reconnaît appelé à la vie apostolique dans la Société d'Ignace de Loyola. Le saint fondateur exige qu'il prenne le temps d'y réfléchir davantage et de se bien assurer de la volonté de Dieu, et lui promet de l'accepter s'il persiste dans ce désir.

Tels étaient les prodigieux effets de ces *Exercices spirituels.* Les fruits que notre saint en retirait pour la gloire de Dieu étaient si abondants et si merveilleux, qu'il eût voulu engager dans cette pratique tous ceux qui lui étaient chers, tous ceux à qui sa reconnaissance était acquise. Dans le nombre de ces derniers, était le confesseur qu'il avait eu à Paris ; aussi, lui écrivait-il de Venise :

« *A mon frère en Jésus-Christ Notre-Seigneur, maître Manuel Miona, à Paris.*

« JÉSUS,

« Que la grâce et l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur nous soient toujours en aide et toujours favorables.

« Je désire beaucoup savoir de vos nouvelles, et vous ne pouvez en être étonné, puisque je vous suis aussi redevable dans les choses spirituelles qu'un fils peut l'être à son père. Vous m'avez toujours témoigné un amour et prouvé un dévouement auxquels je voudrais pouvoir répondre. Je n'ai en cette vie aucun moyen de satisfaire ce désir, si ce n'est de vous presser de faire les *Exercices spirituels,* durant un mois, avec la personne que je vous ai nommée et qui m'a offert de le faire [1]. Si vous les avez essayés et goûtés, je vous demande, au nom de Dieu Notre-Seigneur, de me l'écrire. Si vous ne l'avez pas fait, je vous prie, par son amour, par la douloureuse mort qu'il a bien voulu souffrir pour nous, de commencer; si vous en avez du regret ensuite, je me soumets d'avance à la pénitence que vous jugerez devoir m'imposer, et vous pourrez m'accuser de moquerie envers les personnes spirituelles [2] à qui je dois tout.

1. C'était Pierre Lefèvre.
2. L'autographe, en langue espagnole, porte littéralement : *de las personnas espirituales, a quin debo todo.*

« Comme j'écris à un pour tous, je ne vous ai point adressé de lettre personnelle. Lefèvre a pu vous dire ce que vous désiriez savoir relativement à moi, vous pourrez apprendre de nouveaux détails dans la lettre que je lui écris.

« Je vous prie deux fois, trois fois, autant que je le puis, pour la gloire de Dieu Notre-Seigneur, de faire ce que je vous ai demandé, afin qu'au dernier jour, sa divine Majesté n'ait pas à me reprocher de ne vous avoir pas suffisamment pressé de faire ce qui me paraît le plus excellent en cette vie, de tout ce que je vois, de tout ce que je sens, de tout ce que je comprends. Et cela, non-seulement pour l'utilité personnelle de celui qui le fait, mais encore pour l'avancement spirituel de bien d'autres. Si vous n'y voyez point de nécessité pour vous-même, vous verrez avec étonnement l'avantage que vous en retirerez pour la direction des âmes.

« Je supplie la clémence infinie de Dieu Notre-Seigneur, de nous accorder la grâce de connaître sa très-sainte volonté et de l'accomplir parfaitement, en faisant *valoir le talent qu'il nous a confié*, si nous ne voulons l'entendre un jour nous dire *Méchant serviteur...* »

« Tout à vous dans le Seigneur,

« YNIGO. »

« Venise, 16 novembre 1536. »

Sans négliger ses études théologiques, Ignace de Loyola faisait faire les *Exercices spirituels* à un grand nombre de nobles Vénitiens, qui lui témoignaient le désir de réformer leur vie ou de quitter le monde. L'administrateur de l'hôpital Saint-Jean-et-Saint-Paul, Pierre Contarini, qui fut depuis évêque de Baffo, se mit entièrement sous sa direction, ainsi que plusieurs seigneurs de sa famille, après avoir fait cette retraite.

De tels succès ne pouvaient qu'irriter l'ennemi de Dieu et des hommes. La calomnie avait commencé son œuvre sourdement; mais, se voyant assez mal accueillie dans une ville où les principaux personnages entouraient Ignace de leurs respects et le regardaient comme un saint, elle leva fièrement la tête et l'accusa tout haut d'hérésie, de sortilége et de magie. Elle répandit partout le bruit des poursuites juridiques dont il avait été l'objet en Espagne et en France; elle ne négligea rien pour le perdre dans l'opinion, détruire l'influence que sa sainteté lui avait acquise, et arrêter les succès toujours croissants de son apostolat.

Quels étaient les calomniateurs dont le public se faisait l'écho. C'était toujours le même, nous dit le P. Bartoli, mais, « lorsqu'il pouvait craindre d'être découvert, il savait se soustraire par la fuite aux recherches de l'inquisition et aux châtiments qu'il méritait. Alcala, Salamanque et Paris avaient été tour à tour le théâtre de ses ruses; dans la dernière ville, où on ne pouvait lui infliger d'autre punition, on avait brûlé publiquement son portrait. »

Ignace ne s'étonne nullement de cette nouvelle persécution suscitée par l'enfer, mais il a besoin pour son œuvre

d'une réputation à l'abri de tout reproche, dans sa conduite comme dans sa foi. Il va trouver le nonce du Pape, Jérôme Veralli, il lui demande de faire examiner juridiquement sa cause. Le nonce cède à ses désirs et rend une sentence qui proclame hautement l'innocence d'Ignace et déclare ses accusateurs coupables de calomnie. Notre saint va plus loin, il fait demander une attestation semblable à l'inquisiteur de Paris, qui s'empresse de la lui envoyer.

Cependant, notre héros attendait ses disciples bien-aimés. Il savait par leurs lettres qu'ils devaient être en chemin pour venir le rejoindre, et que ce voyage ne pouvait être sans danger pour eux. La guerre entre François Ier et Charles-Quint rendant le passage des frontières presque impossible, les pèlerins, au nombre de neuf, et marchant ensemble, pouvaient inspirer d'autant plus de défiance et être retenus par les troupes de l'une ou l'autre armée. Ils avaient donc besoin d'une assistance continuelle d'en haut.

Cette assistance ne leur manquera pas; Ignace ne cesse de la demander.

VII

Il avait été décidé que les disciples d'Ignace partiraient le 25 janvier 1537 ; mais, la guerre ayant éclaté et les frontières du midi étant déjà envahies par les troupes destinées à les défendre, ils se virent forcés de rentrer par la Lorraine et d'aller en Italie par l'Allemagne et la Suisse, ce qui exigeait un temps beaucoup plus considérable, et les obligeait à partir beaucoup plus tôt. Le départ fut donc fixé au 15 novembre 1536 ; mais, quelques-uns d'entre eux n'ayant pu terminer leurs affaires à temps il fut convenu que les autres prendraient les devants, et que tous se réuniraient à Meaux peu de jours après.

Simon Rodriguez était au nombre de ceux qui partirent les premiers. Arrivé à Meaux, il tombe malade et craint de ne pouvoir suivre ses frères ; car son état est inquiétant, et, s'il guérit, ce qui est peu probable, la convalescence peut être plus longue que la maladie. Ses frères lui donnent l'assurance qu'ils ne partiront pas sans lui, dussent-ils avoir à l'attendre plus longtemps encore ; mais Rodriguez ne veut pas être un obstacle à leur réunion avec leur saint maître, au jour si désiré : il propose de demander à Dieu sa guérison. Sa proposition est regardée comme une inspiration ; on s'agenouille, on prie avec ferveur, le malade

s'endort et se réveille guéri. Quelques heures après, ceux qui étaient restés à Paris arrivaient à Meaux, et la petite caravane, au complet, se mettait en marche, à pied, un bâton à la main, une petite valise sur le dos, contenant livres et manuscrits, et le chapelet au cou tombant sur la poitrine en témoignage de l'orthodoxie de leur foi. Ils marchaient par trois de front, un prêtre et deux laïques, sanctifiant chacun de leurs pas en psalmodiant leur bréviaire, chantant à demi-voix, méditant ou priant. Chaque jour les prêtres offraient le saint sacrifice, et les laïques y communiaient.

Cependant, Simon Rodriguez avait laissé à Paris un de ses frères, Diego, à qui il avait parlé de son départ, mais sans lui dire le but de son voyage et la durée de son absence. Quelques jours après, un ami de Simon apprend qu'il est parti pour l'Italie avec ses associés, que tous vont rejoindre Ignace de Loyola, et que nul d'entre eux ne reviendra. Il court annoncer cette nouvelle à Diego Rodriguez ; l'un et l'autre montent à cheval et vont, à franc étrier, à la poursuite du fugitif qu'ils atteignent le lendemain. Diego se jette dans les bras de Simon, fond en larmes et le conjure de ne pas abandonner sa famille :

— Puis-je retourner en Portugal, lui dit-il, et avouer que vous avez renoncé à vos parents, à vos amis, à votre pays, à tout au monde pour suivre Inigo de Loyola que vous nous préférez ? Pourrais-je voir notre bonne mère mourir de douleur de vous avoir perdu pour toujours ? Voulez-vous que je l'entende chaque jour me reprocher de vous avoir laissé vous éloigner d'elle pour jamais ?

— Et, songez donc, ajoute son ami, que votre fuite témoigne une ingratitude bien coupable envers votre souverain. Comment ! le roi de Portugal vous donne une bourse à Paris, il fait tous les frais de vos études jusqu'au bout, et vous allez porter ailleurs le fruit de ses bienfaits ?

Simon Rodriguez avait écouté son frère et son ami sans les interrompre. Lorsqu'ils eurent fini de parler, il leur dit simplement :

— Dieu m'appelle, nulle puissance humaine ne m'empêchera de me rendre à sa voix. Ce n'est pas à Inigo de Loyola que j'obéis en m'éloignant de vous, c'est à Dieu ; et il me serait plus aisé, croyez-le bien, de vous attirer dans la voie où je suis entré par la grâce de Notre-Seigneur, qu'il ne vous le serait de me ramener dans celle que j'ai quittée pour toujours [1].

Cette fermeté ayant fait perdre tout espoir au frère et à l'ami de Simon, ils se séparèrent de lui, et, le laissant continuer sa route vers la Lorraine, ils reprirent celle de Paris.

Tels étaient les hommes qu'Ignace s'était attachés pour l'œuvre divine qu'il avait mission d'accomplir.

En guérissant miraculeusement Simon Rodriguez, au début de ce voyage, Dieu avait semblé vouloir prouver à nos fervents pèlerins que sa Providence les accompagnerait jusqu'au bout de sa plus douce protection, de son plus doux regard. Ils cheminaient donc pleins de confiance et d'ardeur, lorsqu'un jour François de Xavier déclare à ses amis qu'il

1. *Bartoli.*

ne peut faire un pas de plus. Pierre Lefebvre, qui s'était déjà aperçu du changement de son cher Francisco, lui demande la cause de cette souffrance qu'il ne peut dissimuler plus longtemps, et apprend alors qu'elle n'est autre qu'un excès de mortification.

François de Xavier, d'une agilité merveilleuse, comme tous les habitans des provinces basques, avait été fréquemment admiré à Paris, lorsqu'il se livrait à tous les jeux qui faisaient valoir la souplesse de ses membres, l'élégance de ses formes, la grâce de ses mouvements. Sa vanité s'était plu à ces applaudissements, et, dans son extrême désir d'expier un passé qu'il déplorait amèrement, il avait imaginé de tourner un cordon autour de ses jambes et de le serrer avec une telle force qu'il en était résulté une enflure considérable. Le jeune saint, heureux de la souffrance qu'il éprouvait, avait continué à marcher sans calculer le danger auquel il s'exposait ; l'inflammation avait fait de rapides progrès, et maintenant il ne pouvait plus avancer et se sentait dévoré par une fièvre ardente. Il suppliait ses frères de le laisser à l'endroit où il se trouvait et de ne point interrompre pour lui un voyage aussi pressé ; mais ses frères, loin de céder à ce désir, le transportèrent à bras au premier village et firent venir un chirurgien.

Alors on découvrit toute l'étendue du mal, et on se demanda comment, sans miracle, François de Xavier avait pu surmonter si longtemps, et marchant toujours, un tel genre de souffrance et de si violentes douleurs. Le cordon qui serrait ses jambes était entièrement couvert par l'enflure, il n'y avait aucune possibilité de le retirer ! Le chirurgien

déclara que l'état du malade était désespéré, que l'inflammation étant portée à ce degré, toute opération devenait impossible et que Dieu seul pouvait le guérir.

L'affliction était grande parmi nos pèlerins :

— Mes bons frères, dit François, le docteur a raison, Dieu peut me guérir ; et, puisque vous ne voulez pas me laisser ici, et que je désire vivement n'être point une cause de retard pour vous, demandons-lui cette guérison comme une preuve de plus de sa bénédiction sur notre association.

— Ah ! oui, oui, demandons-lui cette grâce ! s'écrièrent à la fois tous les amis.

On se mit en prière ; le malade passa une bonne nuit, et à son réveil, le lendemain, les liens de ses jambes étaient tombés par petits fragments, l'enflure et l'inflammation avaient disparu ; il ne restait pas la moindre trace de l'héroïque mortification du jeune saint.

Nos pèlerins reprirent leur marche avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils venaient de recevoir un plus grand témoignage de la protection divine. Arrivés aux frontières d'Allemagne, un poste de soldats se trouve sur leur passage :

— Où allez-vous? leur demande-t-on.

Vous le voyez bien, dit un paysan qui s'était arrêté pour les regarder, ils vont convertir *quelque pays* [1].

— Passez !

Et ils passèrent sans autre difficulté. Ce paysan, prophète sans le savoir, n'était-il pas l'instrument de la Providence

1. *Bartoli.*

pour faciliter à ses apôtres ce dangereux passage? car, presque tous étant Espagnols, il pouvait y avoir de graves inconvénients à l'avouer.

En traversant les villes où dominait l'hérésie de Luther, nos voyageurs étaient assaillis par les propagateurs et les ministres de cette religion nouvelle. Ne comprenant pas qu'on eût la témérité de se montrer ainsi paré d'un chapelet, ils les insultaient d'abord et attaquaient ensuite la foi de l'Église romaine, en les engageant à la défendre. Les disciples d'Ignace ne manquaient jamais de répondre au défi, et toujours ils sortaient vainqueurs de la lutte.

A peu de distance de Constance, ils entraient dans l'hôtellerie d'un bourg entièrement luthérien, lorsqu'ils voient arriver à eux le ministre suivi de la plus grande partie des habitants. Le ministre, prêtre apostat, leur propose une controvorse, espérant qu'à lui seul il vaincra ses neuf adversaires, et il veut que tous ceux dont il s'est fait accompagner soient témoins de sa victoire :

— Nous ne pouvons vous répondre tous à la fois, lui dit Diego Laynez, je vais commencer, et, lorsque vous m'aurez réduit au silence, ce sera le tour d'un de mes frères.

La discussion s'engage, le luthérien est bientôt à court de raisonnement et passe aux injures. Laynez lui fait observer que les injures ne peuvent convaincre personne :

— J'en conviens, répondit-il, mais je suis fatigué, soupons ensemble, et nous reprendrons ensuite notre controverse.

— J'accepte très-volontiers la reprise de la controverse,

dit Laynez; mais nous ne pouvons souper avec vous.

L'hérétique se fait servir seul, il mange copieusement, boit avec excès et scandalise ses dévots :

— Pasteur, lui dit l'un d'eux, prenez garde ! Vous buvez trop fréquemment.

— Il faut bien se monter un peu, répond le ministre, pour pouvoir tenir tête à cet enragé papiste, sans parler des autres.

Nos voyageurs, de leur côté, faisaient le repas le plus frugal, le plus pauvre, après quoi, ne voulant pas être accusés de battre en retraite devant l'ennemi, ils attendent que le luthérien eût fini.

La discussion ayant été reprise, le ministre, moins en état que jamais de la soutenir, est forcé de s'avouer vaincu :

— Puisque vous reconnaissez que la vérité est de notre côté, dit un des disciples d'Ignace, soyez conséquent, renoncez à l'erreur et rentrez dans le sein de l'Église.

A ces paroles si simples et si justes, la colère du ministre devient une véritable fureur. Cessant d'employer la langue latine, il profère en allemand tous les blasphèmes, toutes les invectives que le démon peut lui suggérer, et finit en disant que le lendemain matin il se défendra par d'autres arguments, qu'il fera mettre en prison ces enragés papistes, et que justice en sera bientôt faite.

On traduit cette menace à nos pélerins, en les engageant à partir dans la nuit, car, la petite ville où ils étaient n'ayant plus un seul catholique, ils y couraient les plus grands dangers. Mais les apôtres, choisis par notre saint,

ne pouvaient accepter une telle proposition. Dignes disciples de leur héroïque maître spirituel, ils décident qu'ils ne peuvent abandonner par la fuite la défense de la foi pour laquelle ils sont prêts à répandre tout leur sang. Ils attendront, confiants dans la Providence, et se disposeront pendant la nuit à subir le traitement qu'on voudra leur infliger.

Le lendemain matin un jeune homme se présente devant nos pélerins; il paraît avoir trente ans au plus; sa taille est élevée, son air est noble, ses traits sont distingués, son regard est doux et bienveillant, ses manières sont simples et gracieuses. Il parle allemand et n'est point compris; mais il fait signe aux voyageurs de le suivre, et ceux-ci, persuadés qu'il vient les chercher pour les conduire devant leurs juges, n'hésitent pas un instant. Il sort du bourg par des sentiers à travers champs, se retournant de temps à autre pour faire signe aux pélerins de ne rien craindre, et, après les avoir dirigés ainsi pendant assez longtemps dans la campagne, il les met sur la route de Constance, et les quitte en leur témoignant le plus touchant intérêt.

Quel était ce mystérieux conducteur? Quel était cet envoyé de la Providence? Nul n'aurait pu répondre à cette question. Les disciples d'Ignace se disaient :

— Si ce n'est pas un ange revêtu de la forme humaine, c'est du moins un instrument providentiel qui a rempli l'office d'un ange à notre égard; nous lui sommes redevables de la liberté et probablement de la vie.

VIII

Le 8 [1] janvier 1537, notre saint voyait arriver à Venise ses disciples chéris. Ses larmes coulèrent doucement et abondamment en les serrant dans ses bras, en les pressant sur son cœur de père, en apprenant la touchante sollicitude dont la Providence les avait entourés constamment durant leur long et périlleux voyage.

Après les premiers épanchements de ces âmes si tendrement liées, si saintement unies, il fallut se séparer de nouveau pour travailler à l'œuvre de Dieu ; ou plutôt, il fallut se partager. On se séparait sans se quitter ; on restait dans la même ville, on se rejoindrait au besoin, on aurait de fréquentes réunions. La saison n'étant pas favorable pour entreprendre le voyage de Rome, et les pélerins ayant d'ailleurs besoin de repos, Ignace leur donna le soin des malades dans les hôpitaux. Il prit pour lui et quatre de ses disciples l'hôpital Saint-Jean-et-Saint-Paul; François de Xavier et les quatres autres eurent celui des Incurables.

1. Tous les historiens de saint Ignace de Loyola assignent à cette réunion la date du 8 janvier; mais il existe à Rome un manuscrit du Père Laynez qui la fixe au 6. Le Père Laynez écrivait trente ans après ces évènements. Sa mémoire lui faisait-elle défaut?

Ils ignoraient l'italien; mais la charité est aisément comprise dans toutes les langues. Bientôt ils furent chéris de tous les malades et regardés par eux comme des anges que le ciel envoyait à la terre. Tout ce que nous avons vu pratiquer de plus héroïque par notre saint, dans les divers hôpitaux d'Espagne et de Paris, ses fils spirituels l'imitaient à Venise avec la même énergie, la même charité, la même avidité de mortification, François de Xavier surtout. Notre saint lui-même renouvelait les mêmes prodiges, sans se lasser jamais de vaincre ses répugnances, de dominer sa nature, de l'écraser en toutes choses.

Son service à l'hôpital ne lui faisait pas négliger le travail de l'apostolat dans la ville. Il gagnait chaque jour à Dieu de nouvelles âmes et en amenait d'autres dans la voie plus parfaite où il les voyait appelées. Les *Exercices spirituels* étaient toujours le grand moyen qu'il employait pour déterminer ces vocations.

A la fin de mars, Ignace envoya ses disciples à Rome et crut prudent de rester à Venise pour éviter les difficultés qu'il pouvait rencontrer de la part du cardinal Caraffa, peu favorable à son œuvre.

Les neuf pèlerins firent ce voyage à pied, jeûnant tous les jours, puisqu'on était en carême, demandant l'aumône d'un morceau de pain, qui leur était souvent refusée, et supportant les plus dures privations, les plus humiliants traitements, les plus douloureuses fatigues, non-seulement sans se plaindre, mais en remerciant Dieu de chacune de ces souffrances, qu'ils appelaient des faveurs.

Pedro Ortiz, envoyé extraordinaire de Charles-Quint à

Rome, pour soutenir près du Saint-Siége la cause de Catherine d'Aragon, répudiée par Henri VIII, rencontra nos pélerins dans la ville éternelle et leur fit l'accueil le plus amical. Apprenant qu'ils venaient demander la bénédiction apostolique au souverain Pontife, et son autorisation pour aller évangéliser la Palestine, il se chargea de leur obtenir l'audience nécessaire et s'empressa de la demander, en faisant l'éloge de la grande vertu et de la science peu commune des nouveaux apôtres.

C'était prendre Paul III par l'endroit sensible ; car son goût pour les lettres et les sciences allait jusqu'à faire discuter les savants pendant ses repas pour se donner la satisfaction de les écouter sans nuire à ses occupations. Il demanda à voir les jeunes docteurs de l'université de Paris, dès le lendemain, pendant son dîner. Ils s'y rendirent, dans le costume qu'ils portaient en quittant Paris, et furent aussitôt invités à prendre part à la discussion commencée. Ils traitèrent avec une si grande supériorité de science et de talent les questions qui leur furent proposées, et ils soutinrent leurs arguments avec tant de modestie et d'humilité, que Paul III ne put contenir son admiration et les embrassa en leur disant :

— Nous sommes heureux de voir unir à tant de science une telle modestie. Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Très-saint Père, nous sollicitons la permission d'aller dans la Terre-Sainte pour y prêcher Jésus-Christ, sur les lieux mêmes où il a donné tout son sang pour le salut du monde, et nous conjurons Votre Sainteté de daigner nous accorder sa bénédiction, afin qu'elle nous garantisse celle

de Jésus-Christ lui-même sur les travaux que nous désirons entreprendre.

— Nous ne pensons pas, reprit le pape, que le voyage de la Terre-Sainte soit possible : la guerre va éclater, les passages seront interceptés, et ces obstacles peuvent être de longue durée ; mais votre zèle serait employé très-utilement ailleurs.

Le souverain Pontife les bénit ensuite avec une affection toute paternelle, leur donna soixante écus et permit à ceux d'entre eux qui n'étaient pas encore prêtres de recevoir les saints Ordres, à titre de pauvres volontaires, de quelque évêque et en quelque lieu que ce fût.

De riches Espagnols joignirent une aumône de cent quarante écus à celle que les pèlerins avaient reçue de Paul III, afin qu'ils reprissent le chemin de Venise dans de moins dures conditions. Mais les jeunes apôtres avaient fait vœu de pauvreté, ils voulaient y être fidèles; ils voulaient voyager comme notre saint, qu'ils s'appliquaient à imiter en toutes choses, et, se disant que *le disciple n'est pas plus que le maître*, ils se remirent courageusement en route, à pied, un bâton à la main et demandant l'aumône toujours. Leur petit trésor, réservé pour le voyage de la Terre-Sainte, devait être remis intact à leur père spirituel.

Arrivés à Venise, ils reprirent le service des hôpitaux, à la grande joie des pauvres malades. Le 24 juin 1537, fête de saint Jean-Baptiste, Ignace de Loyola reçut les saints Ordres, ainsi que ses fils spirituels qui s'y préparaient, à son exemple, avec une ferveur céleste. Tous les sept furent

élevés au sacerdoce le même jour [1], par le ministère de l'évêque d'Arbe, Vincenti Nigusanti. Notre saint se réserva une année entière de préparation avant de célébrer les saints mystères pour la première fois. Peut-être, dans l'espoir de pouvoir effectuer alors le voyage en Palestine, voulait-il avoir la consolation de célébrer cette première messe dans le sanctuaire de Bethléem. C'est la pensée du Père Genelli.

Les nouveaux prêtres se partagèrent ensuite pour exercer le saint ministère en divers lieux : Ignace, Lefèvre et Laynez allèrent à Vicence, Xavier et Salmeron à Montselice, Rodriguez et Lejay à Bassano, Codure et Hozez à Trévise, Brouët et Bobadilla à Vérone. Tous devaient se préparer à l'exercice des fonctions sacerdotales par une retraite de quarante jours, après laquelle ils travailleraient de tout leur zèle à la sanctification des âmes, en attendant la fin de l'année.

Mais la guerre était déclarée entre la Turquie et les États de Venise, les flottes ennemies couvraient la Méditerranée, le passage était impossible pour le moment, et il était peu probable que ces obstacles fussent levés avant l'expiration du terme fixé par le vœu de la petite compagnie.

En arrivant à Vicence, notre saint s'empare d'un monastère en ruine, s'y établit à sa manière avec ses deux

1. Le *Père Bartoli* dit qu'ils renouvelèrent leurs vœux le 24 juin et ne furent ordonnés prêtres que plus tard : mais Ribaneira, le Père Francesco Dilarino, premier historien du Père Laynez (Rome 1672), le Père Bouhours et le Père Genelli s'accordent à fixer la date de cette ordination au 24 juin 1537.

rères Lefèvre et Laynez, et écrit à Pierre Contarini une lettre qu'il termine ainsi.

« .... Près de Vicence, à un mille de la porte *Santa-Croce*, nous avons trouvé un monastère inhabité, appelé de *San-Pietro in Vanello*, où nous sommes logés. Les frères de *Santa Maria delle Grazie*, à Vicence, consentent à nous y laisser demeurer, et nous y resterons pendant quelques mois, si Dieu le permet. Il ne nous reste plus qu'à être bons et parfaits, puisque Dieu se montre inépuisable dans sa bonté pour nous. Priez donc aussi avec nous, afin que le Seigneur nous donne la grâce d'accomplir sa sainte volonté qui est la sanctification de tous, et portez-vous bien en Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui nous dirige dans la voie de la paix, cette paix qui se trouve en lui seul.

« Frère Ignace

« *Indigent dans le Seigneur.* »

Ce monastère de San-Pietro in Vanello avait souffert de la dernière guerre au point de n'avoir plus ni portes ni fenêtres ; on n'y pouvait être à l'abri ni du soleil ni de la pluie, ni de la chaleur, ni du froid, et on y était battu par tous les vents. Quant à l'ameublement, notre saint l'eut bientôt complété selon ses désirs. Il mit un peu de paille sur le sol pour lui servir de lit, il prit une pierre pour s'asseoir, une planche pour écrire, et ce fut tout. Ses compa-

gnons l'imitèrent, chacun dans la partie des ruines qu'il occupait séparément. Leur nourriture répondait à la pauvreté de leur demeure. Ils allaient chaque jour mendier le nécesssaire, et souvent ils reçurent si peu, qu'ils eurent à souffrir la faim.

Pendant quarante jours, ils vécurent en retraite dans leur pauvre asile, n'en sortant que pour mendier, et rentrant aussitôt après avoir reçu le pain suffisant pour la journée. Durant cette retraite, ils ne s'occupèrent absolument que de leurs propres intérêts spirituels, afin de se préparer à l'apostolat qu'ils allaient entreprendre. Ignace de Loyola crut un moment avoir retrouvé sa chère grotte de Manreza, tant il plut à la divine bonté de le combler de ses faveurs. Il fut inondé de grâces et de consolations célestes aussi abondamment que dans les premiers mois de sa conversion, et n'avait plus que des larmes pour exprimer à Dieu sa reconnaissance. Son oraison était continuelle, il n'y pouvait ajouter; sa mortification s'étendait à tout, il ne pouvait la porter plus loin ; ses macérations étaient effrayantes, excessives, il ne pouvait les augmenter ; il n'avait donc que ses larmes, il les laissait couler doucement et presque sans interruption.

Après cette retraite, Jean Codure vint rejoindre Ignace et ses compagnons, et tous, pleins de l'esprit de Dieu, commencèrent leurs prédications dans la ville de Vicence.

Ignace sait qu'il parle un assez mauvais italien; il sait qu'il s'expose aux risées du peuple, que par cela seul il peut voir diminuer des aumônes d'ailleurs insuffisantes..... Rien ne l'arrête. L'œuvre de Dieu l'appelle, il court à

l'œuvre de Dieu. Il ne se présente pas dans les églises, on ne viendrait pas l'écouter ; il parcourt les rues et les places publiques, il s'arrête aux endroits où il voit le plus de monde, et, montant sur un banc de pierre, il appelle le peuple en agitant son chapeau [1], et prêche avec un succès qui l'étonnerait s'il ne savait qu'il est l'envoyé de Dieu. D'ailleurs les succès de ses frères égalent les siens et lui prouvent une fois de plus que Dieu lui-même a parlé par leur bouche, et que sa grâce a fécondé leur parole dans tous les cœurs qui l'ont reçue. Les conversions sont nombreuses, chacun s'empresse de réformer sa conduite, et les aumônes abondent dans les ruines du monastère de Saint-Pierre in Vanello.

Jusque-là, nos apôtres n'avaient eu pour toute nourriture que des restes de pain dur, moisi quelquefois, et qu'ils faisaient cuire dans l'eau pour le rendre mangeable [2]. Maintenant, ils ont des restes toujours, mais aussi un peu d'huile, un peu de beurre, quelques légumes, et ils se trouvent trop bien nourris.

Diego Laynez était tombé malade, on l'avait transporté à l'hôpital ; peu après, Ignace était pris de la fièvre et se voyait forcé de se réfugier près de lui. Rodriguez devint malade à son tour. Tant d'austérités et de fatigues dépassaient les forces humaines.

1. *Père Genelli.*
2. *Ribadeneira.*

IX

A peu de distance de la ville de Bassano, sur une petite montagne fertile et boisée, s'élevait une église dédiée à saint Vit, et où se rendaient tous les ans de nombreux pèlerins. Du reste, la montagne, à laquelle le vulgaire avait donné le nom de *Saint-Vit* à cause du pèlerinage, était inhabitée dans la partie la plus élevée et ne comptait qu'un petit nombre de chaumières disséminées dans le bas du versant qui regarde la ville.

Un saint personnage, le Père Antonio, — on ne lui connaissait pas d'autre nom, — vivait solitaire dans un ermitage situé non loin de l'église de Saint-Vit. On venait le consulter souvent, lui demander sa bénédiction, lui apporter des aumônes, mais il ne descendait jamais de sa chère montagne, ne sortait jamais de sa retraite et vivait dans la contemplation et les exercices de la plus austère pénitence. Tout le pays le vénérait comme un saint vivant. Quelquefois, des hommes de grande vertu et d'éminente piété lui avaient demandé la faveur d'être admis à ses côtés, et de vivre comme lui d'oraison et de pénitence sous sa direction. Le Père Antonio y avait consenti ; mais nul n'avait encore pu soutenir ce régime de macérations corporelles, d'oraison continuelle, de solitude absolue, de silence non interrompu ; après

quelques jours d'essai, chacun avait renoncé à imiter le Père Antonio, et l'ermite vénéré était resté seul sur la montagne où il avait vieilli et où il voulait mourir.

A leur arrivée à Bassano, Simon Rodriguez et Claude Lejay avaient entendu parler de l'ermite de Saint-Vit, ils étaient allés le voir, et le bon vieillard leur ayant offert un asile dans son ermitage, ils s'étaient empressés de l'accepter.

C'était là que le Père Rodriguez, succombant aux fatigues de l'apostolat et à l'excès de ses mortifications, avait été attaqué d'une maladie violente qui mettait sa vie en danger.

Ignace de Loyola, en recevant cette nouvelle, oublie la fièvre qui le brûle, laisse Diego Laynez malade à l'hôpital et Jean Codure très-souffrant, emmène Pierre Lefèvre, et part pour Bassano éloigné de Vicence de sept lieues environ [1]. Il marche avec une telle vitesse, que Lefèvre ne peut le suivre ; il s'en aperçoit, s'arrête, s'agenouille, prie, se relève aussitôt que le Père Lefèvre l'a rejoint, et reprend sa course avec une égale rapidité, puis s'arrête encore, prie de nouveau pour attendre son ami, et recommence. Sa charité l'emportait comme autrefois sa valeur. Après une de ces pauses, il dit au Père Lefèvre, d'un air tout joyeux :

— Mon Pierre [2], notre cher Simon ne mourra pas !

A partir de ce moment, il modère son pas et ne devance

1. Le Père Genelli dit que saint Ignace apprit cette nouvelle à Venise, mais le Père Ribadeneira, qui tenait ces détails du Père Laynez, affirme que ce fut à l'hôpital de Vicence. Bartoli et Bonhours l'affirment également.

2. C'était la manière du saint en parlant à ses premiers compagnons : il les appelait toujours dans l'intimité : *Mon Pierre mon Francisco*, etc.

plus le Père Lefèvre. En arrivant à Saint-Vit, ils trouvent le malade couché sur une planche. Ignace l'embrasse avec toute la tendresse de son cœur et lui dit :

— Ne craignez rien, mon bien cher Simon, vous guérirez ; mais je veux que vous soyez mieux couché.

Il fit porter de la ville une couche moins dure, sur laquelle il posa le malade, qui se trouva mieux aussitôt ; peu de jours après, il était guéri et allait retrouver notre saint à Bassano. Ignace s'était logé dans une pauvre hôtellerie de cette ville, avec les Pères Lefèvre et Lejay, en attendant la guérison de Simon Rodriguez.

L'ermite Antonio, à qui ses hôtes avaient parlé de la grande sainteté de leur Père Ignace, avait désiré le voir, et profitant de sa visite au Père Rodriguez, il l'avait entretenu de spiritualité et en avait été charmé. Il s'était néanmoins présenté une difficulté à son esprit :

« Comment, se disait-il, un homme appelé de Dieu à une si haute perfection peut-il dépenser toute sa vie à la sanctification des autres, et se priver ainsi des consolations qu'on ne trouve que dans la solitude, en se bornant à sa perfection personnelle ? »

Une chose encore l'avait frappé. Ignace et ses disciples, étant prêtres, portaient maintenant la soutane comme tous les clercs ; rien, à l'extérieur, ne les distinguait des autres, et le bon Père Antonio ne comprenait pas une sainteté exceptionnelle sous des apparences aussi simples. Il n'est pas probable qn'il eût communiqué ces réfléxions à Rodriguez ; mais il est certain que ce dernier eut un instant la

pensée, de se séparer de son maître et de vivre dans la solitude de Saint-Vit, à côté du saint ermite.

Comparant les grandes fatigues, les rudes labeurs, la vie agitée de son Père Ignace avec la vie calme, douce et toute contemplative du Père Antonio, Rodriguez se disait que le dernier avait sûrement choisi la meilleure part, que son salut était plus assuré, et que cette séparation du monde, cette solitude continuelle le mettaient à l'abri des dangers auxquels on est exposé dans la vie apostolique telle que l'entendait Ignace.

C'était dans ces dispositions qu'il arrivait à Bassano. Il ne parla point à son père spirituel de la tentation qui agitait son esprit, et, se voyant d'ailleurs lié par son vœu, il ne pensait pas pouvoir donner suite à ce désir. Cependant l'esprit de ténèbres, cherchant toujours à entraver l'œuvre de notre saint, qu'il reconnaissait être celle de Dieu même, s'efforçait d'illusionner l'esprit de Rodriguez. Le lendemain, celui-ci, ne sachant plus lui résister, sort de l'hôtellerie furtivement, comme un coupable, et se dirige vers l'ermitage de Saint-Vit pour consulter le Père Antonio. En sortant de la ville, il voit venir droit à lui un homme au visage sévère, au regard foudroyant, tenant une épée dans sa main droite, et paraissant résolu à l'empêcher d'avancer. Rodriguez se trouble un moment ; mais bientôt, honteux, de sa frayeur, il veut braver le danger et passer outre. Le même personnage le menace, vient sur lui, va le frapper... Le Père Rodriguez revient sur ses pas, tout épouvanté, précipite sa marche au point d'étonner les passants, qui, n'ayant rien vu, ne comprennent rien à cette fuite, et il était près

de l'hôtellerie lorsqu'il voit Ignace venant à cette rencontre; notre saint lui tend les bras, et lui dit cette seule parole :

— *Simon, pourquoi as-tu douté?*

Éclairé par une lumière surnaturelle, le Père Ignace avait connu la tentation et la fuite de son fils spirituel. Rodriguez lui avoua toute la vérité et s'attacha dès lors, plus fortement que jamais, à l'œuvre sainte à laquelle il avait le bonheur d'être appelé.

Pendant que ceci se passait à Bassano, le Père Antonio, en oraison dans son cher ermitage, recevait, lui aussi, une lumière extraordinaire. Dieu lui révélait la haute sainteté à laquelle était arrivé l'humble prêtre Ignace; et le vénérable ermite, tout contrit du jugement qu'il en avait porté d'abord, s'humiliait chaque fois qu'il entendait parler du saint apôtre, et disait :

— Le Père Ignace est un grand saint devant Dieu! J'ai appris à ne pas juger de la sève d'un arbre par son écorce!

Et il racontait la révélation qu'il avait eue à ce sujet, se reprochant vivement sa première opinion à l'égard de notre saint.

A son retour à Vicence, Ignace de Loyola y appela tous ses frères, et les réunit dans les ruines du monastère de San-Pietro in Vanello, où chacun arrangea son campement à la manière du maître. Tous, à l'exception de notre saint, offrirent le saint sacrifice à Vicence pour la première fois, et prêchèrent ensuite dans la ville avec un égal succès. François de Xavier, déjà épuisé par les mortifications de tout genre qu'il ne cessait de pratiquer, et par les rudes

austérités qu'il s'était imposées durant sa retraite, ne put soutenir ces premières fatigues de l'apostolat, et tomba malade. Ses frères le portèrent à l'hôpital, où bientôt après il fallut porter aussi un des autres Pères, qui venait de succomber également à la fatigue et à l'excès des rigoureuses privations qu'il avait souffertes.

Lorsqu'ils furent remis, le moment fixé pour le voyage en Palestine approchant, et les obstacles étant les mêmes, Ignace de Loyola réunit ses frères et leur dit que, rien n'annonçant la fin de la guerre qui leur fermait l'entrée de la Terre-Sainte, il convenait de songer à l'accomplissement de leur second vœu, celui de se mettre à la disposition du souverain Pontife pour le service de la sainte Église. Il les engagea à implorer les lumières du Saint-Esprit, afin de délibérer ensuite sur les mesures à prendre pour la plus grande gloire de Dieu, avant leur séparation.

Quelques jours après, les Pères, réunis de nouveau, décidèrent qu'ils iraient travailler au salut des âmes dans les principales villes où les universités attiraient les jeunes gens, et que leur zèle se porterait surtout à l'œuvre de leur conversion. Ignace désigna Xavier et Bobadilla pour Bologne, Rodriguez et Lejay pour Ferrare, Brouët et Salmeron pour Sienne, Codure et Hozez pour Padoue. Notre saint devait se rendre à Rome avec Lefèvre et Laynez.

Il fut convenu que, pour conserver l'esprit d'humilité et d'obéissance, l'un serait le supérieur de l'autre pendant une semaine, chacun à son tour. Ils devaient vivre d'aumônes et loger dans les hôpitaux; prêcher dans les places publiques, et partout où il leur serait permis de le faire ; par-

ler des vertus de manière à les faire aimer, des vices pour en inspirer l'horreur, mais ne consulter que l'esprit de Dieu et tenir peu de compte de l'éloquence humaine; enfin, saisir les occasions d'être utiles au prochain, mais ne jamais accepter d'honoraires et se trouver satisfaits d'avoir contribué à la gloire de Dieu.

Toutes ces résolutions étant adoptées, Ignace ajouta que leur société s'étant formée pour la gloire de Dieu, au nom de Jésus, elle devait s'appeler désormais la *Compagnie de Jésus.*

Ces dispositions prises, les premiers Pères de la Compagnie de Jésus se firent de tendres adieux, se promirent de s'aimer toujours, de rester unis en Dieu comme des frères, de s'écrire le plus possible et de prier les uns pour les autres; puis, ils s'embrassèrent, et chacun se dirigea vers le point que le bon Père Ignace lui avait assigné.

Notre saint fondateur partit pour Rome en même temps, avec les deux Pères qui devaient l'accompagner.

X

Notre saint, toujours et encore pèlerin [1], partit de Vicence pour se rendre à Rome, comme il avait coutume de voyager depuis plus de seize ans : à pied, un bâton à la main, priant et demandant l'aumône, ainsi que ses compagnons. Tous les matins, les Pères Lefèvre et Laynez offraient le saint sacrifice dans l'église la plus proche du lieu où ils avaient passé la nuit, et, tous les matins, le saint fondateur communiait à la messe de l'un et assistait à celle de l'autre.

En sortant de Padoue, ils rencontrèrent un paysan qui conduisait ses bestiaux au pâturage, et qui, en regardant Ignace, éclata de rire et se moqua de lui. Laynez engage notre saint à presser le pas pour fuir le villageois moqueur; Ignace lui répond sans s'émouvoir :

— Pourquoi priverions-nous ce jeune homme de la petite récréation que ma présence lui procure?

Ce voyage, d'une si haute importance pour le présent et pour l'avenir de la sainte Compagnie de Jésus, était presque terminé, nos pèlerins n'avaient plus qu'une demi-lieue

1. Saint Ignace, fixé à Rome après l'établissement de la Compagnie de Jésus, lorsqu'il rappelait le souvenir des années écoulées entre sa conversion et son arrivée à Rome, ne parlait jamais de lui qu'à la troisième personne, et en se nommant *le pèlerin*.

à parcourir avant d'arriver à Rome, lorsque notre saint, traversant le village de la Storta, se sent pressé intérieurement d'entrer dans l'église de ce lieu, afin de recommander à Dieu, une fois de plus, et de toute l'ardeur de son âme, l'entier accomplissement de l'œuvre dont lui-même lui a tracé le plan, et dont il lui a confié la difficile exécution.

Il entre dans cette église, s'agenouille, prie... Et sa prière s'arrête dans son cœur et sur ses lèvres. Il est en extase, son visage semble refléter un rayon divin, il est au ciel... Lorsqu'il revient à lui, lorsqu'il sort de l'église, les Pères Lefèvre et Laynez sont frappés de son regard inspiré, du rayonnement de bonheur qui brille sur sa belle et noble figure, de l'expression céleste de tous ses traits :

— Mes amis, mes frères, leur dit-il, j'ignore ce qui va nous arriver à Rome, peut-être y serons-nous persécutés et maltraités, je ne sais ; mais ce qui est certain, ce dont je suis sûr, c'est que Notre-Seigneur nous sera favorable.

Alors, il leur raconte ce qu'il vient de voir, ce qu'il vient d'entendre, et dont les détails consignés dans les mémoires du Père Laynez nous ont été fidèlement conservés.

Comme nous l'avons dit, Ignace était entré dans l'église de la Storta, pour supplier Notre-Seigneur de bénir les démarches qu'il allait faire à Rome. Il le conjurait avec larmes d'être propice à la petite Compagnie qu'il l'avait chargé de former et de discipliner pour son service ; cette Compagnie qui ne devait avoir d'autre chef que Jésus-Christ, et ne reconnaître d'autre étendard que sa croix ; cette Compagnie destinée à devenir un armée formidable à

l'enfer, et dont chaque soldat devait être un héros [1].

Pendant que saint Ignace priait ainsi, dans toute la ferveur de son amour, une lumière éclatante l'éblouit soudain, et bientôt elle lui laisse voir Dieu le Père et Notre-Seigneur Jésus-Christ portant sa croix dans ses bras. Dieu le Père présenta Ignace et ses disciples à son divin Fils, les plaça au-dessous de sa main protectrice et toute-puissante, et, lui désignant le saint fondateur, il lui dit : « Je veux qu'il soit ton serviteur. » Notre-Seigneur accueillit la Compagnie naissante avec l'expression d'un ineffable amour et lui dit : « Je vous serai favorable à Rome. » Portant ensuite sur Ignace de Loyola un regard dont la douceur infinie remplit son âme d'une indicible consolation, il lui adressa ces paroles : « Je veux que tu me serves. » En ce moment, saint Ignace se vit associé, par Dieu le Père, à Notre-Seigneur Jésus-Christ... et il put ne pas mourir de bonheur.

En parlant de cette *association*, il dit au Père Laynez, dans leur langue maternelle : « Il me mit avec son Fils : *puso con el higo*. » Le père Ribadeneira, qui tenait ces détails du Père Laynez lui-même, ajoute que lorsqu'on demandait quelques renseignements à saint Ignace sur ce sujet, il répondait toujours :

— Interrogez là-dessus Diego Laynez à qui le fait est connu ; je le lui racontai dans le temps, tel qu'il m'est arrivé, et vous pouvez tenir pour certain tout ce qu'il vous dira, car je ne lui ai dit que la vérité.

1. Nous retrouvons le guerrier dans le saint : le mot *Compañia*, dans la langue espagnole, signifie, comme dans la langue française, une *compagnie d'hommes d'armes*.

Ignace de Loyola arriva dans la ville éternelle à la fin de novembre 1537 [1], et prit un logement avec les deux Pères qui l'accompagnaient, dans une petite maison, au milieu d'un vignoble situé près du couvent des Minimes de la *Sainte-Trinité du Mont,* et appartenant à Quirino Garzonio.

Don Pedro Ortiz obtint aussitôt à notre saint une audience du souverain Pontife, qui accueillit avec joie la proposition de ces nouveaux apôtres, dont le zèle et la science avaient acquis une si grande réputation, et il voulut les mettre à l'œuvre sans retard. Il confia la chaire de scolastique au Père Laynez et celle d'Écriture-Sainte au Père Lefèvre, l'une et l'autre dans le collége de la Sapience ; quant à Ignace de Loyola, Paul III le chargea du ministère apostolique dans la ville de Rome, dont les mœurs avaient grand besoin de réforme.

Dieu bénit abondamment le zèle de chacun : Laynez et Lefèvre professaient avec un succès merveilleux, et notre saint donnait les *Exercicees spirituels* aux peuples publiquement, et aux principaux personnages en particulier, toujours avec les mêmes résultats pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Le cardinal Gaspard Contarini, après cette

1. D'après M. Crétineau-Joly, ce serait au mois d'octobre 1538, mais tous les historiens de l'illustre fondateur s'accordent à fixer l'époque de ce voyage à la fin de l'année 1537, et il existe d'ailleurs une lettre du saint qui ne peut laisser de doute sur ce point. Dans cette lettre, adressée à dona Isabel de Rosello, et datée de Rome le 19 décembre 1538, saint Ignace lui dit : « Il y a plus d'un an que nous sommes à Rome trois de la Compagnie : — *Mas ha de ano, que tres de la Compañia legamos aqui en Roma.* » Ce témoignage est irrécusable.

retraite, écrivit de sa main le livre des *Exercices spirituels*, et, admirant l'étonnante sainteté de son auteur, il lui avait abandonné la direction de son âme et disait :

— Enfin, j'ai trouvé un directeur tel que je le désirais depuis si longtemps !

On se rappelle que les disciples d'Ignace de Loyola, dans leur voyage à Rome, à la fin du carême de 1537, avaient reçu de plusieurs Espagnols des aumônes considérables, dont la plus grande partie était destinée à faciliter leur passage en Palestine. Ce projet étant abandonné forcément, et la petite Compagnie, dégagée de ce vœu, s'étant mise à la disposition du pape qui avait accepté ses services, Ignace s'empressa de rendre à chacun, même au souverain Pontife, la somme que ses disciples en avaient reçue, et qui était restée intacte. Il envoya même en Espagne, à Valence, quatre écus d'or, qu'un habitant de cette ville leur avait donnés.

Don Pedro Ortiz, envoyé de Charles-Quint près le Saint-Siége, comme on l'a vu, avait longtemps professé la théologie avec éclat à l'université de Paris, et avait été, dans cette ville, un des plus ardents adversaires de notre saint. Plus tard, comprenant l'héroïsme de ses vertus, Pedro Ortiz s'était montré des plus sympathiques à la cause d'Ignace de Loyola, et nous avons vu l'empressement avec lequel il l'avait servi auprès du pape Paul III.

Ortiz, voyant les fruits prodigieux que plusieurs savants et grands personnages retiraient des *Exercices spirituels*, pria notre saint de les lui faire suivre, et de l'accompagner pour cela au monastère du Mont-Cassin, où il pourrait

faire cette retraite avec plus de liberté. Notre saint apôtre se rendit à ses désirs.

Le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* étant encore peu connu, notre saint, qui en faisait ses délices, en emporta plusieurs exemplaires, et en donna un à chacun des religieux de cette abbaye.

Pendant son séjour à Mont-Cassin, le saint fondateur de la Compagnie de Jésus apprit qu'un de ses disciples, le Père Diego d'Hozez était malade. Dieu lui fit connaître aussitôt que cette maladie était mortelle, et, peu après, pendant qu'il priait pour ce cher malade, il vit son âme monter au ciel, environnée de gloire et portée par les anges. Son impression fut si douce et consolante qu'il n'en pouvait parler sans répandre des larmes de joie. Un autre jour, Ignace assistait à la sainte messe, et au moment où le prêtre prononçait ces paroles du *Confiteor : Et omnibus sanctis*, il vit une foule de bienheureux, au milieu desquels il distingua le Père d'Hozez qui lui parut plus brillant que les autres. En racontant cette vision à ses fils spirituels, notre saint ajoutait :

Dieu me l'a montré plus éclatant que les autres, non pour que je pense qu'il était plus saint, mais pour me donner la certitude de son bonheur.

Le Père d'Hozez prêchait sur une place publique à Padoue, il expliquait ces paroles de l'Évangile : *Veillez et priez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure.* En finissant, un violent accès de fièvre l'avait saisi ; on l'avait porté à l'hôpital, et, pressentant que *le jour et l'heure* étaient arrivés pour lui, il s'était disposé à la mort avec tant de joie

et d'allégresse que ses amis ne purent que remercier Dieu de les avoir rendus témoins d'une telle mort. Diego d'Hozez était très-brun et ses traits irréguliers déplaisaient à la première vue... Dès qu'il eut rendu son âme à Dieu, son visage devint si blanc et si beau, que le Père Lejay lui-même, qui ne l'avait pas quitté, ne pouvait en croire ses yeux et le reconnaissait à peine.

Au sortir de sa retraite, Pedro Ortiz se hâta de proclamer que la théologie qa'il venait d'apprendre au Mont-Cassin, en quarante jours, valait mille fois mieux que celle qu'il avait enseignée à Paris durant plusieurs années :

— Il y a une grande différence, ajoutait-il entre étudier pour instruire les autres, et étudier pour se perfectionner soi-même : en étudiant pour les autres, on cherche à se rendre savant ; en étudiant pour soi, on cherche à devenir un saint. Une seule lumière dans la solitude vaut incomparablement plus que toutes les sciences humaines [1].

A partir de ce moment, la Compagnie de Jésus n'eut pas d'ami plus zélé et plus dévoué que Pedro Ortiz.

En revenant à Rome, Ignace de Loyola rencontra un jeune Espagnol, Francisco Strada, qui allait à Naples avec l'intention de s'engager dans la carrière militaire, espérant y trouver moins de déception que dans toute autre. Naturellement expansif, il ouvrit son cœur à Ignace de Loyola qu'il connaissait depuis longtemps, et se plaignit amèrement de l'insuccès de tout ce qu'il avait entrepris précé-

1. *Bouhours.*

demment, avouant qu'il tentait la carrière des armes par nécessité plus que par goût et par vocation.

— Pourquoi vous plaindre du monde, cher Francisco! lui dit notre saint; s'il a trompé vos espérances, vous ne devez pas lui en vouloir, car vous deviez savoir d'avance que Dieu seul est fidèle dans ses promesses. Le monde a toujours trompé ceux qui ont eu la faiblesse de se laisser séduire par son prestige, et vous devez le remercier de vous avoir laissé apercevoir sitôt la manière dont il traite ses esclaves.. S'il eût commencé par vous caresser et vous bien traiter, peut-être n'auriez-vous reconnu votre ennemi qu'au moment de la mort. Remerciez Dieu Notre-Seigneur qui l'a ainsi permis pour vous forcer à chercher un maître au service duquel on ne perd ni ses fatigues ni ses travaux. Vous quittez la cour pour l'armée ; vous sortez d'une ville pour courir à une autre, et vous vous croisez sur la route avec des malheureux qui font l'inverse. Ils quittent l'armée pour tenter la fortune à la cour ; ils sortent de Naples, où vous allez, pour courir à Rome d'où vous sortez, et cela dans l'espérance de trouver mieux. Si vous voulez que je vous parle en ami, cher Francisco, je vous dirai que vous n'êtes pas fait pour le monde, et que le monde n'est pas fait pour vous. La paix de l'âme ne se trouve qu'en Dieu seul. Partout ailleurs vous ne trouverez que trouble et déception. Croyez-moi, Francisco, renoncez à Naples, venez à Rome avec moi, vous trouverez le bonheur [1].

1. *Bartoli.*

Francisco se laisse entraîner. Saint Ignace lui fait faire les *Exercices spirituels*, et complètement transformé après cette retraite, il n'aspire plus qu'au moment d'entrer dans la sainte Compagnie de Jésus, dont il devint un des membres les plus distingués par ses travaux apostoliques en Italie, en Espagne et en Portugal.

Cependant Ignace de Loyola, toujours occupé de constituer sa Compagnie régulièrement, jugea le moment venu de réunir les membres épars qui en formaient le précieux noyau. Il écrivit à ses disciples, leur fit part des succès obtenus par son ministère et celui des Pères Lefèvre et Laynez, et leur dit de se mettre en marche et de venir le joindre à Rome pour les fêtes de Pâques , afin de se consulter ensemble pour l'organisation définitive de leur Société dont il désirait si ardemment le développement.

Les fils spirituels de notre saint quittèrent tout à cet appel de leur Père bien-aimé, et, laissant dans le deuil les populations qu'il venaient de régénérer par l'onction de leur parole, ils prirent le chemin de Rome, où Dieu les appelait pour sa gloire et pour la consolation de son Église.

XI

Les maison des Vignes, — ainsi qu'on appelait celle de Quirino Garzonio, où logeait notre saint, — étant insuffisante pour contenir les Pères attendus, le saint fondateur prit un autre local, et la petite Compagnie eut pour seconde résidence, à Rome, la tour Melangolo, appartenant à Antonio Frerepani et située près de *Santa Catarina dei Funari*, au *foro Margana* [1].

Les sept Pères arrivèrent à Rome dans les derniers jours du carême de l'année 1538, et peu après Ignace de Loyola les ayant réunis leur dit :

« Mes frères, la Providence, en rassemblant des hommes de pays si divers, en les unissant par le lien d'une si in-

1. D'après le Père Bouhours, saint Ignace serait allé demeurer à la maison des Vignes, au moment de l'arrivée des Pères, afin d'avoir l'emplacement nécessaire pour les recevoir. Le Père Bartoli dit, au contraire qu'il la quitta en ce moment là, et, plus loin, parlant de la tour Melangolo, il dit : « Ce fut notre seconde résidence à Rome. » D'ailleurs, la suscription de la première lettre de saint François de Xavier à saint Ignace de Loyola ne peut laisser de doute à cet égard. Cette lettre, datée de Bologne, 31 mars 1540, est adressée *à D. Ignace et D. Codace, à Rome, dans la tour Melangolo, chez D. Antonio Frerepani.* Cette tour fut donc la seconde résidence de la Compagnie de Jésus, à Rome ; et la maison des Vignes, près des Minimes de la Sainte-Trinité du Mont, fut la première.

time charité, en leur imposant, après de longues études, de si pénibles voyages, de si fatigants travaux, a-t-elle voulu laisser à chacun d'eux la liberté d'employer son zèle selon ses idées, de rester avec ses frères ou de retourner à ce qu'il a quitté, de continuer l'œuvre de Dieu ou de l'abandonner ? Je ne le pense pas. Non, mes frères, non, Dieu Notre-Seigneur veut que nous nous engagions pour jamais au service de sa divine Majesté, et que nous laissions après nous des imitateurs. Le ciel nous a refusé l'entrée de la Palestine, et cependant, je peux le dire à la gloire du Seigneur notre Dieu, notre zèle s'est accru de jour en jour. Ne devons nous pas en conclure que nous sommes appelés à gagner à Dieu non-seulement un pays, non-seulement une nation, mais tous les peuples du monde ?

« Notre petit nombre est insuffisant ; aussi nous vient-il du renfort ; il se présente chaque jour des hommes de mérite qui désirent s'associer à notre vie et attendent le moment de leur admission dans notre petite Compagnie. Mais à quoi pourrons-nous les employer s'ils conservent leur indépendance ? Et nous-mêmes, pouvons-nous rien entreprendre de grand pour la gloire de Dieu, si notre Compagnie ne devient un ordre religieux, pouvant se multiplier, se répandre en tous lieux, et se perpétuer jusqu'à la fin des siècles ?

« Ce dessein sera traversé par le monde et par l'enfer, je n'en puis douter ; la contradiction n'est-elle pas un des caractères des œuvres de Dieu ? Mais le monde et l'enfer ne peuvent rien contre l'ordre de la Sagesse éternelle. Jésus-Christ nous a dit : « Je vous serai favorable. » Que ne pou-

vons-nous espérer avec une telle promesse, et que pouvons-nous craindre avec son secours ?

Je pense donc, mes frères, que nous devons, vous et moi, prendre quelques jours pour consulter Dieu, le prier de nous faire connaître sa très-sainte volonté, et de nous accorder la grâce de l'exécuter fidèlement. »

Tous les disciples de notre saint partageaient ses sentiments, et tous s'empressèrent de lui obéir, en demandant à Dieu de manifester sa volonté, d'éclairer leurs âmes, et de leur donner toutes les grâces nécessaires pour l'accomplissement de l'œuvre dont il avait inspiré la pensée à leur Père bien-aimé.

Quelques jours après, dans une nouvelle réunion, tous furent d'avis d'adresser au souverain Pontife la demande d'ériger leur Compagnie en ordre religieux ; mais, sachant que le pape était peu disposé à approuver de nouveaux instituts, ils décidèrent que de promptes mesures seraient prises pour le disposer à accueillir favorablement la demande de la petite Compagnie.

Pendant que notre saint fondateur s'occupait de cette grave affaire et tâchait d'y intéresser les personnages les plus influents, le pape Paul III se rendait à Nice pour assister à l'entrevue de Charles-Quint et de François I[er]. Ignace, affligé du retard occasionné par cette absence, chercha et trouva bientôt sa consolation dans les travaux apostoliques. Le cardinal Vincent Caraffa lui ayant donné, pour lui et pour ses disciples, l'autorisation d'exercer le saint ministère dans les diverses églises de la ville, il choisit pour lui celle de Notre-Dame de Montserrat, en souvenir de la chapelle

où il avait fait la *veillée des armes,* et s'était dépouillé de tout son passé pour vivre d'une vie toute nouvelle. Il assigna à chacun des Pères l'église dans laquelle il devait prêcher, confesser, instruire les enfants, et il leur désigna des quartiers différents, afin d'étendre davantage le bien qu'ils pourraient opérer : ce bien fut prodigieux. En très-peu de temps la réforme des mœurs fut générale, la fréquentation des sacrements fut rétablie ; les nouveaux apôtres étaient aimés, recherchés des grands et des petits, pour l'onction de leur parole et la sainteté de leur vie. Ignace de Loyola, rendant compte de ces succès à Isabel de Rosello, lui mandait :

«..... Quatre ou cinq d'entre nous prêchaient en diverses églises, les dimanches et les jours de fête ; les autres jours, ils expliquaient aux enfants, dans d'autres églises, les commandements de Dieu, les péchés mortels, etc. Les deux cours à la Sapience étaient continués, les confessions étaient très-nombreuses. Tous prêchaient en italien, et moi seul en espagnol. J'avais à toutes mes prédications un concours d'auditeurs beaucoup plus considérable que nous ne l'avions espéré. Premièrement, parce que nous ne prêchions pas en temps ordinaire : nous commencions aussitôt après Pâques, au moment où les autres finissaient, et on ne prêche ici que pendant le carême et pendant l'avent. Secondement, parce que, le carême passé, les hommes sont plus pressés, tant leur nature est inclinée au mal, de retourner à leurs plaisirs et à leurs passions, que de continuer les œuvres de piété. Troisièmement, parce que nous négligeons les ornements et l'élégance du discours, convaincus que nous

sommes, par notre propre expérience, que, dans sa bonté infinie, Dieu Notre-Seigneur veut bien nous employer, malgré notre bassesse et notre néant, comme les instruments de sa miséricorde pour le salut de plusieurs..... »

Tous les auditeurs de notre saint étaient espagnols. Don Pedro Ortiz assurait n'avoir pas manqué une seule de ses prédications, et ajoutait :

— Ce qu'on admire le plus en l'écoutant, c'est l'esprit qui parle par ses lèvres ; on sent au cœur que c'est l'esprit de Dieu.

Tous ces travaux absorbant les journées, la petite Compagnie n'avait plus que les nuits pour traiter de la constitution qui devait assurer son avenir. Oubliant les fatigues du jour, les Pères tenaient leurs conférences aux heures destinées au repos, voulant se trouver prêts à en soumettre le résultat au pape, dès que l'occasion s'en présenterait. Dans ces réunions, toutes les propositions d'Ignace étaient adoptées à l'unanimité et sans la moindre réclamation, tant les esprits et les cœurs étaient disposés par la grâce à reconnaître la voix de Dieu dans celle du saint fondateur. Ignace lui-même savait qu'il ne proposait rien à ses frères qui ne fût un ordre du ciel ; mais sa profonde humilité les consultait toujours. Peut-être Dieu le permettait-il ainsi, afin que cet accord fût une preuve de plus de son inspiration dans les premières bases de la Compagnie de Jésus.

Il fut décidé dans ces conférences qu'aux vœux de pauvreté et de chasteté, on joindrait celui d'obéissance per-

pétuelle à un supérieur ayant le titre de général, lequel serait élu à vie et aurait une autorité absolue.

Qu'à ces trois vœux se joindrait encore, pour les profès, celui d'aller où le souverain Pontife jugerait bon de les envoyer pour travailler au salut des âmes, et d'y aller même sans autre provision que la charité publique, à pied et en demandant l'aumône. Qu'ils ne possèderaient rien ni en commun ni en particulier: les colléges seuls pourraient avoir des revenus suffisants pour l'entretien de ceux qui seraient aux études.

Telles furent les bases des constitutions.

On pressent déjà l'organisation toute militaire que l'intrépide défenseur des conquêtes de son souverain, l'illustre guerrier Ignace de Loyola, va donner à la vaillante armée qu'il prépare pour la défense de l'Église sans cesse attaquée par les phalanges ennemies.

Mais, tandis que le saint fondateur travaille à l'achèvement de l'œuvre de miséricorde et d'amour dont il est le plus précieux instrument dans la main divine, l'enfer épouvanté pousse au loin de nouveaux rugissements et prépare dans les ténèbres ses flèches empoisonnées :

— Je sens, — dit un jour saint Ignace à ses disciples, — qu'un violent orage va fondre sur nous, et je vois toutes les issues fermées ; mais ayons confiance en Jésus-Christ Notre-Seigneur, car, il l'a promis, il nous sera favorable.

XII

Le frère Augustin de Piémont, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, et dont la réputation d'éloquence était célèbre dans toute l'Italie, prêchait à Rome, en l'année 1538. Là, comme partout, la foule se pressait autour de lui, avide de sa parole toujours brillante et riche, toujours séduisante et persuasive; mais, chose étrange! toujours stérile. Après l'avoir écouté avec admiration, nul n'aurait senti la nécessité de réformer sa vie, nul n'aurait éprouvé le besoin de purifier sa conscience, tous se bornaient au sentiment de l'admiration, sans s'apercevoir que cette éloquence tant recherchée restait sans fruit pour les âmes.

D'un autre côté, on voyait des résultats merveilleux opérés par les prédications seulement évangéliques d'Ignace de Loyola et de ses disciples, et quelques esprits sérieux, amenés à réfléchir par ces différences de manière et de succès, s'attachèrent à observer les prédications du frère Augustin, non plus dans leur langage enchanteur, mais dans la doctrine qui en faisait le fond. Ils crurent alors reconnaître dans le frère ermite un propagateur adroit des hérésies de Luther, et ils en prévinrent notre saint. Ignace et quelques-uns des siens allèrent entendre ce prédicateur et furent parfaitement fixés. Il insinuait ce jour-là l'inutilité

des indulgences. La cour pontificale était absente, Rome était gouvernée par un légat, le cardinal Caraffa : l'occasion avait paru favorable au luthérien déguisé sous le froc, et il en profitait pour soulever une partie du voile qui couvrait le venin de sa pensée. Après l'avoir entendu plusieurs fois, le doute sur ses intentions n'étant plus possible, Ignace l'avertit du danger auquel il expose la foi de ses auditeurs ; cet avertissement, notre saint le lui donne avec tous les ménagement de la plus affectueuse charité. Le frère Augustin ne croit, n'entend, ne comprend qu'une chose : c'est qu'il est démasqué. Il ne pardonnera pas à Ignace le service qu'il a voulu lui rendre, le bien qu'il a voulu lui faire.

— Je ne reconnais dans tout cela, dit-il au saint apôtre, que votre ignorance et votre méchanceté. Comment! vous, que je n'accepterais pas pour mes écoliers, vous osez vous ériger en docteurs devant moi? Et qui êtes-vous donc, tous? Croyez-moi, vous ferez beaucoup mieux d'étudier et de vous taire, que d'oser censurer et condamner ce que toute la ville de Rome applaudit. Si votre jalousie ne peut voir sans douleur l'admiration que j'excite, travaillez à en mériter une semblable, si vous pouvez; cela vaudra mieux que de chercher à me nuire en accusant d'erreur la sainte doctrine que je prêche. Assistez à mon premier sermon, je vous y invite, afin que vous puissiez juger de l'importance que j'attache à vos avis; les applaudissements que je recevrai vous enseigneront la pratique de l'humilité dont vous avez grand besoin [1].

1. *Bartoli.*

Le frère Augustin ne s'apercevait pas, sans doute, qu'il ne prêchait pas d'exemple la vertu dont il recommandait si orgueileusement la pratique.

Il n'y avait, pour les nouveaux apôtres, qu'un moyen de parer au danger qui menaçait la foi des Romains : c'était d'appuyer, dans leurs instructions, sur tous les points de doctrine attaqués par les luthériens. Le frère Augustin en est irrité, mais non découragé. Ce qu'il a déjà enseigné, dans le but de disposer les esprits à recevoir l'erreur, est suffisant pour donner l'éveil à ceux qui entendent les prédications de nos apôtres; s'il les laisse suivre la marche qu'ils ont adoptée, lui-même n'aura bientôt plus d'auditeurs, il sera dénoncé comme propagateur de l'erreur, et il n'aura pas la gloire d'avoir anéanti le catholicisme, au centre même de la catholicité.

L'hérétique Augustin a pressenti tout cela, il veut se venger d'Ignace et de ses compagnons ; il veut les forcer à lui abandonner la place ; il n'a pas un instant à perdre, il se met à l'œuvre, commence à travailler dans l'ombre, et bientôt, l'enfer aidant, il voit qu'il peut frapper en plein jour.

Il monte en chaire, attaque violemment les nouvelles hérésies, fait sentir à ses auditeurs la nécessité de rester fidèles plus que jamais à *l'ancienne religion* de l'Église, et s'écrie avec un accent frénétique :

« Chacun de vous, mes frères, doit donc se tenir en garde contre le loup couvert d'une peau de brebis ; que dis-je ! contre le loup qui prend le masque du pasteur. Contre un homme naguère encore simple laïque qui a parcouru plu-

sieurs universités de l'Europe, laissant dans chacune de déplorables traces de son passage. Appuyé par quelques autres qui lui ressemblent, vivent avec lui et sont animés du même esprit, il est venu à Rome porter le scandale de son hypocrisie, et, dans la crainte de se voir condamner, il commence par accuser les autres de semer le poisou de l'erreur. Les sectes les plus redoutables sont celles qui prennent les apparences de la sainteté. Rome doit-elle se montrer moins jalouse de la pureté de sa foi que Paris, Alcala et Venise d'où Ignace s'est enfui pour échapper au châtiment qu'il méritait? A Rome même, des hommes de son propre pays, et d'une foi inaltérable, l'ont abandonné. L'un d'eux, séduit d'abord par son doux langage et attiré par ses fausses vertus, s'est éloigné de lui avec épouvante, à la vue du danger dont son âme était menacée [1]. »

Dès le lendemain, toute la ville de Rome était instruite de la sortie du prédicateur, tout le monde savait, ou croyait savoir qu'Ignace de Loyola avait subi plusieurs condamnations pour cause d'hérésie, et chacun tremblait d'approcher de lui ou de ses disciples, dans la crainte de faire suspecter l'orthodoxie de sa foi. On les montrait du doigt dans les rues, on s'enfuyait à leur approche, on les regardait comme des suppôts de l'enfer qui ne méritaient que le bûcher.

N'en soyons pas surpris ; Miguel Navarro était à Rome.

Étourdi d'abord par la puissance merveilleuse qui l'avait terrassé à Paris, au moment où il allait porter une main

1. *Bartoli.*

homicide sur notre héros, Miguel s'était repenti et avait demandé à don Ignace de l'accepter au nombre de ses disciples. Mais, bientôt effrayé de la perfection à laquelle il fallait atteindre pour être admis dans la petite Compagnie de notre saint, il s'était retiré et était retombé dans ses habitudes de péché. Plus tard il avait rejoint Ignace à Venise et lui avait demandé de le recevoir de nouveau parmi ses disciples. Ignace connaissait trop bien Miguel pour renouveler l'épreuve ; il avait refusé, et ce dernier, toujours haineux, toujours vindicatif, avait juré la perte du saint fondateur. Après l'avoir dénoncé à Venise, il était venu à Rome, y avait rencontré Pedro de Castillo, Francisco Mudarra et Ramon Barrera, tous trois Espagnols, tous trois ennemis d'Ignace, tous trois en relation avec le frère Augustin. Miguel s'était empressé de leur présenter à son point de vue satanique les persécutions que l'enfer avait suscitées contre le saint apôtre, et, mis en rapport avec le fougueux Augustin, Miguel s'était offert de lui fournir des preuves irrécusables des faits qu'il osait avancer. De là, l'audacieuse accusation publique du frère Augustin, et les résultats que nous venons de voir sur l'esprit du peuple romain. Bientôt même, ce ne fut plus seulement dans la ville de Rome que la calomnie alla grandissant de jour en jour; elle se répandit en peu de temps dans l'Italie tout entière, et l'enfer battait des mains et ricanait de joie. Son triomphe ne devait pas s'arrêter là.

L'affaire est portée devant le cardinal légat. Ignace va être cité à son tribunal; Pedro de Castillo et le frère Augustin ont des relations intimes avec plusieurs membres

du sacré Collége, qu'il leur sera aisé d'influencer. Quant à notre saint, il n'a plus qu'un seul ami resté fidèle. Un seul ! c'est Quirino Garzonio, chez lequel il a trouvé un asile à son arrivée à Rome. Mais Notre-Seigneur lui a dit, dans la petite église de la Storta : « Je vous serai favorable à Rome. » Ignace est donc calme et confiant; il prie avec ses disciples chéris, il leur rappelle la promesse divine, et il attend.

Quirino Garzonio va voir un jour le cardinal de Cupis, son parent et son ami, doyen du sacré Collége, il en reçoit de vifs reproches sur son intimité avec Ignace de Loyola :

— Vous devez, lui dit-il, vous hâter de rompre une intimité dont le moindre danger est de vous faire perdre l'estime des gens de bien, et de détruire la réputation dont vous avez joui jusqu'à présent. Songez qu'en persistant à voir cet homme, vous exposez votre foi, par conséquent le salut de votre âme. Je sais même que les mœurs d'Ignace de Loyola ne valent pas mieux que sa doctrine.

— Pourquoi, je vous le demande, répliqua Garzonio, dois-je ajouter plus de foi aux bruits qu'on se plaît à répandre qu'aux faits dont je suis témoin chaque jour? Pourquoi accepter aveuglément des récits invraisemblables dont les faits se sont passés si loin, et ne pas vouloir accepter les choses qui se passent sous nos yeux, et qu'il est si facile de juger par nous-mêmes? Et tout ce que nous voyons parle haut en faveur d'Ignace de Loyola.

— C'est un homme qui possède l'art de gagner les esprits par une sorte d'enchantement, reprit le cardinal; prenez-y garde, je vois qu'il a séduit le vôtre.

Garzonio n'eut rien de plus pressé que de rendre compte au saint apôtre de son entretien avec le cardinal de Cupis :

— Puisque le cardinal me croit coupable, répondit doucement Ignace, il a raison de chercher à vous éloigner de moi. Du reste, Dieu notre Seigneur souverain peut faire beaucoup plus pour me sauver, que le monde entier ne peut faire pour me perdre. Vous le verrez quand le moment sera venu. Quant à sa seigneurie le cardinal, c'est un homme sage et vertueux, et, s'il m'était donné de lui parler, je suis bien sûr qu'il changerait de sentiment pour moi.

— Eh bien! s'écrie Garzonio, je veux lui demander de vous recevoir, et je ferai tout pour l'obtenir!

Il tint parole. Le cardinal, pressé par ses instances, finit par lui dire :

— Qu'il vienne donc, puisque vous y tenez absolument; je le traiterai suivant son mérite.

Le lendemain, Ignace, accompagné de son ami, se rendit chez le doyen du sacré Collége et il fut introduit dans son cabinet, au fond de l'appartement; Garzonio attendait dans une des pièces précédentes et priait pour le succès de cette démarche qu'il redoutait maintenant autant qu'il l'avait désirée. Que se passa-t-il dans l'entretien d'Ignace et du cardinal de Cupis? Nul ne l'a jamais su. Il durait depuis deux heures, lorsqu'enfin Ignace reparut, causant avec le cardinal, qui le conduisit jusqu'à la dernière porte de son appartement, avec tous les témoignages de la plus haute estime, et lui dit en le quittant :

— Je vous renouvelle la promesse d'être votre défenseur

le plus zélé dans cette affaire et dans toute autre, s'il en survenait de nouvelles.

Se tournant ensuite vers les gens de service rangés dans la salle d'entrée, il leur dit :

— Toutes les semaines, on portera à la tour Melangolo le pain et le vin nécessaires pour don Ignace de Loyola et pour ceux qui vivent avec lui.

Après cette longue audience, Garzonio s'empressa de voir le cardinal et de lui demander ce qu'il pensait de notre héros :

— Ce que j'en pense, c'est qu'il est véritablement un saint. J'ai éprouvé un si vif regret d'avoir ajouté foi aux calomnies répandues par ses ennemis, que je lui en ai demandé pardon à genoux.

A partir de ce jour, le cardinal de Cupis ne manqua jamais d'envoyer aux Pères, chaque semaine, la quantité de pain et de vin proportionnée à leur nombre, et cela jusqu'à sa mort.

Ignace de Loyola, toujours plein de confiance dans la promesse de Notre-Seigneur, ne s'étonnait nullement de ce changement, qu'il avait d'ailleurs prévu, et il espérait bien mieux encore; mais il voulait prendre tous les moyens humains que la Providence semblait lui indiquer pour arriver au but. L'accusation était portée devant le gouverneur de Rome, Benedetto Conversini, évêque de Bertinoro; il sollicite un jugement sur les choses dont on l'accuse; il demande à être confronté avec ses calomniateurs, car il a besoin de sa réputation pour l'exercice de son

ministère, et il est sûr d'obtenir une éclatante justice. La confrontation désirée lui est accordée.

Au jour fixé, Ignace de Loyola paraît devant le tribunal du gouverneur, ainsi que Miguel Navarro, son dénonciateur, à qui le juge demande s'il persiste dans ses accusations. Miguel, après avoir prêté serment de dire la vérité renouvelle ses infâmes calomnies ; il ajoute :

— Oui, moi présent, il a été condamné à Alcala, à Paris, à Venise, pour ses hérésies et pour plusieurs autres crimes ; il s'est soustrait par la fuite aux châtiments qui lui étaient réservés : mais moi, Miguel Navarro, j'ai été témoin des faits, et je les affirme sous la foi du serment !

Ignace, qui avait écouté Miguel jusqu'au bout, avec le plus grand calme, met la main dans sa poche, en retire une lettre, la montre à son ennemi, et lui dit sans rien perdre de la sérénité de ses traits, et sans la moindre émotion dans la voix :

— Connaissez-vous cette écriture, Miguel?

En ce moment, l'enfer ne ricanait plus, il pressentait sa défaite :

— C'est la mienne, répond Miguel, étonné de la question autant que de l'exhibition.

— Eh bien ! reprend notre saint, jusqu'ici vous avez parlé de moi, non d'après ce que vous avez vu, mais d'après ce qui vous a été suggéré ; maintenant, nous allons faire connaître ce que vous en disiez dans un autre temps, lorsque vous en parliez d'après vos propres observations, et le jugement que vous portiez en toute liberté d'esprit et de position.

Ignace donne lecture de cette lettre. Miguel, écrivant à un de ses amis, lui parlait de don Ignace et de ses éminentes vertus, dont il disait être témoin chaque jour, avec un éloge qui ne pouvait laisser rien à désirer en cette circonstance, et qui semblait avoir été permis et prévu par la Providence pour le jour de sa justice. Miguel pâlit en entendant cette lecture; son visage devient livide, il veut trouver un mot pour sa justification, il cherche, il balbutie, la parole expire sur ses lèvres tremblantes, il est anéanti. L'audience est levée.

Ce n'est pas tout. Notre-Seigeur a promis à la Compagnie naissante de lui être « favorable à Rome. » Ignace ne l'oublie pas et ne s'étonne d'aucune des circonstances providentielles qui viennent à son appui. A peine il a confondu son dénonciateur devant le tribunal du gouverneur, que trois personnages des plus importants pour sa cause arrivent à Rome de trois points opposés, et chacun y est amené par des affaires relatives à sa juridiction. Ce sont précisément ceux qui ont été les juges de notre saint dans les trois villes désignées par Miguel Navarro : don Juan de Figueroa, lieutenant de l'inquisiteur à Alcala, Mathieu Ori, inquisiteur à Paris, et Gaspard de Doctis, assesseur du nonce à Venise. Tous les trois s'empressent d'apporter leur témoignage à l'évêque Conversini, en faveur de l'orthodoxie et des vertus de celui que l'enfer ne cesse de poursuivre de sa rage impuissante

Ce n'est pas encore assez. L'innocence du maître est reconnue, elle est hautement proclamée, et on paraît s'inquiéter peu des disciples. Le moment de les attaquer en face

n'est pas venu ; l'ennemi de Dieu et des hommes se voit forcé de remettre à un temps plus opportun la joie de cette vengeance. Mais cette fois il sera prévenu. C'est pour les disciples aussi bien que pour le maître, que la promesse divine s'est fait entendre ; il faut donc que, pour eux comme pour lui, elle ait son accomplissement.

Toutes les villes d'Italie, au milieu desquelles la parole des nouveaux apôtres s'est fait entendre avec tant de fruit, se sont émues au bruit des calomnies infâmes que les ennemis d'Ignace faisaient peser sur lui. On sent que si la foi et les mœurs du maître sont attaquées, la foi et les mœurs des disciples doivent l'être également. Aussitôt Venise, Vicence, Padoue, Bologne, Ferrare, tous les lieux édifiés par la vie incomparable des saints missionnaires, expédient, en leur faveur, des attestations en forme, émanées de toutes les autorités ecclésiastiques, et adressées au gouverneur de Rome. Hercule d'Est, duc de Ferrare, ordonne à son ambassadeur près du Saint-Siége de parler en faveur de Lejay et de Rodriguez, de témoigner, en son nom, de son respect pour leur sainte vie et d'employer toute l'autorité dont il est revêtu à soutenir la cause des disciples d'Ignace de Loyola.

Pedro de Castillo, Mudarra et Barrera, justement effrayés des conséquences que pouvait avoir leur abominable complot, s'avouent coupables de calomnie, et font agir tous leurs amis pour obtenir que cette affaire en reste là. Ils pensent qu'Ignace doit se trouver satisfait par leur désaveu. Miguel étant condamné au bannissement perpétuel, la justification de l'accusé doit paraître suffisante... Mais Ignace insiste, il

demande une sentence juridique, il fait assigner au tribunal du gouverneur les trois complices de Miguel. Ceux-ci refusent de comparaître, renouvellent leur désaveu, et se cachent honteusement. Le cardinal légat et le gouverneur engagent notre saint à ne pas pousser les choses plus loin, puisque son innocence est reconnue ; tous ses disciples sont du même avis... La fermeté du saint fondateur est inébranlable : il veut, il exige une sentence authentique qui ne puisse laisser planer le plus léger doute sur la pureté de leur foi et de leur vie. Lui-même va nous raconter la suite de cette affaire dans le fragment d'une de ses lettres à dona Isabel de Rosello, que nous allons reproduire ; cette lettre porte la date du 19 décembre 1538 :

« ..... Bien que le légat et le gouverneur nous eussent en grande estime, ils voulaient, par considération pour certaines personnes, étouffer cette affaire. Nous demandâmes, au contraire, cela nous paraissant juste, qu'on manifestât par écrit ce qu'il y avait de bon ou de mauvais dans notre doctrine ; et c'est ce que nous ne pouvions jamais obtenir d'eux, malgré le droit et l'équité. Cependant, la terreur se mit parmi les juges, et il résulta que ce qu'on publiait auparavant contre nous, on n'osa plus le dire depuis ce jour, du moins en public.

« Puisque nous n'avions pu obtenir la sentence juridique que nous désirions, un de nos amis la demanda au pape, à son retour de Nice. Le pape la promit ; mais, voyant qu'il tardait à tenir sa promesse, deux de notre Compagnie lui en parlèrent également. Après cette conférence, le pape

étant allé dans un de ses palais de plaisance hors de la ville[1], je m'y rendis, et Sa Sainteté daigna m'entretenir seul, dans sa chambre, une heure entière. Après lui avoir exposé longuement notre plan et notre but, je lui racontai toutes les persécutions que j'avais éprouvées, afin de la déterminer à nous faire expédier la déclaration que nous sollicitions. Je lui dis que pour prêcher, exhorter avec fruit, nous avions besoin d'être en bonne odeur, non-seulement devant Dieu Notre-Seigneur, mais aussi devant les hommes. Pour éviter tout soupçon de la part de Sa Sainteté, je la priai, au nom de nous tous, de vouloir apporter un remède au mal en chargeant un juge ordinaire, à son choix, de l'examen de notre doctrine et de notre vie, acceptant le blâme et la punition si nous étions jugés coupables, et lui demandant sa protection si nous étions jugés irrépréhensibles. Le pape me parut accueillir ma demande avec bienveillance, et loua l'esprit dont nous sommes animés pour opérer le bien. Quelque temps après, il nous parla comme un vrai pasteur, et donna l'ordre au gouverneur de reprendre notre cause et de la poursuivre sans délai. De retour à Rome, il a parlé plusieurs fois de notre Compagnie en termes très-honorables pour nous. Ces bienveillantes paroles du souverain Pontife ont calmé la tempête ; le ciel est devenu serein au-dessus de nous, les choses marchent aussi bien que nous pouvons le désirer pour le service et la gloire de Dieu Notre-Seigneur. Déjà plusieurs évêques nous demandent instam-

1. A Frascati.

ment d'aller travailler au bien des âmes dans leurs diocèses, avec le secours de Dieu ; mais nous attendons avec calme un temps plus opportun.....

« Par la grâce de Dieu Notre-Seegneur, nous obtînmes enfin la sentence judiciaire que nous désirions.....

« ..... Quatre ou cinq sujets se sont présentés désirant entrer dans notre Compagnie, et persévèrent depuis plusieurs mois dans ce désir. Nous ne pouvons les admettre encore, puisqu'on nous a reproché de vouloir fonder une congrégation ou Ordre religieux indépendamment de l'autorité apostolique. Bien que nous ne vivions pas encore de la même vie, le même esprit nous anime, et nous espérons nous réunir plus tard pour travailler dans le même but. Plaise à Dieu que le Seigneur notre Dieu, puisqu'il s'agit de sa cause, nous donne des forces pour travailler de plus en plus à le servir et à le glorifier..... »

La sentence juridique, tant désirée et sollicitée avec tant de persévérance par notre saint, avait été rendue à Rome le 18 novembre, après un examen rigoureux du livre des *Exercices spirituels*. Par une permission divine, dont tous les esprits sérieux restèrent frappés, elle portait que les calomniateurs d'Ignace de Loyola avaient été eux-mêmes reconnus et convaincus des crimes dont ils l'avaient accusé.

Francisco Mudarra, condamné comme hérétique, parvint à s'évader de la prison où il était renfermé, et fut brûlé en effigie. Pedro de Castillo, pour la même cause, fut condamné à une détention perpétuelle. Le frère Augustiu, qui s'était hâté de gagner la frontière, jeta le froc au loin, se déclara ouvertement luthérien, à Genève, et finit par le

supplice que ses crimes avaient mérités. Miguel, on l'a vu, était banni des États de l'Église ; Barrera s'était enfui. Au moment de sa mort, il déclara que tout ce qu'il avait osé dire contre Ignace de Loyola était autant de calomnies dont il se repentait du fond de l'âme. Pedro de Castlilo se rétracta sur tous les points à la fin de sa vie, et fut assisté à la mort, dans sa prison, par le Père Aveglianeda, de la Compagnie de Jésus : Francisco Mudarra, que Dieu éprouva par de grands malheurs, eut recours à la charité de notre saint, et il trouva en lui un bienfaiteur, un ami, un père.

Ignace de Loyola ne connaissait plus d'autre vengeance. Et, hâtons-nous de le dire, il avait agi de tous ses moyens, de toute sa charité, de tout son zèle, pour obtenir la grâce de ses ennemis. Il voulait un jugement, non le châtiment des coupables. Ce jugement, il le sentait nécessaire pour l'exercice de son apostolat.

XIII

Dans la pensée providentielle, tout devait concourir non-seulement à la justification d'Ignace de Loyola et de ses disciples bien-aimés, mais encore à la manifestation la plus éclatante et la moins recherchée, de l'éminente sainteté et de la valeur exceptionnelle de ces nouveaux champions de l'Église de Jésus-Christ. A la Storta [1], Notre-Seigneur, il est vrai, avait montré sa croix à la Compagnie que le Père Éternel lui présentait pour son service et pour sa gloire, mais, en montrant aux apôtres de son choix ce signe de la contradiction et de la souffrance, le Seigneur Jésus les avait enveloppés d'un regard plein d'amour, et il leur avait dit : « Je vous serai favorable. »

Ignace de Loyola et ses disciples puisaient dans cette vision et cette promesse une force incomparable et y voyaient tout l'avenir de leur sainte Compagnie. Car, si la croix est le signe de la contradiction, elle est aussi celui de la victoire; si elle promet l'humiliation, elle assure le triomphe; si elle apporte la souffrance, elle garantit la gloire qui en est la récompense.

1. Que le lecteur nous pardonne de revenir si souvent sur ce fait: il est de la plus haute importance dans la vie du saint fondateur, puisque l'histoire de la Compagnie de Jésus est une continuelle réalisation de cette vision.

A la fin de l'année 1538, la ville de Rome se voyait en proie à la plus horrible famine. Les pauvres, mourant d'inanition, se traînaient péniblement hors de leur demeure et s'étendaient dans les rues pour y recevoir le secours de la charité ou celui de la mort. C'était un spectacle navrant.

Le saint fondateur de la Compagnie de Jésus ne possédait rien, ses disciples pas davantage; tous vivaient d'aumônes. Ils venaient d'être réhabilités dans l'opinion, mais ils avaient encore des ennemis, parmi le peuple surtout, qu'on avait cherché à irriter contre eux par les plus absurdes calomnies. Ignace sait tout cela... N'importe! C'est précisément parce qu'il ne voit aucun moyen de secourir les pauvres, qu'il agira avec plus de confiance en la Providence. Tous les pères se mettent à l'œuvre avec lui. Ils parcourent les rues, prennent les mourants dans leurs bras ou sur leurs épaules, les transportent dans leur maison, assez vaste pour être transformée en un petit hôpital, et en reçoivent ainsi jusqu'à quatre cents. Ils vont mendier des secours à la porte des riches, ils trouvent assez d'aumônes pour subvenir à cet immense besoin, et, en secourant le corps, en lui rendant la vie qui lui échappait, ils sauvent l'âme du pauvre que leur charité a recueilli. Mais leur maison a des limites, et leur charité n'en connaît pas. Ils recourent toujours et sans cesse à la générosité des grands, et portent la nourriture du corps avec celle de l'âme aux indigents qu'ils ne peuvent recevoir chez eux.

Le bruit de l'admirable charité d'Ignace et de ses disciples attire une foule de curieux à la tour Melangolo; on

veut voir à l'œuvre ces apôtres si dévoués, si oublieux d'eux-mêmes, si occupés des souffrances du pauvre; ces hommes, réputés si savants, dont plusieurs sont de si noble race, et qui semblent ne savoir et ne connaître autre chose que l'humilité, la charité, la mortification, le dévouement portés au plus sublime degré. Et ceux que la curiosité seule amène, touchés jusqu'au fond de l'âme des soins affectueux prodigués par les héroïques Pères à tous les malheureux qui leur doivent la vie, se dépouillent de leur or, de leur argent, d'une partie de leurs vêtements, pour contribuer à cette œuvre merveilleuse de la plus ingénieuse charité.

Le nombre des pauvres secourus par les Pères de la Compagnie de Jésus, durant cette famine, s'éleva au chiffre de quatre mille environ. Ces prodiges de charité ramenèrent à notre saint tous les esprits et tous les cœurs; il ne comptait plus dans la ville que des amis et des admirateurs. Le peuple courait auprès des bons Pères, dans les rues et les places publiques, avec les plus vives démonstrations de reconnaissance et de respect. Les riches et les grands se mettaient à la disposition d'Ignace pour le seconder dans toutes ses bonnes œuvres. Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint, voulut lui abandonner la direction de son âme. Enfin, le souverain Pontife, ravi de posséder de tels hommes, témoigna le désir de les employer au service de l'Église.

Ignace de Loyola, voulant profiter de cette favorable disposition pour lui soumettre son plan des constitutions de la Compagnie, le préparait activement. Forcé d'interrompre

ce long travail pendant la calamité qui venait d'affliger la ville, il l'avait repris aussitôt après, toujours avec le concours de ses disciples auxquels il proposait chaque article, les engageant à y réfléchir devant Dieu et à lui demander ses lumières avant de donner leur réponse, et les laissant libres d'accepter ou de discuter le sujet proposé. Il leur présentait les choses, non comme supérieur, il ne voulait pas l'être, mais comme frère aîné de la famille. Jusqu'alors il n'y avait point de supérieur reconnu. Les disciples obéissaient au maître avec la docilité que donne une confiance aveugle, et le maître n'ordonnait jamais, il proposait seulement. Notre saint, dans sa profonde humilité, tenait surtout à n'être point considéré comme fondateur; il y tenait avec autant de simplicité que de fermeté. Cela s'explique : l'idée de fonder la Compagnie ne venait pas de lui.

A Manreza, dans sa grotte mille fois bénie, Ignace de Loyola, comblé des grâces et des faveurs du Souverain au seul service duquel il voulait désormais vivre et mourir, le conjurait d'employer, pour l'honneur de sa divine majesté, la force et la bouillante ardeur qu'il avait prodiguées jusqu'alors pour la gloire et l'honneur des princes de la terre. Et le Monarque éternel, agréant son dévouement et ses services, l'avait chargé d'une mission digne de son mérite et de sa valeur. Il lui avait donné l'ordre de former une Compagnie d'élite, destinée non-seulement à combattre ses plus redoutables ennemis, mais encore à reculer indéfiniment les limites de son empire : ce corps privilégié, dans lequel les vaillants et les forts pouvaient seuls être admis, devait se recruter, s'étendre et se diviser sans se désunir,

car « l'union fait la force ». Il devait avoir pour chef le Seigneur Jésus, et ne reconnaître d'autre bannière que sa Croix ; il devait avoir un commandant en chef ayant le titre de général, et soumis lui-même au vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

Mais Dieu, dans sa miséricorde et son amour infinis, ne s'était pas borné à donner l'idée de la sainte Compagnie de Jésus à celui qu'il chargeait de la former ; tout devait être divin dans cette œuvre de salut pour les hommes et de gloire pour l'Église ; tout devait être empreint du sceau de son auteur : Dieu lui-même voulut indiquer à notre héros les principaux points de l'admirable organisation qui devait en assurer la force et en garantir la durée.

A quel moment le plan des constitutions de la Compagnie de Jésus descendit-il du ciel sur la terre? Ignace de Loyola ne le révéla jamais ; ce qui est certain seulement, c'est que ce fut à Manreza. Lorsque les premiers Pères de la Compagnie et les premiers disciples du saint fondateur, ravis de certaines parties des constitutions et du cachet divin qu'elles portaient, lui demandaient comment il avait put imaginer une chose aussi parfaite, il répondait invariablement :

— Je l'ai reçue à Manreza. J'ai plus appris en une heure à Manreza, que dans tous les livres que j'ai lus depuis.

Saint Ignace ne se considérait donc pas comme fondateur de la Compagnie : il se regardait simplement comme l'instrument qui devait l'organiser et l'établir. Il avait reçu cette Mission en 1522, et, poursuivant ce but depuis dix-sept ans, il avait bravé tous les dangers, vaincu les plus grandes difficultés, surmonté des obstacles de tout genre, souffert

toutes les privations, supporté les plus dures fatigues, tout cela sans se décourager un seul instant. Il savait qu'il ne faisait pas son œuvre, mais l'œuvre de Dieu ; de là, cette patience, ce courage, cette persévérance qu'on ne peut assez admirer, surtout en se rappelant la nature impétueuse de notre héros, et son empressement à prendre d'assaut tout ce qui osait lui résister avant sa conversion.

Le saint fondateur n'avait point écrit tout son plan des constitutions ; il le portait gravé dans son âme en caractères indélébiles, et, le moment venu de le faire connaître, il voulut le communiquer à ses disciples, comme on l'a vu, le proposer à leurs méditations, le livrer à leurs discussions, article par article, et non le leur imposer comme la pensée d'en haut.

Ce travail demandait du temps, et les Pères en avaient fort peu, absorbés qu'ils étaient par les fonctions de l'apostolat; car tout le monde recherchait leur saint ministère avec un tel empressement, qu'il ne leur était possible de se réunir qu'aux heures de la nuit.

Nous voyons, d'après une lettre de notre saint, qu'à cette époque Dieu lui donna la consolation de faire la conquête de son cher neveu, Antonio d'Araoz, qui devint bientôt membre de la Compagnie. Cette lettre est adressée à don Martino Garcia et à don Beltram de Loyola, ses frères ; nous la citerons à peu près entièrement.

« Que la grâce et l'amour de Jésus-Christ notre Dieu, nous soient toujours en aide et toujours favorables.

« Puisque je vous ai écrit ces jours passés, par l'entre-

mise de Rosas et de Magdalena de Quendo, je serai bref dans cette lettre :

« ..... Plaise à Dieu que les bons désirs qu'ils ont eus, eux et d'autres encore, pendant le séjour qu'ils ont fait près de nous, à l'égard de Dieu Notre-Seigneur qui nous jugera tous, ne s'affaiblissent point! Bienheureux ceux qui se préparent, en cette vie, à être jugés et à trouver grâce devant la divine Majesté. Pour l'amour de Dieu et par respect pour lui, je vous conjure de travailler sans retard à corriger vos consciences, afin qu'à ce moment suprême où nos âmes sont importunées par la nécessité de la mort, les vôtres soient tranquilles. Faites en sorte, je vous prie, que tous ceux qui voudront savoir de mes nouvelles, et en même temps être utiles à leurs âmes, visités par vous, en mon nom, et salués très-amicalement, tiennent pour écrite à eux-mêmes la présente lettre.

« Je finis en priant le Seigneur notre Dieu, que, selon sa clémence infinie, il veuille bien nous combler de ses grâces pour connaître sa très-sainte volonté, et pour l'exécuter fidèlement.

« Araoz reste ici. Si Dieu m'accorde une partie de ce que je demande pour lui, certes, il sera riche et pour cette vie et pour l'autre. Le jour de la Nativité, à l'église de Sainte-Marie-Majeure, dans la chapelle où est conservée la crèche même dans laquelle fut posé l'Enfant-Jésus, j'ai dit ma première messe avec le secours de sa grâce. Je désire vivement, et je vous en prie par amour et par respect pour la divine Majesté, je désire que nous nous rappelions réciproquement la pratique des devoirs religieux, et que chacun

de nous ait soin de rappeler à son esprit que le jour et le moment suprêmes sont proches; jour, moment où chacun devra rendre un compte exact et minutieux de sa vie tout entière. »

Rome, 2 février 1539.

Don Martino Garcia de Loyola était mort depuis deux mois, lorsque cette lettre arriva à don Beltram. Notre saint ne l'avait pu savoir encore.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

TROISIÈME PARTIE.

MAITRE ET ÉCOLIER. — 1524-1534.

QUATRIÈME PARTIE.

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — 1534-1541.

585. — Abbeville. Typ. et stér. Gustave Retaux.

